



HAL
open science

Bibracte (Saône-et-Loire) : une ville gauloise sur le mont Beuvray

Jean-Paul Guillaumet, Danièle Bertin

► To cite this version:

Jean-Paul Guillaumet, Danièle Bertin. Bibracte (Saône-et-Loire) : une ville gauloise sur le mont Beuvray. Ministère de la Culture et de la Communication, 111 p., 41 fig., 1987, Guides archéologiques de la France. hal-03366841

HAL Id: hal-03366841

<https://hal.science/hal-03366841v1>

Submitted on 11 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BIBRACTE

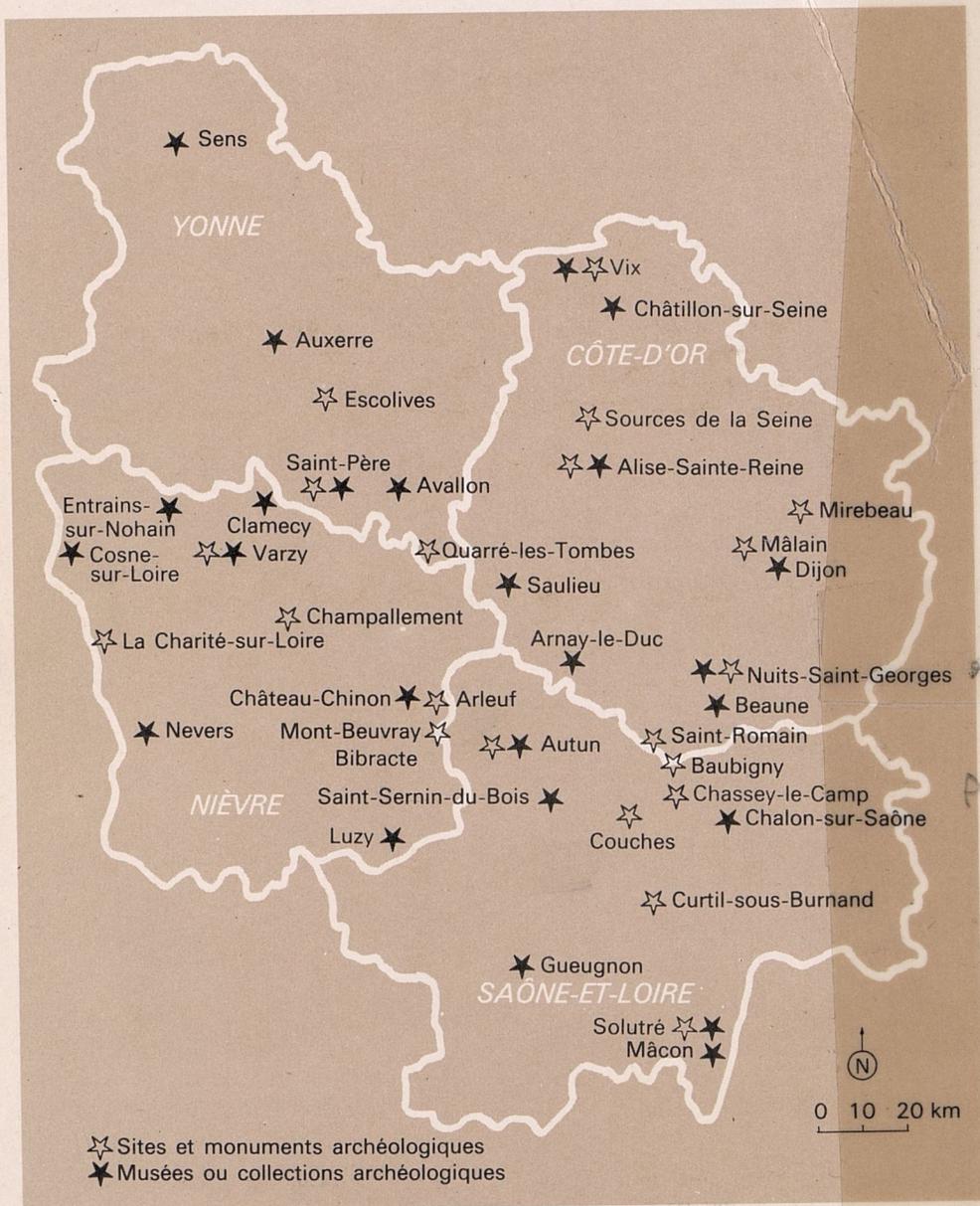
Ville gauloise sur le mont Beuvray

G F7b 3

ARCHÉOLOGUES DE LA FRANCE

MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION

IMPRIMERIE NATIONALE



Musées et sites archéologiques de la région Bourgogne (périodes préhistorique, protohistorique et historique).

E
PG1.

GUIDES ARCHÉOLOGIQUES DE LA FRANCE

CENTRE ARCHEOLOGIQUE
EUROPÉEN DU MONT BEUVRAY
DOCUMENTATION
LUX-EN-GLENNE

GF76 3

Danièle BERTIN et Jean-Paul GUILLAUMET

BIBRACTE

(Saône-et-Loire)

Une ville gauloise sur le mont Beuvray

1987

MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION
Direction du Patrimoine — Sous-direction de l'Archéologie

IMPRIMERIE NATIONALE

La préparation de cet ouvrage a été coordonnée
par M.-T. BAUDRY

Illustrations de couverture :

Page 1. Fouille de la cave d'une habitation de la fin de la période gauloise (L.T. III, 30 avant notre ère) dans le secteur de la porte du Rebout. Fouilles 1986. (Photographie : Beuvray.)

Page 2. Musées et sites de Bourgogne. (Périodes préhistorique, protohistorique et historique.)

Page 3. Plan du site. (Dessin : Danièle Bertin.)

Page 4. Chemin médiéval à la porte du Rebout bordé par d'anciennes haies. (Photographie : Beuvray.)

Les « photographies Beuvray » ont été réalisées par l'atelier photographique de la fouille Beuvray. Le responsable en est A. Maillier. Il a été secondé pendant l'été 1986 par Ph. Barral.

Les « dessins Beuvray » ont été réalisés par l'atelier graphique de la fouille Beuvray. Le responsable en est L.-F. Enault (CNRS ERA 314). Il a été secondé pendant l'été 1986 par N. Busseuil et H. Agnius.

© Ministère de la Culture et de la Communication/Imprimerie nationale
1987. Tous droits réservés

ISSN 0758-962-X — ISBN 2-11-080908-6

Sommaire

Introduction.....	7
Le pays et le site.....	9
Le Morvan et le mont Beuvray	9
Géologie et données naturelles	10
Les voies de communication.....	12
La Gaule et les Éduens.....	15
Celtes et Gaulois.....	15
La Gaule et ses habitants	16
• Les druides.....	16
• Les nobles et les hommes du peuple.....	22
• Portrait physique des Gaulois	23
La civilisation des <i>oppida</i>	23
Les Éduens pendant la guerre des Gaules.....	26
Histoire des recherches sur le mont Beuvray.....	31
La tradition populaire et les premières découvertes fortuites....	31
Les premières fouilles	32

Les fouilles de Jacques-Gabriel Bulliot (1867-1895) : méthodes et vie quotidienne.....	33
• Jacques-Gabriel Bulliot et la Société éduenne.....	33
• Les méthodes de Jacques-Gabriel Bulliot.....	34
• La vie quotidienne sur le chantier.....	36
Les fouilles de Joseph Déchelette (1897-1907)	45
Les surfaces explorées par Jacques-Gabriel Bulliot et Joseph Déchelette	46
Les découvertes accidentelles (1907-1984)	48
La reprise des fouilles en 1984.....	48
• Conseil scientifique, équipes et moyens.....	49
• Programme de recherches.....	49
Chronologie des fouilles depuis 1865	52

Visite de l'oppidum de Bibracte..... 53

Circuit en voiture : le tour du mont Beuvray (de Saint-Léger-sous-Beuvray à la Croix du Rebout)..... 53

Visite de l'oppidum : parcours à pied..... 54

• Bibracte du Néolithique à l'époque gallo-romaine..... 54

– Les portes de l'oppidum..... 54

– Le rempart..... 61

– La Come-Chaudron, quartier industriel : le travail du métal..... 65

– La Pierre-de-la-Wivre
 72 |

– Le cœur de l'oppidum : le Parc-aux-Chevaux, la Roche-Salvée et le Porrey
 72 |

– La Chaume – La Terrasse..... 74

– Les Grandes Portes
 74 |

• Bibracte après la création d'Autun..... 75

– Le temple gallo-romain de la Chaume et la chapelle Saint-Martin : fouilles anciennes et nouvelles perspectives..... 75

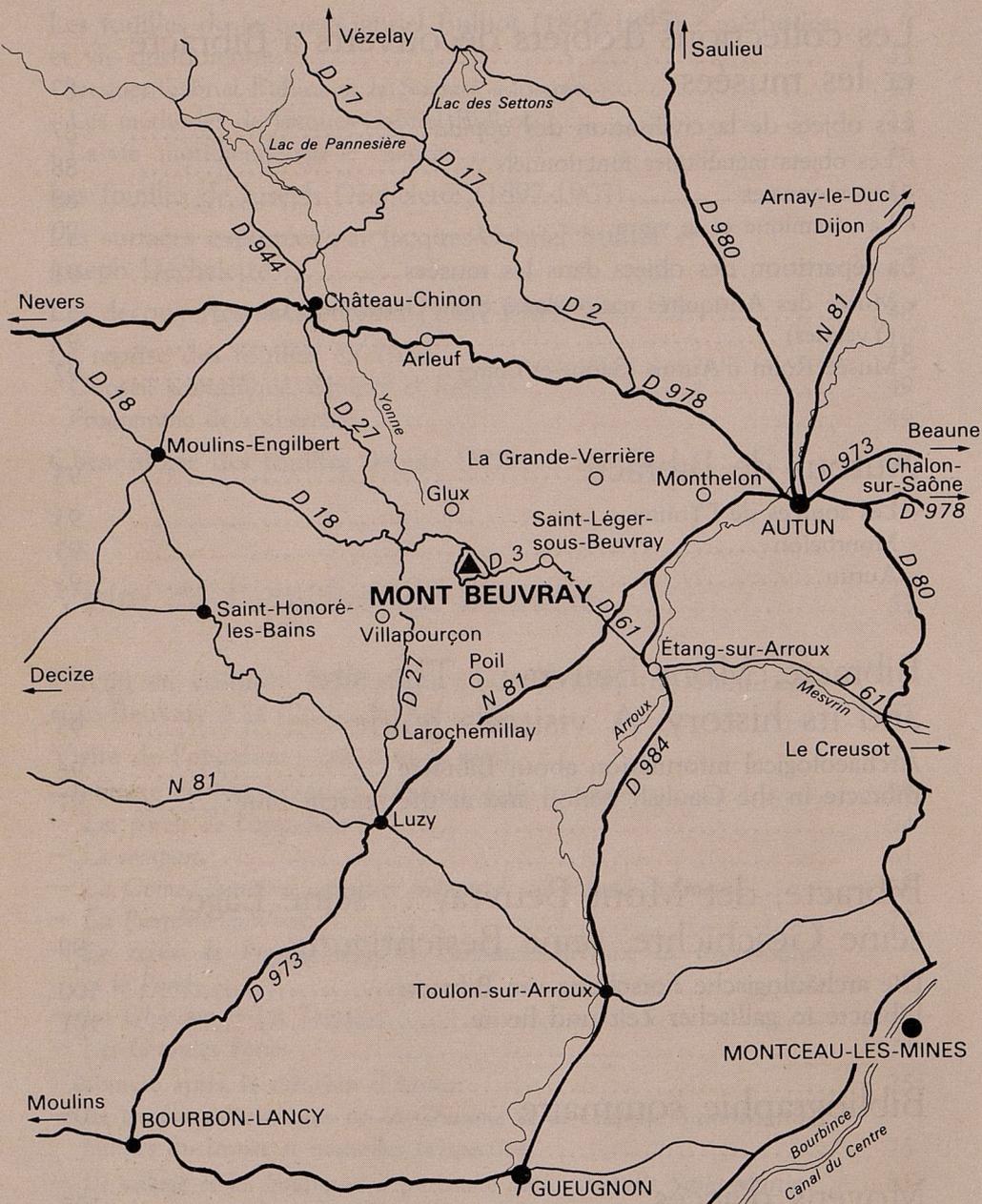
– Le village et les boutiques à proximité de la chapelle Saint-Martin... 81

– Le couvent et le moulin..... 82

– La foire annuelle
 84 |

– Les superstitions : les fontaines Saint-Pierre et Saint-Martin..... 85

Les collections d'objets découverts à Bibracte et les musées.....	87
Les objets de la civilisation des <i>oppida</i>	87
• Les objets métalliques fonctionnels.....	88
• Les monnaies	88
• La céramique et le verre.....	90
La répartition des objets dans les musées.....	91
• Musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye (Yvelines)	91
• Musée Rolin d'Autun (Saône-et-Loire).....	92
Autour de Bibracte.....	93
• Les sources de l'Yonne	93
• Monthelon.....	93
• Autun.....	93
Bibracte, Mont Beuvray : The site and its history. A visitor's guide.....	95
Archaeological information about Bibracte.....	96
Bibracte in the Gaulish period and at the present time.....	97
Bibracte, der Mont Beuvray : seine Lage, seine Geschichte, seine Besichtigung.....	99
Die archäologische Forschung um Bibracte.....	100
Bibracte in gallischer Zeit und heute.....	101
Bibliographie sommaire.....	103
Moyens d'accès	105
Adresses utiles.....	107



Plan d'accès au site (dessin : D. Bertin)

Introduction

BIBRACTE, AUTUN, LA VILLE GAULOISE ET LA VILLE GALLO-ROMAINE.

L'une s'est éteinte de la conquête de la Gaule, l'autre en est née. Elles se sont succédé à la charnière de temps historiques auxquels on donne des noms différents par commodité, mais elles ont logé l'une et l'autre les mêmes hommes.

Pour l'archéologue, Bibracte est synonyme de la dernière période de l'époque gauloise – le I^{er} siècle av. J.-C. – période bien caractérisée d'une civilisation originale évoluant depuis plusieurs siècles.

Bibracte, située sur le plateau du mont Beuvray à 27 km d'Autun, est entrée dans l'histoire écrite, en 58 av. J.-C., ayant déjà un long passé derrière elle. Autun (1) n'y entre que vers 25 ap. J.-C.; elle n'a alors que quelques dizaines d'années d'existence – on ne connaît pas la date précise de sa fondation – mais elle a définitivement remplacé Bibracte. Son nom, Augustodunum, qui deviendra Autun, elle le tient d'Auguste, l'empereur, suivi de *dunum*, toponyme gaulois qui signifie ville-forteresse. Elle est la ville nouvelle, le produit de la technique – voire de la technocratie – et de l'urbanisme romains appliqués de façon systématique pour créer la « deuxième ville des Gaules » à partir de rien. Il n'y aurait cependant pas eu Autun là où elle est, s'il n'y avait eu Bibracte sur le mont Beuvray. Qu'était donc Bibracte pour justifier la création d'une si puissante rivale, et qu'en reste-t-il ? On peut approcher de la vérité en étudiant les fouilles et les trouvailles anciennes avec les méthodes de l'archéologie contemporaine, et confronter les résultats obtenus avec ceux des fouilles reprises depuis 1984 et avec d'autres sites comparables et fouillés récemment. On peut aussi faire appel aux textes antiques, mais avec beaucoup moins de profit. Seuls les *Commentaires* de César sur la guerre des Gaules font mention très succinctement de Bibracte, mais toutefois de façon déterminante.

1. *Autun, ville gallo-romaine (Saône-et-Loire)*, par Mathieu Pinette et Alain Rebourg, 1986, Imprimerie nationale, ministère de la Culture (Guides archéologiques de la France, 12).

Le pays et le site

Le Morvan et le mont Beuvray

Ce n'est pas par hasard que Bibracte est située sur le mont Beuvray; le site offre un certain nombre d'avantages déterminants, dont le plus important est sans doute topographique.

Du Haut-Morvan, qui culmine au Haut-Folin à 901 m, le mont Beuvray est le seul sommet nettement détaché. En l'observant du flanc des collines voisines, depuis la route qui le contourne, il est aisé de constater combien le mont est décollé et séparé du reste du massif, encerclé par de larges gorges. Sa masse aux formes lourdes et molles, qui contredit la rudesse des versants, se termine par une plate-forme élevée (750 à 820 m) dont l'altitude permet de bien voir les alentours; l'isolement du mont et la vigueur de ses pentes fournissent la base d'une protection efficace (fig. I)

Sur ses flancs, des entailles abruptes laissent échapper les ruisseaux de la Come-Chaudron, de l'Écluse, de la fontaine Saint-Pierre, de Malvaux et de la fontaine Saint-Martin. Des sources aménagées en fontaines jaillissent partout sur le plateau, comme dans tout le Morvan et c'est entre 700 et 750 m d'altitude qu'elles sont les plus nombreuses et les plus abondantes.

Le Haut-Folin, le Prêneley et le mont Beuvray occupent le centre des trois aires hydrographiques du Morvan, « Château d'Eau de la France »; au nord, l'Yonne surgit à quelques kilomètres de Bibracte; le Serein, l'Armançon et la Cure arrosent le bassin de la Seine. À l'ouest, l'Aron, la Cressone et la Somme se jettent directement dans la Loire. Au sud, le Ternin, le Méchet et quantité d'autres ruisseaux rejoignent l'Arroux, dont la vallée limite le massif à l'est, en le longeant jusqu'à la Loire.

Enfin deux affluents de l'Arroux, le Méchet et le Mesvrin, permettent depuis le Beuvray d'accéder facilement au bassin de la Saône, et, par là, de gagner la vallée du Rhône.

Géologie et données naturelles

Le Morvan, vaste bastion cristallin, situé au sud-est du Bassin parisien, se compose de trois parties : deux massifs cristallins à granite et gneiss, celui de Luzy, au sud, et celui des Settons-Chastellux, au nord, séparés par un vaste faisceau synclinal. Ce dernier, de direction générale nord-est/sud-ouest, est écorné dans sa partie sud-est par le bassin d'Autun.

Cette création viséenne (325 à 340 millions d'années, début du Carbonifère) est un dépôt marin où un volcanisme éruptif a créé le mont Beuvray, tandis qu'un volcanisme de fissure a donné des parties de roche plus dure, telle la Pierre-de-la-Wivre.

Un aplanissement important lors du Crétacé, l'érosion naturelle – sans glacier mais violente – par les gels et les dégels lors des périodes froides du Quaternaire, ont formé son relief actuel.

Les prospections récentes et l'étude de la toponymie ont permis de découvrir un certain nombre de gisements miniers, dont une partie a été exploitée dans l'Antiquité, comme nous le prouvent les restes de minerai et les traces d'exploitation trouvés à Champ-Robert et à Argentolle. Il est difficile, actuellement, de dénombrer ces gisements car les meilleurs et les plus facilement exploitables ont sans doute disparu complètement, détruits par une extraction systématique.

Aux abords immédiats et dans un rayon d'une quinzaine de kilomètres au maximum, on trouve du fer, du plomb argentifère, de l'or, du manganèse et de l'oxyde de fer – qui servent à la fabrication des colorants pour le cuir, les tissus, les laines et les céramiques –, du mica utilisé en poudre pour le lustrage de la céramique, de l'argile, du kaolin, du marbre.

À propos de Bibracte, on a souvent souligné de façon très exagérée la rigueur du climat du mont Beuvray. Deux stations météorologiques proches livrent des chiffres précis sur le climat actuel du Beuvray (ce sont celles de Château-Chinon, à 605 m d'altitude, et du Haut-Folin à 800 m environ). Il ressort des observations que le Haut-Morvan possède un climat montagnard avec des étés chauds et secs coupés d'orages d'une durée normale. La pluviosité importante pendant l'automne et l'hiver met la moyenne des précipitations annuelles entre 1 000 et 2 000 mm, alors qu'elle n'atteint pas 700 mm dans les plaines périphériques. Le gel y est précoce et le brouillard fréquent dans les fonds. Sur dix ans, il y a eu chaque année de neuf à cinquante-cinq jours de neige. Nous avons ici les caractéristiques du climat continental corrigées par l'altitude et par la prédominance des vents d'ouest.

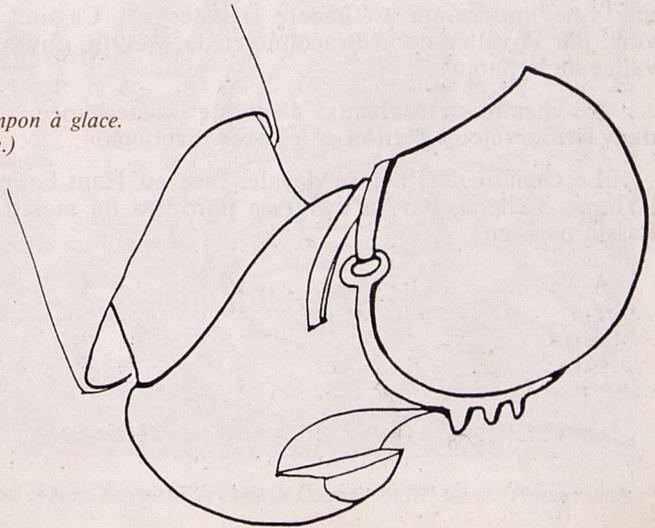
À l'époque gauloise, les habitants du mont Beuvray s'équipaient de crampons à glace pour circuler pendant les périodes froides. Plusieurs exemplaires de ces crampons de fer – que l'on fixait sous les semelles des chaussures – ont été découverts lors des fouilles du XIX^e siècle, ce qui indique une certaine rudesse du climat (fig. 1 et 2).

La végétation du Morvan s'est considérablement modifiée depuis cent ans. La plantation systématique de conifères, la disparition de la population et des cultures vivrières suscitent maintenant, surtout l'hiver, une impression de pauvreté et de désert humain.



Fig. 1. Crampons à glace en fer du I^{er} siècle avant notre ère découverts dans les fouilles du XIX^e siècle. Musée des Antiquités nationales.
(Photographie : Musée des Antiquités nationales.)

Fig. 2. Utilisation du crampon à glace.
(Dessin : D. Bertin.)



Cependant, à l'époque des premières fouilles, au XIX^e siècle (et déjà à l'époque de la carte de Cassini en 1763) la situation était bien différente, le seul grand massif forestier était le Folin : les petites croupes dénudées servaient de pâtures, les pentes étaient boisées ou accueillait de belles châtaigneraies qui ne sont plus maintenant que taillis et bosquets. Le fond de la vallée offrait des pâtures et des champs (fig. 3).

Fig. II-III
p. 18

Sur le Beuvray, ainsi que nous l'apprennent les photographies, les peintures et les textes du siècle dernier, seules les très fortes pentes étaient couvertes de bois : le sommet portait à peine quelques parties boisées : le Porrey, le Petit-Bois. Tout le reste était en prés où paissait le bétail – le Parc-aux-Chevaux, la Come-Chaudron, le Teureau-de-la-Wivre, la Roche-Salvée – ou cultivé.

Lorsque les résultats des campagnes de prélèvements et d'analyses effectuées depuis la reprise des fouilles (en 1984) seront connus, il sera possible d'apporter des informations plus précises sur le climat et la végétation du mont Beuvray.

Les voies de communication

Actuellement, les grandes routes évitent le Beuvray et aucun axe important ne le franchit. Cependant son accès est assez aisé et les nombreuses vallées qui l'entourent desservent bien le pays avoisinant. Ses flancs sont sillonnés de nombreux sentiers dont certains occupent l'emplacement de voies gauloises. Des Grandes Portes, un chemin descend vers Petiton, le Foudon, puis, par la vallée de la Dragne, rejoint Moulins-Engilbert et le pays nivernais, cependant qu'un second, nommé « Chemin des foires du Beuvray », suit l'Arroux par les crêtes pour atteindre le Forez. Passé la porte du Rebout, un chemin conduit au col de Glandure ou Croix du Rebout, traverse un faubourg de l'*oppidum* et se poursuit le long du Méchet jusqu'à Alise et Langres. Sous la Chaume, le « Plat aux Jours » descend vers Montmoret, où une voie importante est encore signalée par Cassini au XVIII^e siècle. Cette voie, par la vallée de la Braconne et du Mevrin, ouvre le Morvan à la riche vallée de la Saône.

Le chemin de Malvaux, d'époque indéterminée, sous la Terrasse, taillé dans le roc, rejoint Petiton et les axes nivernais.

Le chemin de l'Écluse dévale, face au Haut-Folin, vers les sources de l'Yonne. Celle-ci, par sa traversée nord-sud du massif, ouvre les portes du Bassin parisien.



Fig. 3. Le mont Beuvray et ses abords. Extrait de la carte de Cassini, XVIII^e siècle. (Photographie : Beuvray.)



Fig. 4. Les peuples de la Gaule à l'époque de César. Carte établie pour l'ouvrage de Napoléon III « Histoire de Jules César », 1865. (Photographie : Beuvray.)

La Gaule et les Éduens

Celtes et Gaulois

À l'origine les termes de Celte et de Gaulois sont synonymes et désignent le même peuple; le premier vient du grec, le second du latin. Par la suite on entend par Gaulois les habitants de la Gaule décrite par César. On pourrait donc dire d'une façon très schématique : les Éduens sont des Gaulois, les Gaulois des Celtes de Gaule, les Celtes des peuples qui s'installent dans toute l'Europe tempérée à partir du VI^e siècle avant J.-C.

Précisons un peu les choses sans prétendre, en quelques lignes, traiter des Celtes en général et des Gaulois en particulier.

Les Celtes appartiennent à la Protohistoire, état intermédiaire entre la Préhistoire et l'Histoire. Parallèlement aux témoins archéologiques, on étudie, pour cette période, les renseignements que des civilisations voisines nous ont apportés sur des peuples qui n'ont laissé aucune relation écrite sur eux-mêmes. Ainsi, les Grecs et les Romains ont parlé des Celtes.

En Europe, la Protohistoire coïncide avec les Âges des Métaux :

- Âge du Bronze	1 800 à 750 av. J.-C.
- 1 ^{er} Âge du Fer (Hallstatt)	750 à 450 av. J.-C.
- 2 ^e Âge du Fer (La Tène) ou époque gauloise ..	450 à 10 av. J.-C.
- La Tène I (LT I)	450 à 250 av. J.-C.
- La Tène II (LT II)	250 à 150 av. J.-C.
- La Tène III (LT III)	150 à 10 av. J.-C.

Les Celtes sont un ensemble de populations venues du centre de l'Europe et qui se répandent par vagues successives au cours du premier millénaire avant J.-C. des Carpates aux îles Britanniques et de la Méditerranée à la Pologne actuelle.

Les premières mentions du nom de Celte apparaissent vers le début du V^e siècle avant J.-C. chez des auteurs grecs.

Nous savons très peu de choses sur la répartition des peuples celtiques en Gaule avant l'époque de La Tène finale (LT III). De plus, on ne peut encore définir totalement dans quelle mesure ils se sont mêlés aux populations précédentes, ni ce qu'ils ont adopté de leur culture.

La Gaule et ses habitants

La Gaule, dit César, est divisée en trois parties : du sud au nord, l'Aquitaine, jusqu'à la Garonne; la Celtique, limitée par la Seine et la Marne; au-delà, la Belgique, séparée des Germains par le Rhin (fig. 4).

N'oublions pas que ceci définit l'état de la Gaule à l'époque de César, c'est-à-dire à La Tène finale, époque à laquelle Bibracte apparaît dans l'histoire écrite. Ces constatations doivent être nuancées en ce qui concerne La Tène I et La Tène II et ne sont pas applicables à l'époque de Hallstatt. César ne considère pas non plus la Narbonnaise, conquise depuis 125 et devenue *Provincia Romana*, comme une partie de la Gaule.

Ces régions correspondent à des différences de dialectes, de coutumes, de lois, mais sont en contact permanent par des échanges commerciaux, voire des rencontres guerrières; elles sont elles-mêmes divisées, de façon irrégulière, en nations ou cités, qui couvrent de très vastes territoires et rassemblent un certain nombre d'unités de population plus réduites.

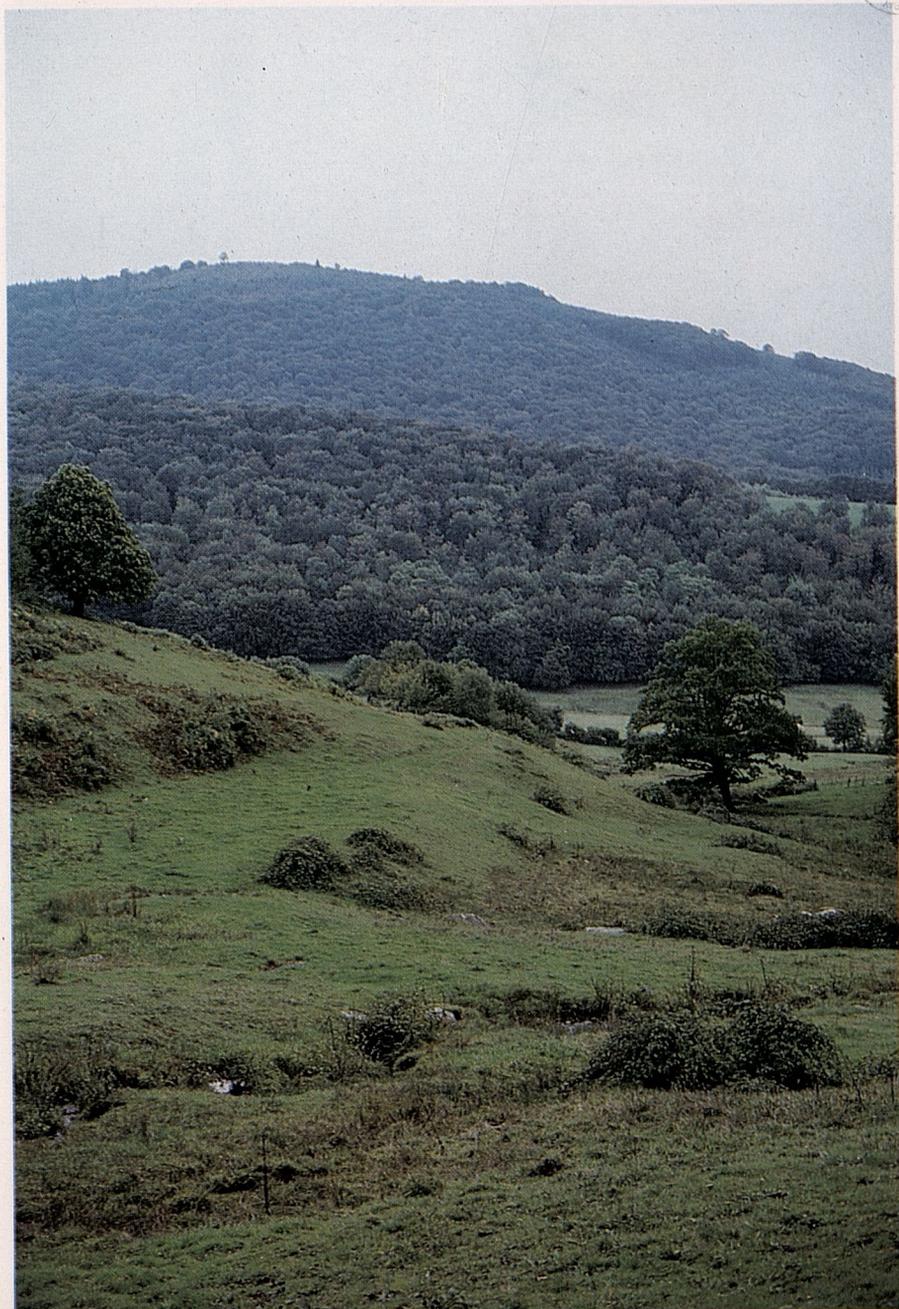
À la fin de l'époque gauloise, certaines cités sont encore gouvernées par des rois, d'autres ont un sénat, des lois, une constitution et un chef suprême élu pour un an, le vergobret. Celui-ci détient les pouvoirs civils et militaires mais doit lors des décisions importantes se référer au sénat où se retrouvent les membres les plus influents de la noblesse.

Tous ces peuples ont en commun le même fond culturel et la même civilisation, mais on ne peut en aucun cas considérer qu'ils sont les membres d'une même nation au sens contemporain du terme. La Gaule n'existe pas en tant qu'unité politique, encore moins en tant que patrie; c'est une notion essentiellement moderne (particulièrement répandue au moment des sursauts de nationalisme qui ont accompagné les deux dernières guerres). Chaque nation gauloise est souveraine et libre de ses choix et de ses alliances.

On distingue trois classes dans la société gauloise : les druides, les nobles, les gens du peuple. Les deux seules classes estimées, dit César, sont celles des nobles et des druides, les seules qui aient accès au pouvoir.

LES DRUIDES

Les druides étaient des prêtres dont la puissance était considérable. Ils présidaient aux pratiques religieuses, détenaient le savoir en toutes matières, entre autres l'astronomie, et enseignaient la réincarnation de l'âme après la mort; ils faisaient l'éducation des jeunes nobles, réglait les conflits d'ordre



I. *Vue générale du mont Beuvray prise du sud. (Photographie : Beuvray.)*



II. *La pâture du Parc-aux-Chevaux et la vue sur le Morvan. Peinture de F.-B. Allois, 1815-1880. Musée Rolin d'Autun. (Photographie : Beuvray.)*

III. *Les fouilles du quartier du Champlain en 1867. Partie d'une peinture de F.-B. Allois, 1815-1880 (Musée Rolin d'Autun). La vallée de la Come-Chaudron est à gauche, au fond le Porrey et le Parc-aux-Chevaux. J.-G. Bulliot, en noir, est debout. Des torsos d'ouvriers apparaissent dans les tranchées. Les déblais sont jonchés de fragments de céramique grossière et d'amphores. (Photographie : Beuvray.)*





IV. *Chef gaulois à la Roche-Salvée, au mont Beuvray. Peinture de J. Didier, 1831-1914. Musée Rolin d'Autun. L'auteur reprend le costume immortalisé par la reconstitution du Musée de l'Armée et la statue de Vercingétorix à Alésia. L'armement et l'habillement correspondent à dix siècles de notre histoire. (Photographie : Beuvray.)*



V. Guetteur gaulois. Peinture de E. V. Luminet, 1822-1896. Musée Rolin d'Autun. Il s'agit de l'habillement d'un guerrier du Moyen Âge, seule l'allure est peut-être gauloise. (Photographie : Beuvray.)



Fig. 5. Stèle d'époque romaine actuellement disparue, représentant deux druides tels qu'on les imaginait au XVII^e siècle. Extrait de l'ouvrage sur Autun d'Edme Thomas. (Photographie : Musée Rolin.)

privé ou public, et avait un pouvoir d'arbitrage reconnu par toutes les nations... Pour un Gaulois, ou pour un peuple gaulois, le pire châtement était de se voir interdire les sacrifices religieux : cette condamnation était non seulement une « excommunication » religieuse, mais aussi une exclusion totale de la société, la religion étant indissociable de celle-ci.

Les druides les plus importants étaient sans nul doute des nobles. Pour exercer des fonctions sacerdotales, les jeunes postulants, exemptés d'impôts et du port des armes, apprenaient par cœur les pratiques rituelles, les savoirs scientifiques et les longs textes sacrés car la religion interdisait d'écrire ce qui se rapportait aux dieux. La formation pour les plus compétents pouvait se prolonger pendant vingt ans.

Les druides se réunissaient une fois par an dans la forêt des Carnutes où, à la disparition du titulaire, ils élisaient leur chef suprême qui avait autorité sur tous jusqu'à sa mort. Dans toute la littérature antique, c'est César qui nous fournit les renseignements les plus complets sur les druides et ces quelques lignes résument le chapitre qu'il leur consacre; on ne sait rien de plus, et toute la prose fantaisiste accumulée sur ce sujet relève d'imaginaires fascinées par le merveilleux.

Rappelons encore, à toutes fins utiles, que les mégalithes, dolmens, menhirs, cromlechs, alignements, allées couvertes, etc., appartiennent au domaine funéraire et religieux des civilisations néolithiques (les plus anciens seraient datables de 6 000 ans au moins avant J.-C.), et n'ont donc aucun lien direct avec les Gaulois, même si c'est regrettable pour l'imagerie populaire et pour Obélix (fig. 5).

LES NOBLES ET LES HOMMES DU PEUPLE

Les nobles

Le rôle des *nobles* était de gouverner et de faire la guerre, offensive ou défensive. Ils étaient les conseillers des rois, les chefs de guerre, les ambassadeurs et les sénateurs des cités à gouvernement démocratique.

Ils s'affrontaient souvent au sein de la cité pour s'emparer du pouvoir. Leur puissance se mesurait en richesses, en hommes d'armes, en clients, au sens romain du terme : les plus riches s'attachaient de multiples clients qu'ils rassemblaient pour influencer les décisions politiques ou juridiques des assemblées. Ils étaient, au temps de César, les véritables maîtres de la Gaule et leur puissance permettra la levée en masse de troupes lors de la campagne de 52 av. J.-C.

Dès la mise en place du pouvoir romain, ils seront associés aux décisions et recevront en même temps que des charges publiques le titre de citoyen romain.

Les hommes du peuple, dans le meilleur des cas, étaient des soldats à la dévotion de leur chef, marchands, artisans ou paysans; ils semblaient avoir peu de droits et beaucoup de devoirs.

Les Gaulois, comme les autres peuples de l'Antiquité, pratiquaient l'esclavage.

PORTRAIT PHYSIQUE DES GAULOIS

Du ^v^e au ⁱ^{er} siècle avant J.-C., de l'Atlantique aux Carpates, et même au-delà – si l'on considère les Celtes d'Asie Mineure installés en Galatie – prétendre dresser le portrait physique et donner une image vestimentaire du Celte moyen, en admettant qu'il existe, est une pure utopie. Ce n'est pas plus simple si l'on considère uniquement le Gaulois : « grand, blond et blanc de peau » (ce stéréotype a été développé par les peuples méditerranéens autour des « barbares blonds venant du nord » qui les terrifièrent au début de l'époque celtique et dont les auteurs antiques ont laissé des échos effrayants). Mais les hommes ainsi décrits ne correspondent pas totalement à ce que furent les Gaulois. Tout au plus pouvons-nous dire comme Émile Thévenot que « les Gaulois étaient moins bruns et plus grands que les Romains, moins blonds et moins grands que les Germains ».

Certains auteurs antiques parlent de leurs cheveux longs, ou de la façon dont ils les éclaircissaient par des lavages à l'eau de chaux, ou de leurs moustaches tombantes, alors que la statue grecque ou romaine leur fait porter des cheveux très courts et une moustache courte... Pour ce qui est du vêtement, encore plus sujet aux changements selon les climats ou les modes, disons seulement que les hommes portent des braies, pantalons à jambes assez larges, et une tunique courte par-dessus. La saie, manteau de laine en forme de cape, ou cette sorte de pèlerine à capuchon baptisée *cucullus* qu'adoptera plus tard l'armée romaine en raison de son confort, réchauffe l'ensemble. Les femmes portent des robes qui descendent probablement aux chevilles, la saie ou le *cucullus*.

Fig. IV à V
p. 19 et 20

Fig. X
p. 57

Ces vêtements sont de couleurs vives, souvent à carreaux ou même lamés d'or ou d'argent. Et Diodore nous les décrit ainsi : « Ils se vêtent d'habits étonnants, de tuniques teintes où fleurissent toutes les couleurs et de pantalons qu'ils appellent braies. Ils agrafent par-dessus des sayons rayés, d'étoffe velue en hiver et lisse en été, divisée en petits carreaux serrés et colorés en toutes nuances » (Diodore, *Bibliothèque historique*, V, 30).

Les hommes portent des bijoux aussi bien que les femmes, selon la mode, selon l'époque, selon la fortune et la position sociale, l'âge ou le sexe; on porte le torque, collier rigide typiquement celtique, en or ou en bronze, des bracelets en or, en fer, en bronze, en schiste, en pâte de verre, des fibules pour agraffer les vêtements, en or, en argent, en fer, en bronze, ciselées, incrustées de corail, etc. Les colliers faits de perles d'ambre, de corail ou de verre sont essentiellement féminins, de même que les ceintures-chaînes en bronze, les bagues et les boucles d'oreilles en bronze ou en or.

En somme, le Gaulois, par son aspect extérieur, laisse aux peuples qui l'ont observé une impression de propreté corporelle, de commodité dans la conception de son vêtement, mais aussi de recherche et de raffinement dans le choix des couleurs et dans sa parure.

La civilisation des *oppida*

Succédant à des sociétés aristocratiques, se développe à partir du ⁱⁱ^e siècle avant J.-C., dans toute l'Europe celtique, une civilisation davantage

fondée sur la puissance économique et commerciale que sur la puissance guerrière. Chaque grand peuple dont nous connaissons actuellement la localisation s'installe alors définitivement sur un territoire qui porte le nom de « cité » dans les *Commentaires* de César. Dans chaque cité, se forme un réseau d'*oppida* situés environ tous les trente kilomètres sur les grands axes naturels.

Un *oppidum* est une ville fortifiée; ce n'est pas forcément un site de hauteur, ce peut être une ville de plaine. Abrisant une population établie, il est gouverné par des appareils administratif et religieux qui y résident. Les *oppida*, villes de marchés, sont aussi pour des populations dispersées dans les campagnes voisines un point de repli en cas de danger extérieur grave. Effectivement, c'est là que se trouvent les magasins et les greniers, c'est là qu'est le pouvoir et la seule possibilité d'organiser la résistance. Il ne faut donc pas concevoir l'*oppidum* comme une enceinte vide, à peine entretenue, qui attendrait la population prête à s'y réfugier.

Cette notion de lieu servant uniquement de refuge est un héritage de notre culture classique qui ne concevait pas que dans un pays de « barbares » – la Gaule – il ait pu exister de véritable ville, ni bien sûr de véritable civilisation, avant l'intervention éducative des Romains. « Hors de Rome, point de salut. » Cependant, déjà au début du siècle, Joseph Déchelette, archéologue dont nous reparlerons, pressentait l'erreur; depuis, les études archéologiques contemporaines n'ont fait que réfuter cette notion d'*oppidum* refuge, maintenant tombée totalement en désuétude.

Bien desservis par des voies de communication faciles ou entourés de gisements de matières premières, les *oppida* deviennent de véritables centres économiques où se développent des artisanats de transformation, des métiers spécialisés, des marchés et des relais pour les marchandises; les courants commerciaux vont donc se modifier, en partie à la suite des mouvements des Belges et des Germains, et de nouveaux axes vont s'imposer. L'*oppidum* s'étend sur des dizaines voire des centaines d'hectares, s'entoure d'une immense enceinte, qui n'hésite pas à dévaler les pentes, au mépris de toute stratégie défensive mais au profit de l'extension ostensible de la cité.

Ainsi Bibracte enferme 135 ha, Alésia 97 et, entre autres, Manching (Allemagne) en couvre 380, Zavist (Tchécoslovaquie) 175, tandis que Heidengraben (Allemagne) atteint même 1 500 ha.

Cet essor, lié à l'évolution de la société celtique, favorise la montée au pouvoir d'une oligarchie qui contrôlera bientôt le système économique au détriment de la classe militaire traditionnelle.

Il ne faudrait pas croire que la civilisation des *oppida* prend fin avec la conquête de la Gaule par les Romains; ceux-ci n'ont aucun intérêt à ruiner le pays en démantelant le système économique et social existant, ni d'ailleurs les moyens politiques de s'imposer de la sorte; ils se contentent de mettre en place parallèlement leur propre système administratif.

La civilisation gallo-romaine prend naissance seulement dans la dernière décennie avant notre ère et doit son originalité et son extension à la force respective des cultures dont elle est issue plutôt qu'à la prépondérance de l'une d'entre elles.

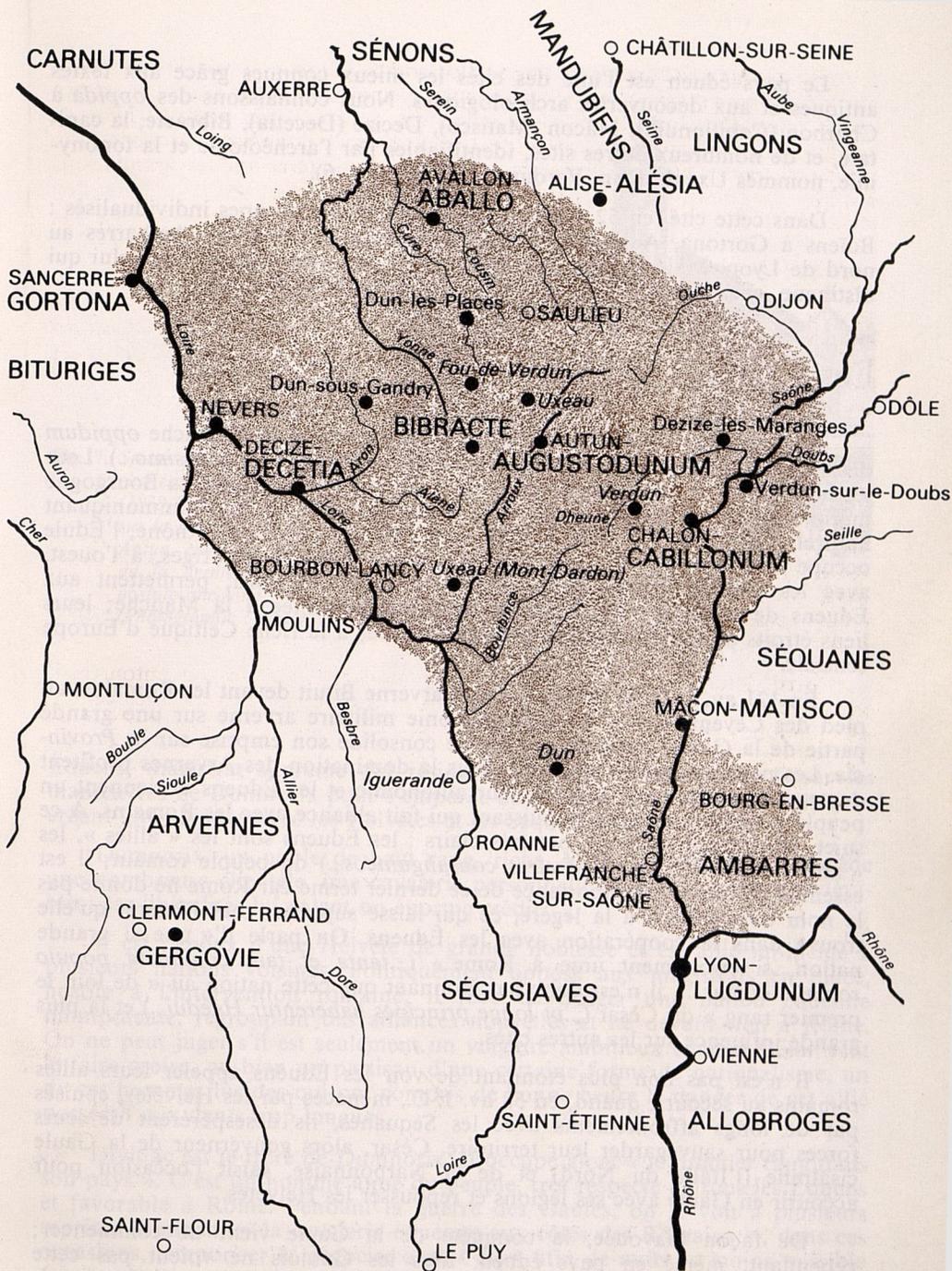


Fig. 6. Le pays éduen et les peuples limitrophes. (Dessin D. Bertin.)

Le pays éduen est l'une des cités les mieux connues grâce aux textes antiques et aux découvertes archéologiques. Nous connaissons des *oppida* à Charbon (Cabillonum), Mâcon (Matisco), Decize (Decetia), Bibracte, la capitale, et de nombreux autres sites, identifiables par l'archéologie et la toponymie, nommés Uxeau, Dun, Verdun ou Decize (fig. 6).

Dans cette cité, en 52 avant J.-C., on trouve des groupes individualisés : Boïens à Gortona, Aulerques Brannovices dans le Brionnais, Ambarres au nord de Lyon. Mais leur particularisme n'est pas plus marqué que celui qui distingue, chez les Bourguignons, les Morvandiaux des Bressans.

Les Éduens pendant la guerre des Gaules

Bibracte, dit César, c'est « de loin le plus grand et le plus riche *oppidum* des Éduens », (... *oppido Haeduarum longe maximo et copiosissimo...*). Leur territoire à la fin de l'époque de La Tène couvre très largement la Bourgogne méridionale et le Nivernais actuels. Riche pays s'il en est, communiquant naturellement avec les bassins de la Seine, de la Loire et du Rhône, l'Éduie occupe une position clé. Des alliances solides avec les Bituriges, à l'ouest, avec les Sénons, les Parisii et les Bellovaques au nord, permettent aux Éduens de contrôler le commerce de la Méditerranée à la Manche; leurs liens étroits avec les Boïens leur ouvrent l'accès à la riche Celtique d'Europe centrale.

En 121 av. J.-C., la défaite du chef arverne Bituit devant les Romains, au pied des Cévennes, met fin à l'hégémonie militaire arverne sur une grande partie de la Gaule, pendant que Rome consolide son emprise sur la *Provincia*. Les peuples depuis longtemps sous la domination des Arvernes profitent de cette occasion pour acquérir leur autonomie et les Éduens deviennent un peuple extrêmement riche et puissant qui fait alliance avec les Romains. À ce sujet, les auteurs romains sont très clairs : les Éduens sont les « alliés », les « amis », les « frères » (...*fratres consanguineos...*) du peuple romain; il est essentiel de mesurer l'importance de ce dernier terme car Rome ne donne pas le nom de « frère » à la légère, ce qui laisse supposer tout l'intérêt qu'elle trouve dans la coopération avec les Éduens. On parle d'« une si grande nation, si étroitement unie à Rome » (...*tanta et tam conjuncta populo romano civitas...*), il n'est donc pas étonnant que cette nation ait « de loin le premier rang » dit César (...*ut longe principes haberentur Haedui...*) et la plus grande influence sur les autres cités.

Il n'est pas non plus étonnant de voir les Éduens appeler leurs alliés romains au secours, quand, en 58 av. J.-C., menacés par les Helvètes, épuisés par de longs affrontements avec les Séquanes, ils désespérèrent de leurs forces pour sauvegarder leur territoire. César, alors gouverneur de la Gaule cisalpine (l'Italie du Nord) et de la Narbonnaise, saisit l'occasion pour accourir en Gaule avec ses légions et repousser les Helvètes.

De façon inavouée, la conquête de la Gaule vient de commencer; cependant, même en pays éduen, tous les Gaulois ne voient pas cette intervention avec plaisir. À ce moment-là, César rencontre trois grands nobles Éduens : Liscos, Dumnorix et Divitiac; Liscos est le vergobret des

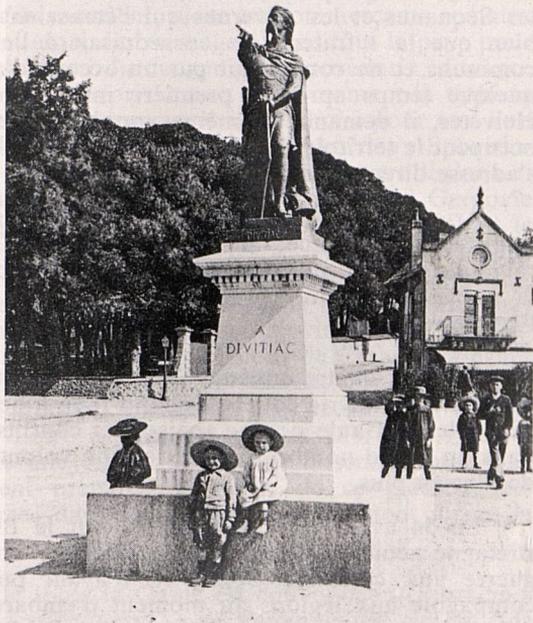


Fig. 7. Statue en bronze de Divitiac, chef éduen, par A. de Gravillon (1828-1899). Située autrefois sur la place des Marbres à Autun, elle a été détruite lors de la dernière guerre. Carte postale ancienne. (Photographie : Beuvray.)

Éduens, magistrat suprême qui réside à Bibracte. Il dénonce à César les manœuvres de Dumnorix pour s'emparer du pouvoir et s'opposer à Rome en créant une alliance avec les Helvètes et les Séquanes.

Dumnorix, un noble de haut rang, riche, habile et ambitieux, possède une nombreuse clientèle, une cavalerie personnelle et des revenus considérables; ses libéralités lui valent un énorme crédit.

Il est l'époux d'une Helvète de grande noblesse et est allié lui-même à plusieurs nations voisines. Politiquement opposé aux magistrats en place, hostile à l'intervention romaine, il rêve de diriger une nation éduenne omnipotente, regroupant des alliances nouvelles et ne devant rien à Rome. On ne peut juger s'il est seulement un vulgaire ambitieux comme César veut le faire croire, ou bien un partisan d'une certaine forme de nationalisme, un de ces hommes lucides qui ont compris de bonne heure le danger de cet allié possessif aux dents trop longues.

Divitiac est le frère de Dumnorix; il occupe alors « le premier rang dans son pays ». C'est un homme aimé du peuple, très respecté de tous les Éduens et favorable à Rome. Pendant la guerre des Gaules, on le voit à plusieurs reprises commander la cavalerie éduenne aux côtés des Romains et, dans ces occasions, temporiser et négocier avec César, afin de nuire le moins possible aux vaincus, sous prétexte, dit-il, de sauvegarder son influence auprès des nations gauloises en tant que partisan de l'alliance avec Rome (fig. 7).

Une fois déjà, quelques années auparavant, Divitiac était allé plaider la cause de son peuple devant le sénat romain pour demander de l'aide contre les Séquanes et les Arvernes qui l'écrasaient. Sa prière fut vaine; il semble bien que la « fraternité » se réduisait à l'entretien d'intérêts économiques communs et ne comportait pas un accord d'assistance mutuelle. À nouveau, quelque temps après la première intervention de César et la défaite des Helvètes, il demande le même appui, contre Arioviste et ses Germains qui occupent le territoire des Séquanes et mettent les Éduens à tribut; cette fois il s'adresse directement à César.

Arioviste sera repoussé au-delà du Rhin et les Éduens restaurés dans toute leur puissance; mais, en échange, ils doivent fournir à César du ravitaillement et un contingent de cavalerie composé d'une grande partie de la noblesse éduenne, prise ainsi, de façon subtile, en otage au milieu de l'armée romaine.

Pendant quatre années, César va « maintenir l'ordre » en Gaule, faisant appel à la cavalerie éduenne quand il en a besoin. Cependant, à mesure qu'il s'installe en Gaule pour « apaiser les conflits », le mécontentement s'accroît dans un grand nombre de cités et une volonté secrète de résistance s'affirme de plus en plus.

En 54 av. J.-C., César marche sur la Bretagne (c'est-à-dire la Grande-Bretagne actuelle). Dumnorix, contraint et forcé, a suivi les Éduens dans la guerre aux côtés de César, et, n'ayant pu soulever sa cavalerie, fausse compagnie aux légions au moment d'embarquer, puis tente de regagner le pays éduen pour y fomenter une révolte. César, qui l'a ménagé jusqu'à ce jour pour conserver le soutien de Divitiac, donne l'ordre de le rattraper et de l'exécuter. Dumnorix meurt « en répétant à grands cris qu'il est homme libre et libre est sa cité » (...*saepe clamitans liberum se liberaeque esse civitatis...*). À la suite de cet événement, Divitiac, le partisan de l'entente, disparaît de la scène. Pendant deux ans encore, la colère va gronder, la révolte bouillonner chez les nobles Gaulois.

Une conjuration se forme en 52 av. J.-C. et les choses se précipitent; les Carnutes s'insurgent à Genabum (Orléans) et massacrent tous les Romains. La nouvelle gagne la Gaule comme une traînée de poudre. Un jeune Arverne se lève et décide de mettre un terme à l'ingérence romaine : il appelle les peuples au soulèvement général. C'est Vercingétorix, fils de Celtill, ce chef qui avait tenté de restaurer la monarchie arverne à son profit. Il parvient à rallier un grand nombre de cités qui toutes lui fournissent un contingent et le reconnaissent comme commandant en chef. Malgré cela, les Éduens restent dans l'expectative tout en faisant en sorte de ne pas aider César; d'alliés, ils deviennent observateurs, pratiquant une politique d'attentisme prudent. Il faut bien voir que leur situation est extrêmement délicate, car ils sont plus que jamais sous la menace immédiate de César, surtout au moment où celui-ci les sent vaciller. Un conflit éclate entre deux magistrats pour la charge de vergobret. César en profite pour faire une démonstration de force; il convoque le sénat éduen et se rend à la réunion accompagné de toute son armée. César favorise Convictolitavis et profite de l'occasion pour réclamer encore du ravitaillement et, en plus de la cavalerie éduenne, un contingent de fantassins; il marche alors sur Gergovie sans les attendre.

Convictolitavis place alors Litaviccus à la tête des fantassins réclamés; à peu de distance de Gergovie, celui-ci les exhorte à se rallier à Vercingétorix. Ils pillent le convoi de vivres qu'ils escortent, tuent les commerçants romains qui les accompagnent, et envoient alors des messagers dans tout le pays pour appeler au soulèvement. César est averti du danger (par Éporédorix, dit-il, ce qui est particulièrement curieux; Éporédorix aurait à ce moment-là trahi la cause de la rébellion alors que peu de temps après il est choisi pour être l'un des quatre chefs de l'armée gauloise; à moins qu'il n'y ait eu deux Éporédorix). En toute hâte, il part à la rencontre des Éduens avec quatre légions et les arrête sans qu'il y ait de bataille. Litaviccus parvient à s'enfuir à Gergovie avec ses clients. Les Éduens se justifient comme ils peuvent : ils n'ont pas le choix, n'ayant pas encore les mains libres. César les sermonne, les ménage toujours, et repart pour Gergovie, où il est repoussé. Espérant retourner chez les Éduens avec toute son armée, il en est empêché par la ruse de Viridomar et d'Éporédorix qui partent en avant et mettent à sac Noviodunum (localisation incertaine), où sont entreposées toutes les provisions de César et relégués tous les otages gaulois. Ils emportent tout ce qu'ils peuvent, brûlent le reste, libèrent les otages, lèvent des troupes, installent des détachements pour empêcher César de franchir la Loire et enfin regagnent Bibracte. Tout se passe avec une telle rapidité et une telle efficacité qu'il semble bien que l'opération ait été soigneusement préparée. À partir de ce moment, les Éduens mettent toutes leurs forces dans la rébellion et réclament même la direction des opérations.

« Une assemblée générale de toute la Gaule est convoquée à Bibracte » (...*totius Galliae concilium Bibracte indicitur...*) où Vercingétorix est élu à la tête de l'armée gauloise. Bibracte devient le centre de la résistance mais le hasard des armes, ou la simple prudence, font que jamais César ne s'y attaquera.

Dans les mouvements de troupe et les combats qui vont suivre (fig. 8), César parle des Gaulois en général et peu des Éduens en particulier; on sait qu'ils participent à l'héroïque assaut de cavalerie qui précède le blocus d'Alésia, puisque trois nobles éduens sont alors faits prisonniers. Rappelons les faits pour la beauté du geste : Vercingétorix décide d'attaquer l'armée romaine en ordre de marche et chaque cavalier gaulois fait le serment « de ne pas s'abriter sous un toit, ni d'approcher ses enfants, ni ses parents, ni son épouse, s'il n'a pas par deux fois traversé à cheval l'armée ennemie ».

Plus tard, quand Vercingétorix est enfermé dans Alésia, César nous apprend que c'est en pays éduen que sont regroupées les forces venant de toute la Gaule; on y nomme les officiers et quatre chefs suprêmes y sont désignés parmi lesquels se retrouvent deux Éduens : Éporédorix et Viridomar.

Alésia tombe : tout est pratiquement terminé mais la Gaule n'est pas apaisée pour autant et c'est encore chez les Éduens que César va se rendre en première urgence. Pour s'assurer du pays, il place un cantonnement à Chalon sous le commandement du frère de Cicéron, un autre à Mâcon, et s'installe lui-même à Bibracte pour y prendre ses quartiers d'hiver. Il est communément admis que c'est là qu'il commence à écrire ses *Commentaires* pendant l'hiver de 52 av. J.-C.



Fig. 8. Carte générale de la campagne de 52 avant notre ère, établie pour l'ouvrage de Napoléon III « Histoire de Jules César », 1865. (Photographie : Beauvray.)

Histoire des recherches sur le mont Beuvray

La tradition populaire et les premières découvertes fortuites

À partir du xv^e siècle, époque où l'on a commencé à s'intéresser à la géographie historique de la Gaule, la plupart des auteurs ont situé la Bibracte de César sur le plateau du Beuvray. Mais plus tard, presque tous les historiens d'Autun, plus préoccupés de revendiquer pour cette ville une haute antiquité que soucieux d'exactitude historique, ont délaissé cette tradition. Les lettrés ne connaissent plus que la Bibracte des textes et pratiquement tous la confondent avec Autun; cette assimilation est si ancrée dans les esprits que le 11 brumaire an II (14 novembre 1793) la Société populaire décide même à l'unanimité d'abolir le nom d'Autun, trop évocateur d'Auguste, l'empereur, donc du « tyran », pour restituer à la ville le nom de Bibracte. Dire que les Autunois adoptent cette décision avec enthousiasme est sans doute pour le moins excessif, mais des fonctionnaires pleins de zèle l'appliquent consciencieusement puisque certains rapports de gendarmes mentionnent le nom de Bibracte pour désigner Autun.

Seule la tradition populaire se souvient de la ville au sommet du mont, mais qui se soucie alors de ce que racontent les petites gens habitant autour du Beuvray ? Un bourgeois autunois, pourtant, féru d'histoire ancienne, Jacques-Gabriel Bulliot, y prête l'oreille et arpente le Beuvray en compagnie d'un paysan qui connaît bien les lieux; ce qu'il voit ne lui laisse pas de doutes, il y a bien une ville au sommet de cette montagne et cette ville ne peut être que Bibracte. Il faudra pourtant plus de dix ans à J.-G. Bulliot pour faire triompher son point de vue, par trop révolutionnaire.

Un certain nombre de découvertes antérieures auraient pu cependant alerter des esprits attentifs. Au cours des âges, en effet, les paysans qui exploitent la terre du mont Beuvray mettent au jour des débris antiques.

Les dissertations de Moreau de Matour reproduisent une lettre de l'abbé Gauthier, curé de Saint-Léger-sous-Beuvray, adressée au chanoine et prévôt de la cathédrale d'Autun, l'abbé Filsjean, le 17 novembre 1726. Il s'y trouve la plus ancienne mention que nous possédions actuellement de ces découvertes fortuites.

Après une brève description de la montagne, « détachée de toutes les autres voisines par des vallons étroits », et des possibilités d'accès, l'abbé Gauthier mentionne des fontaines et des puits comblés volontairement par les paysans afin d'éviter au bétail d'y tomber, et dans lesquels furent trouvés « des médailles et des anneaux d'or ou d'argent ». Vers 1696, « il tomba un vieux hêtre d'une grosseur prodigieuse, qui était au-delà du fossé du côté de Saint-Léger (actuellement bois de la Come-Chaudron et de la Vente-Girard) et sous les ruines duquel il se trouva de nombreuses pierres : cela donna l'occasion à un paysan du voisinage de creuser en cet endroit pour les ramasser, il y découvrit une urne de terre rouge de la hauteur de deux pieds et demi, tout entière, avec un couvercle de la même terre. L'ayant ouverte, il la trouva remplie de cendres avec une tête humaine qui tomba en poussière quand il l'eut touchée; il trouva encore dans ces cendres, deux grandes médailles d'or dont une était comme un écu de six livres... Il ajouta qu'un orfèvre de la ville d'Autun lui en avait donné quatorze pistoles. »

Nous sommes en présence d'une incinération dans un vase de grande taille, 81 cm, fermé par un vase-couvercle. Une offrande l'accompagne : deux monnaies d'or. Le tas de pierres que le paysan a démonté est vraisemblablement la structure de la sépulture. L'incinération en urne est courante à partir de La Tène II. Lors de la conquête romaine, le monnayage éduen est d'argent et il est aligné sur le denier romain. Aussi, les deux monnaies d'or, si elles sont gauloises, font dater cette incinération de plusieurs années avant la conquête. Elles seraient alors l'un des témoins de l'ancienneté de l'occupation de Bibracte.

Une seconde découverte, en 1850, dans les mêmes lieux, accrédite l'idée d'un vaste cimetière au pied du Beuvray et sur les pentes. M. de Rivière trouve, au croisement du chemin du Poirier-au-Chien et de celui de l'Écluse, une « oreille » d'amphore et plusieurs vases remplis de cendres et d'os. L'un de ces vases, donné au musée de Nevers, a depuis disparu.

Les premières fouilles

En 1865, Xavier Garenne entreprend, en trois jours, avec plusieurs ouvriers, une série d'excavations, grâce à une somme de 250 francs que lui a remise le colonel de Stoffel. Ce dernier a déjà rencontré J.-G. Bulliot à Autun, mais pour des raisons obscures dont J.-G. Bulliot gardera quelque amertume, il préférera reconnaître et explorer la montagne en compagnie de X. Garenne, avocat cultivé de Luzy, et membre de la Société éduenne. Le

vicomte d'Aboville, propriétaire du terrain, continuera les travaux à l'automne suivant. Ces grattages superficiels mirent au jour un certain nombre d'éléments architecturaux pressentis comme les restes d'un théâtre, de maisons ovales ou autres formes bizarres attribuées sans discussion au vergobret, à Dumnorix et à Divitiac. X. Garenne écrivit un ouvrage confus appelé *Bibracte*. Il y regroupa aussi ses considérations sur les prétendus mégalithes du mont Beuvray, sur les sites de hauteur de Château-Chinon, Thouleur, les monts Dardon et Done, les découvertes du Montmort qu'il associa à la bataille entre César et les Helvètes.

Monseigneur Landriot, évêque de Reims, membre de la Société éduenne depuis sa jeunesse, suivit avec intérêt ces travaux durant ses séjours dans l'Autunois. Il en fit part à Napoléon III, lors d'une rencontre au camp de Châlons. L'empereur, à cette époque, rédigeait une histoire de Jules César et s'intéressait alors particulièrement aux lieux cités dans la *Guerre des Gaules*. Il fit envoyer une équipe de fouilles à Alésia (1) et, désirant faire de même au mont Beuvray, demanda qui consentirait à diriger les travaux. L'évêque recommanda son ami J.-G. Bulliot. Ce dernier, convoqué aux Tuileries, accepta et reçut quelques subsides; c'est ainsi qu'en 1867 il entreprit la première d'une longue série de campagnes de fouilles qui révéleront Bibracte.

Les fouilles de Jacques-Gabriel Bulliot (1867-1895) : méthodes et vie quotidienne

JACQUES-GABRIEL BULLIOT ET LA SOCIÉTÉ ÉDUENNE

Jacques-Gabriel Bulliot est né à Autun en 1817. Après des études classiques au collège, il reprend le négoce en vins de son père : il consacre ses loisirs à l'archéologie et assure la présidence de la Société éduenne de 1861 à 1902 : âge d'or de la Société qui verra l'achat de l'hôtel Rolin en 1878, la création du musée et les fouilles du mont Beuvray de 1867 à 1895. Il meurt à Autun en 1902.

J.-G. Bulliot fut un homme très actif qui prospecta les environs d'Autun à la recherche de vestiges de toutes les époques : il pratiqua également des fouilles à Autun, acquit des objets pour le musée de la Société éduenne, qui deviendra le musée Rolin, écrivit de nombreuses notices sur ses travaux historiques et archéologiques.

Fig. VI
p. 37

Parmi ses ouvrages, citons les deux plus importants : *l'Essai sur le système défensif des Romains en pays éduen* en 1856, et *La mission et le culte de saint Martin d'après les légendes et les monuments populaires dans le pays éduen* en 1892. Ces deux ouvrages, dont les conclusions sont maintenant dépassées, fourmillent d'informations pertinentes qui sont encore très précieuses.

1. *Alésia, le siège d'une forteresse gauloise par César. La ville gallo-romaine. Le culte de sainte Reine*, par Joël Le Gall, 1985, Imprimerie nationale/ministère de la Culture (Guides archéologiques de la France).

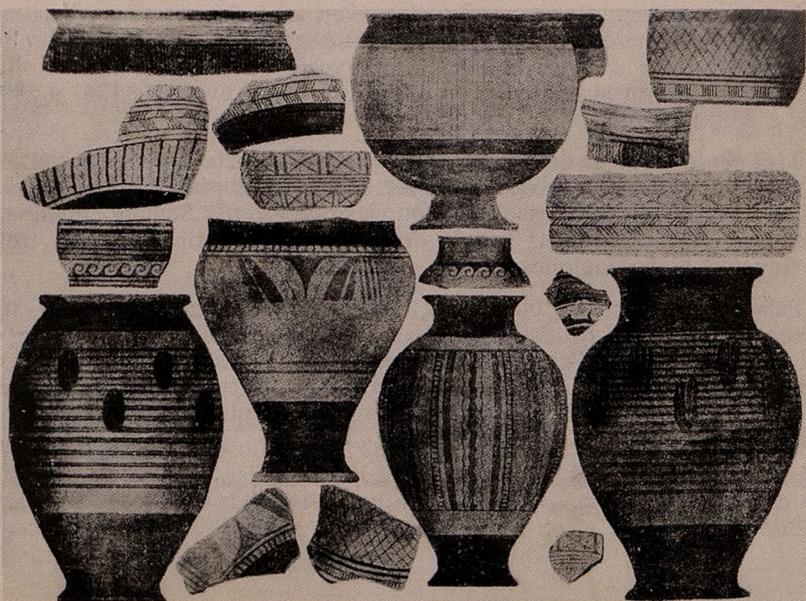
J.-G. Bulliot pratique ses travaux d'excavation plusieurs mois par an, jusqu'en 1885, soutenu par les fonds de l'empereur, puis par une subvention modeste du ministère de l'Instruction publique. Interrompu seulement pendant la guerre de 1870, ce labeur sera couronné de nombreux prix lors des concours de travaux scientifiques.

La fouille se déroulait pendant l'été. J.-G. Bulliot embauchait des ouvriers et un contremaître dans les villages voisins. Chaque matin il montait sur la Chaume et suivait les murs repérés par des tranchées de sondage à la pioche. Sauf dans quelques petits ensembles, le centre de chaque pièce restait intact, afin d'éviter un surcroît de travail. En règle générale la fouille s'arrêtait au niveau du premier sol rencontré. Parfois le remplissage plus ancien était atteint, en quelques points, sans doute aux endroits où le premier sol n'apparaissait pas clairement.

La terre était rejetée sur les bords de la tranchée. Le mobilier découvert était déposé et trié. On récoltait ainsi les monnaies, les objets métalliques, les céramiques décorées et quelques rares pots entiers en céramique grossière. Ce choix reposait sur l'esthétique de chaque pièce.

Pendant la même période, H. d'Aboville et A. Roidot commencèrent (en 1868-1869), sous la neige, un plan d'ensemble qui ne sera terminé que plusieurs années plus tard. L'hiver, J.-G. Bulliot, aidé par des artistes locaux, réalisait des planches de dessins au crayon ou aquarellés, pour compléter sa documentation et reconstituait des formes céramiques (fig. 9). Il y regroupait le mobilier de chaque ensemble fouillé. Documentation irremplaçable lorsque l'on connaît la fragilité des pièces métalliques de Bibracte, très oxydées et restées sans traitement depuis leur mise au jour.

Fig. VII
p. 39





▲ Fig. 9. Vases reconstitués d'une façon fantaisiste par des artistes amis de J.-G. Bulliot et publiés dans l'album de N. et F. Thiollier en 1899. (Photographie : Beuvray.)

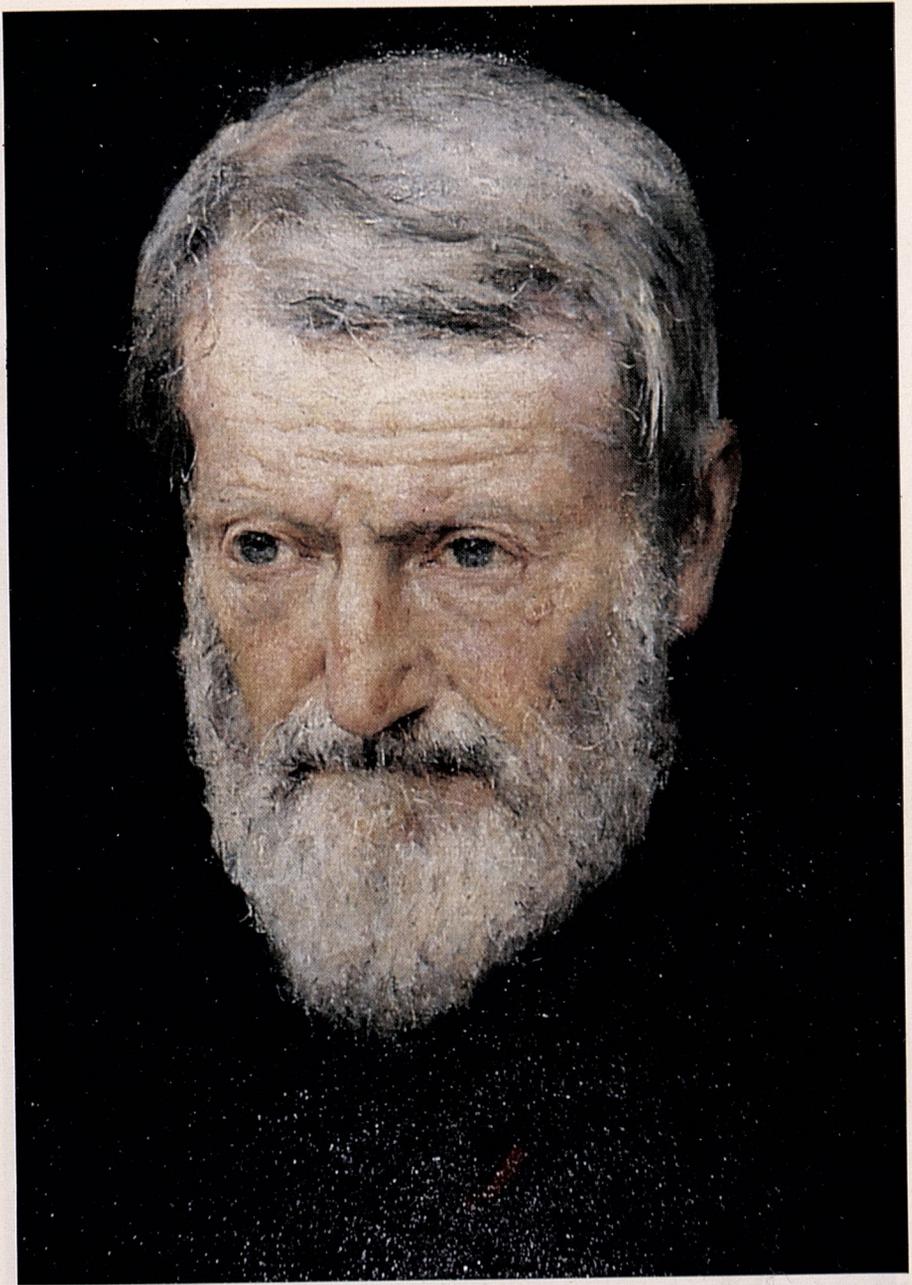
LA VIE QUOTIDIENNE SUR LE CHANTIER

La vie sur le mont était agréable et laborieuse. De nombreux témoignages le montrent. J.-G. Bulliot, surnommé « l'Antiquaire », y résidait dans « l'Hôtel des Gaules » (construit en pierres récupérées sur les fouilles, en bois, et couvert en chaume) en compagnie de J. Pauchard, paysan morvandiau qui jouera avec beaucoup d'efficacité les rôles de régisseur-chef des travaux et d'intendant-cuisinier (fig. 10 et 11), Hamerton, poète et peintre anglais, en fait une description pleine de charme :

« Les pots à eau et les bouteilles se dressent sur des fragments de poterie gauloise protégés par des dessous de carafe en jonc, et quand nous mangeons des œufs à la coque, nos coquetiers sont des cols d'amphores brisés. La cheminée est composée de trois pierres empruntées à une maison gauloise, et la dernière marque de ciseau qu'elle porte est antérieure à l'époque de César. Les pieds-droits sont de grandes dalles de granit, le dessus est fait d'un gros bloc de pierre blanche avec deux alvéoles à faible distance des bouts : c'était le seuil sacré, en pierre blanche, de la demeure gauloise, et ces deux alvéoles étaient là pour recevoir les montants en bois du chambranle. Dans un angle de l'enclos, à côté d'une source, dans une cavité gardée par une forte porte,



Fig. 10. « L'Hôtel des Gaules », base archéologique de J.-G. Bulliot puis de J. Déchelette sur le mont Beuvray. L'habitat principal est couvert en chaume et les constructions en bois sont des resserres. À droite, adossé à l'une d'elles, J.-G. Bulliot. Les deux visiteurs nous sont inconnus. À gauche, des panses intactes d'amphores et une meule. Archives de la Société éduenne d'Autun. (Photographie : Beuvray.)



VI. J.-G. Bulliot, 1817-1902. Peinture de J.-B. Duffaud, 1853-1927. Musée Rolin d'Autun. (Photographie : Beuvray.)



VII. Planche aquarellée réalisée par un peintre ami de J.-G. Bulliot pour accompagner les rapports au Comité des travaux historiques. Archives de la Société éduenne d'Autun. (Photographie : J.-P. Guillaumet.)



VIII. Relevé « à la grille » d'un niveau archéologique devant le parement d'un des remparts en 1986 à la porte du Rebout. (Photographie : Beuvray.)



IX. *Dégagement, en 1986, à la porte du Rebout, du rempart le plus récent. (Photographie : Beuvray.)*



Fig. 11. «L'Hôtel des Gaules», base archéologique de J.-G. Bulliot en 1867-1868. Dessin de P. G. Hamerton. Musée Rolin d'Autun. (Photographie : Beuvray.)

dorment maintes bouteilles issues des meilleurs crus. Le soir on fait un grand feu dans la cheminée « qui étonnerait un parisien ». À ces lueurs, les dessins tracés sur les murs par des artistes ou savants en visite, prennent des allures fantastiques, au-dessus de la cheminée ressort la devise de la maison, « paix » en lettres grecques. » C'est le cadre, pour Bulliot et ses amis, de longs et fructueux entretiens.

« Mais la vie sur le mont n'est pas toute à la contemplation. La promenade matinale a donné au cottage le temps d'accomplir sa toilette. Grâce à la prestesse de Pauchard, les lits ont disparu; portes et fenêtres ont été ouvertes pour permettre une large aération; les planches sont rétablies sur les tréteaux et, sur la table improvisée, fument deux bols d'une soupe... comme on n'en fait qu'en Morvan : hardi mélange de pain et de légumes variés, soutenu d'une pointe de lard, propre à mettre en fuite toutes les dyspepsies du monde...

« L'estomac ainsi bétonné, et après un premier coup d'œil donné à la fouille du jour, confiée aux soins et à l'expérience de Pauchard, l'Antiquaire fait à son hôte les honneurs du mont et de ses environs.

« Parfois une découverte cause une diversion émouvante et vient mettre, en quelque sorte, les chercheurs en contact direct avec les derniers habitants de Bibracte : c'était une cheminée semi-circulaire, dans un état de conservation parfaite, encore remplie de charbon de bois, restes du dernier feu qu'un

Gaulois avait allumé, il y a deux mille ans, à l'heure de la dispersion et du départ. À tous la pensée vint de renouer la chaîne des temps; de rallumer le feu éteint, de se regrouper autour de ce foyer du dernier habitant de Bibracte. L'ombre de la nuit venue, le projet fut mis à exécution. Tous se placèrent autour de l'antique cheminée et, à l'aide de quelques poignées de bois sec, le charbon, resté noir et froid, depuis que le Gaulois l'avait laissé s'éteindre,



Fig. 12. Une jeune femme, en visite sur les fouilles de J.-G. Bulliot, coiffée d'un fond d'amphore avec sa pointe. À ses pieds, un tas de morceaux d'amphores. Au fond, les déblais de tranchées de fouilles. Carte postale de la fin du XIX^e siècle ou début XX^e. (Photographie : Beuvray.)

s'embrase de nouveau et ses lueurs, qui avaient éclairé son visage, illuminèrent de nouveau les traits des assistants impressionnés et émus de se sentir mis en rapport avec un passé si lointain. Tous avaient le sentiment du temps écoulé, des grands événements accomplis entre le moment même où ce feu s'était éteint et celui où il avait été rallumé. Entre ces deux faits, si simples, opérés au même lieu, à l'aide des mêmes éléments, quelles visions passaient sous leurs yeux, aux lueurs de ce foyer évocateur ? La Gaule conquise et romanisée; le christianisme répandant son ciment entre les hommes de toutes races et donnant à tous les mêmes lois, les mêmes droits, les mêmes espérances; l'invasion barbare morcelant le territoire sans détruire l'unité morale; la monarchie capétienne, patiente et habile, travaillant à réunir les membres séparés pour en former un corps solide et vaillant; les croisades et l'islamisme repoussé des rivages chrétiens ? Nous étions tous impressionnés par ce fait qu'un foyer éteint avant la naissance du Christ, fût rallumé. »

Rares étaient les jours où le touriste et le curieux ne rendaient pas visite au mont. Ils occupaient les lieux sans aucune gêne. Hamerton nous raconte ces intrusions (fig. 12).

« Un jour que l'Antiquaire, un ami commun et moi étions tranquillement occupés à déjeuner dans le cottage, une apparition de quinze touristes vint soudainement troubler notre repas. Ils nous regardèrent d'abord par les fenêtres, puis firent irruption en masse, sans souci de notre présence. Un quartier de lard pendait au plafond, avec ce calembour d'atelier, exprimant aussi l'accueil hospitalier du maître du logis : l'art pour tous, ce qui donna lieu à une dame de s'enquérir si nous vendions du lard !... Une autre fois, je trouvai dans la hutte qui m'était réservée, un monsieur et une dame occupés à examiner tout ce qui se trouvait à l'intérieur et jusqu'à une valise ouverte sur le lit. »

Malgré ces incidents, J.-G. Bulliot tenait table ouverte et accueillait les personnalités régionales et nationales du monde politique et scientifique. Le livre d'or, petit ouvrage relié en cuir rouge rehaussé de filets d'or, regroupe des textes en prose et en vers, rédigés en français, latin, grec, anglais, en hiéroglyphes et en chinois.

À côté de textes bavards et insipides, certains fusent, plus ou moins pleins d'esprit :

Harold de Fontenay écrit en 1869 :

« Je vous le dis sans « Commentaires »
Croyez en la tradition
Et décernez aux Antiquaires
Un bon « Beuvray » d'inventeur »

et un anonyme :

« Quoi, la Gaule n'était qu'un repaire
de barbares sans goût ? Ah ! menteur !
Ils avaient tous les goûts, au contraire,
mais les goûts collecteurs » (1871).

Une dame s'enthousiasme :

« Je suis tellement enchantée de mon voyage au Beuvray que j'éprouve le regret de ne pouvoir offrir mon cœur à M. Bulliot. »

On vante son accueil :

« ... le café y est excellent et la compagnie encore meilleure... le musée qu'on a sous les yeux... le calembour désopilant ajoutait un grand charme à la conversation, l'esprit gaulois est ici chez lui et s'allie avec le sérieux celtique chez le patron de l'établissement ! »

Pauchard, le fidèle contremaître n'est pas oublié :

« Beaucoup d'autres ont célébré
Le Druide du Beuvray
Et tout ce que pourrait en dire
Ma pauvre lyre
Chacun sur ce livret
A dû l'écrire.

« Celui dont je veux aujourd'hui
Vanter la gloire, c'est celui
Dont la cervelle encore fine
Que n'est la mine
Fait non pas le coupeur de gui
Mais la cuisine.

« Gloire, honneur, bénédiction
À notre illustre amphytrion
Qu'il ait toujours cave garnie
Et compagnie
Pauchard surtout dont le seul nom
Nous rend la vie. »
J. Rérolle, 1873.

J.-G. Bulliot notait aussi ses pensées et ses méditations :

« Sur ce plateau solitaire, morts bien-aimés, mon œil vous cherche en vain dans les espaces silencieux que parcourent les astres, faites-moi connaître celui que vous habitez, mon cœur ira vous trouver. »

Lors d'une arrivée de nuit :

« ... du pied de la montagne, l'obscurité et le brouillard croissaient à chaque pas, sous la voûte de branchage qui assombrit la clairière, toute forme d'objets a disparu, l'ombre opaque se referme comme l'onde autour du nageur. Entre les berges de la voie, la charrette cahote, livrée à l'instinct du cheval. Devant la porte, nul ne répond. Au pied d'un hêtre, le cheval broute dans la brume, il dresse la tête immobile, l'oreille au vent... Un pas a froissé la feuille et les bois morts. Il se cabre, secoue son lien, bondit éperdu. Le loup a flairé l'homme et s'éloigne à pas feutrés. »

Ambiance romantique et réflexions d'une époque qui cherche religieusement ses ancêtres...

L'archéologie d'aujourd'hui est moins sentimentale, elle a gagné en rigueur scientifique, mais elle n'a rien perdu dans la pratique des nourritures terrestres : c'est encore en grande partie à une gastronomie honnête que se doit le bon déroulement d'un chantier de fouilles...

Pendant de nombreuses années, J.-G. Bulliot assurera seul la direction scientifique des fouilles, puis, plus tard, invitera son neveu Joseph Déchelette à participer à ses travaux.

Les fouilles de Joseph Déchelette (1897-1907)

Joseph Déchelette est né en 1862 à Roanne, dans une famille d'industriels du tissage. Ses études chez les maristes le conduisent au baccalauréat, puis il entre dans l'affaire paternelle. Il se met par la suite à étudier l'archéologie et reprend en 1897 l'œuvre de son oncle J.-G. Bulliot, après l'avoir assisté. En 1899, il abandonne les affaires pour se consacrer à ses travaux scientifiques et en 1904 il publie son premier ouvrage important : *Les fouilles du mont Beuvray de 1897 à 1901*. Il pratique des fouilles de sites de différentes époques, apprend l'anglais, l'espagnol, l'italien, le portugais et le tchèque, reprend l'étude du grec et du latin, publie un certain nombre d'ouvrages archéologiques (fig. 27).

Son œuvre de base est le *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine* publié en partie avant la guerre de 1914-1918 et qui a fait de lui un des piliers de l'archéologie celtique européenne. Après lui, Albert Grenier publiera la période gallo-romaine, en 1931.

Lorsque la guerre éclate, J. Déchelette a 52 ans, il est célèbre, marié, père de famille; officier de réserve, il est affecté loin du front mais « trépigne sur place » à la pensée d'être inutile, comme il le confie dans une lettre réclamant de monter en ligne; son exigence sera satisfaite; moins d'une semaine après son arrivée au front, il tombe en première ligne, le 4 octobre 1914.



Fig. 13. Équipes de topographes militaires au Beuvray en 1867-1869. À droite, J.-G. Bulliot, à gauche, sans doute le fidèle J. Pauchard. Archives de la Société éduenne d'Autun. (Photographie : Beuvray.)

Le site de Bibracte a servi de base à ses travaux sur l'archéologie celtique : il a fouillé régulièrement de 1897 à 1901, dans les pâtures du couvent et du Parc-aux-Chevaux. Une courte campagne de quinze jours en 1907 mit fin à quarante années d'exploration scientifique du mont Beuvray. J. Déchelette, alors, interrompit les fouilles pour se consacrer à la rédaction de son fameux manuel (fig. 14).

Les surfaces explorées par Jacques-Gabriel Bulliot et Joseph Déchelette

J.-G. Bulliot et J. Déchelette successivement ont exploré les pâtures. Toutes les parties boisées à leur époque n'ont fait l'objet d'aucune fouille : ainsi le Porrey dans sa totalité jusqu'au ruisseau de la Come-Chaudron, la partie supérieure du Champlain jusqu'à la Pierre-de-la-Wivre, la zone située entre la terrasse et les Grandes Portes, toutes les fortes pentes sous la Chaume, autour de la fontaine Saint-Pierre et de la Roche-Salvée, sont vierges de toute investigation archéologique.

Depuis 1984 au contraire les recherches n'ont pas été effectuées en fonction des types de végétation mais conformément à une problématique déterminée. En 1986 les zones fouillées se situent à la Porte du Rebut, à la pâture du Couvent, au Parc-aux-Chevaux et en deux points sur le sommet.

À l'intérieur des remparts on peut distinguer trois zones explorées au XIX^e siècle : en premier lieu, une partie de la vallée de la Come-Chaudron et du Champlain, sur une centaine de mètres de large, des Portes du Rebut au carrefour du chemin de l'Écluse; en second lieu, une partie du Parc-aux-Chevaux, de la Roche-Salvée au pied du Porrey, enfin une toute petite partie de la Chaume et de la Terrasse. Pour le reste du site, mentionnons tout de même, au Porrey, la découverte de deux murs, l'un d'aspect cyclopéen, l'autre à contreforts (fig. 28). Les nombreux grattages de X. Garenne et H. d'Aboville n'apportent rien à la compréhension du site; ils ne servent qu'à prouver, s'il le fallait, que la couche archéologique couvre tout le territoire de l'*oppidum*.

L'interprétation des fouilles pose par ailleurs un certain nombre de problèmes, directement liés à la conduite de la fouille et à la méthode employée. Sans entrer dans les détails purement techniques, disons seulement que le fait de fouiller une riche maison, par exemple, sans étendre la fouille à ses abords, ne permet pas de vérifier l'existence possible de communs, ni de voir de quelle façon elle est intégrée au réseau des voies du quartier. De même, la rapidité de la fouille, à la pioche, en tranchées, détruit des objets et bouleverse les couches archéologiques, mélangeant ainsi des niveaux gaulois différents.

Ce n'est pas faire grief à J.-G. Bulliot que de mentionner ses omissions; la fouille parfaite n'existe pas de nos jours, à plus forte raison n'existait-elle pas davantage à une époque où l'archéologie balbutiait à peine. Sans les moyens dont nous disposons, et l'expérience que nous avons acquise, J.-G. Bulliot est parvenu à des résultats importants pour son époque.



Fig. 14. *Canalisations réalisées en panses d'amphores emboîtées. Fouilles de J. Déchelette, d'après son ouvrage publié en 1907. (Photographie : Beuvray.)*

Visionnaire, il écrivait : « Peut-être enregistrons-nous avec trop de scrupules les moindres découvertes, les indications minutieuses, les faits microscopiques; mais rien n'est indifférent dans le domaine de l'investigation. Des solutions lointaines se rattachent souvent à des vestiges d'abord négligés, et puisque le grain de sable a son utilité dans les édifices, ce travail de déblai historique ne sera pas entièrement stérile, en attendant le jour où des documents plus complets permettront d'expliquer définitivement l'état de la Gaule avant les Romains. »

La richesse de sa littérature et l'abondance de sa documentation sont uniques pour son temps. Son œuvre, qui a fait entrevoir le monde celtique, permet actuellement de poser clairement un certain nombre de questions quant à l'organisation spatiale, sociale, économique et religieuse de l'*oppidum*. La réponse à ces questions se fera maintenant au fur et à mesure de l'avancement des fouilles.

Les découvertes accidentelles (1907-1984)

En 1956, lors de l'aménagement de la route touristique actuelle, on coupe le rempart en deux points près de la porte du Rebut et près de la Roche-aux-Lézards. Les travaux de nivellement mettent au jour, dans la Come-Chaudron, quelques vestiges dont un petit four à minerai. Quelques pas plus haut, le bulldozer a découvert un dépôt d'amphores, toutes décapitées soigneusement.

Le captage des fontaines de l'Échenault et de la Come-Chaudron fut effectué à une date qui nous est inconnue. Il n'a fait l'objet d'aucune surveillance archéologique. Il a sans doute détruit les cinq bassins du ruisseau de la Come-Chaudron décrits par J.-G. Bulliot et la défense particulière de ce point faible du rempart. De nouveaux travaux ont été faits en mai 1982 dans les mêmes conditions.

La reprise des fouilles en 1984

Lorsqu'il y a environ dix ans, la région Bourgogne décidait d'acquérir l'ensemble du site de Bibracte, elle demandait au Parc naturel régional du Morvan de prendre en charge cette opération. Après de nombreuses tractations, une dizaine de parcelles devenaient propriété de ce dernier en 1981-1982. Depuis lors les projets d'aménagement du site et de reprise des fouilles se sont élaborés.

C'est à l'instigation de la sous-direction de l'Archéologie du ministère de la Culture et de la Communication, dans le cadre de sa politique d'implantation de fouilles de niveau international sur les sites majeurs de notre histoire, que les travaux ont repris en 1984. Dès le début, ils ont bénéficié de l'intérêt de nombreuses personnalités scientifiques, politiques, bourguignonnes, nationales et internationales. Le 17 septembre 1985, lors de la visite officielle du président de la République, François Mitterrand, Bibracte a reçu la dénomination de site national.

CONSEIL SCIENTIFIQUE, ÉQUIPES ET MOYENS

Un conseil scientifique, nommé par le ministre de la Culture et de la Communication, rassemble vingt-cinq experts, dont sept étrangers, tous spécialistes des thèmes étudiés à Bibracte. Présidé par le vice-président du Conseil supérieur de la recherche archéologique, ce conseil est chargé, lors de réunions régulières, d'examiner les travaux réalisés et de définir avec les chercheurs les axes de recherches et les moyens à mettre en œuvre.

Les fouilles elles-mêmes jusqu'à 1986 ont été effectuées par des membres de l'équipe du Centre national de la recherche scientifique (URA 33, maintenant ER 314 « Économie, société, occupation du territoire en France septentrionale au second Âge de Fer »), sous la responsabilité de Ch. Peyre, puis en 1986 de J.-P. Guillaumet. Des équipes françaises et étrangères sont attendues en 1987 pour prendre en charge certains secteurs de fouilles et pour assurer l'étude du mobilier, des structures et de l'environnement. Actuellement, Bibracte regroupe plus d'une trentaine de chercheurs du Centre national de la recherche scientifique, du ministère de la Culture et de la Communication, du ministère de la Défense, d'universités et de laboratoires parapublics ou privés. Les moyens affectés, tant en argent qu'en personnes, proviennent de plusieurs ministères, de l'Établissement public régional, des départements et du mécénat. Le premier programme de fouilles doit se dérouler sur dix ans (ill. de couverture, VIII et IX, et fig. 15).

PROGRAMME DE RECHERCHES

Il concerne :

- les modalités des phénomènes d'urbanisation de la Gaule : rôle de la ville fortifiée (l'*oppidum*) dans la cité celtique; organisation spatiale de la zone habitée (fortifications, maisons, rues et espaces publics, temples, ateliers, marchés, etc.);

- la structure de la société gauloise : étude du milieu urbain, de sa caste aristocratique, de son peuple, de ses artisans;

- l'économie de l'*oppidum* : intégration des zones de production artisanale (métallurgie et émaillerie); rapports avec les productions rurales (alimentation, marchés); développement du commerce interne à la cité et des importations;

- les jalons chronologiques : les données de la guerre des Gaules et la fin de l'occupation du site permettent de synchroniser l'archéologie et l'histoire écrite;

- les modalités de la romanisation : de nombreux vestiges d'édifices de type romain sur le site concernent la phase ancienne (avant la conquête) et la phase précoce dans les cinquante ans qui suivent la soumission.

Ce programme qui déborde largement l'archéologie au sens strict vise à reconstituer deux siècles d'histoire. En effet, il inclut des recherches pluridisciplinaires sur l'occupation du sol, l'évolution des paysages et de l'agriculture de la région.

La reprise des fouilles sur le mont Beuvray a nécessité l'aménagement d'un centre archéologique à Glux-en-Glenne (Nièvre) répondant aux besoins d'accueil, de gestion, de conservation et de travail. On y effectue l'ensemble des opérations qui accompagnent la fouille proprement dite jusqu'au dépôt des objets au musée. Là se trouvent des services administratifs aussi allégés

que possible (secrétariat et comptabilité), un centre de documentation-bibliothèque, des salles de travail pour les équipes de fouilles, des services communs (entretien, garage, photographie, graphisme, restauration, stockage), des lieux d'accueil pour le public et les classes-patrimoine (1) [fig. 16], des chambres pour loger les hôtes, le logement du gardien.

Été comme hiver, ceux que l'on a surnommés les « Beuvraysiens » y assurent la permanence de l'opération. L'atelier est le service polymorphe par excellence. Tout le matériel technique, de la truelle au tracto-pelle, du fil à plomb à l'abri de fouille, y est géré, entretenu, réparé, construit ou amélioré. Le photographe est responsable évidemment du laboratoire et de toute la documentation photographique concernant le site : diapositives pour les conférences et expositions, et photographies du site et des phases de la fouille. Le responsable de l'atelier graphique coordonne et gère l'ensemble des travaux de dessin effectués sur le site. Il se charge de l'implantation de chaque fouille dans le quadrillage général, des relevés topographiques, des relevés en cours de fouille complémentaires des travaux photographiques, de la mise au net de l'ensemble en vue de la publication et du dessin du matériel découvert. Le restaurateur surveille le travail de lavage et de marquage de chaque équipe de fouille, conseille pour les collages et les reconstitutions, donne les premiers soins aux objets en métal et restitue les parties manquantes de certaines poteries qui doivent être présentées au public. Il participe à la numérotation et au rangement définitif du matériel archéologique et surveille les bonnes conditions du stockage.

L'été, l'équipe s'agrandit (de mai à octobre le chantier accueille entre 40 et 130 personnes). Cet accroissement correspond à la phase intensive du travail sur le terrain, conditionnée par le temps plus clément (en principe) de la période estivale. Chaque équipe de fouille a un effectif variable de trois à trente personnes et travaille de un à sept mois sur un secteur du site. Elle dispose d'un ensemble de matériel sur le chantier, d'un véhicule et d'une salle de travail, conditions qui lui permettent de mener à bien sa campagne et de mieux supporter le froid, la pluie et l'isolement du Beuvray. Elle se plie aux règles de gestion pour la partie scientifique (classement, archivage, codage) et doit préparer pour la fin de l'année un compte rendu et un projet pour l'année suivante, après avoir étudié le mobilier découvert.

Toute l'année arrivent des collègues français et étrangers, chercheurs ou professeurs, intéressés par les résultats déjà acquis et par la façon dont la fouille de ce site, réputée difficile, a été abordée scientifiquement et techniquement. Viennent aussi des chercheurs spécialisés dans l'étude d'objets spécifiques ou de types de constructions particulières. Ces chercheurs, qui travaillent souvent sur plusieurs grands sites, consultent la documentation relative aux travaux anciens et aux nouvelles trouvailles et profitent de leur séjour pour échanger des informations et confronter leurs expériences. À ces équipes purement archéologiques, il faut ajouter deux équipes de chercheurs associés. La première est chargée de la prospection, à partir de photographies aériennes (à basse, moyenne et haute altitudes), des dépouillements d'archives, de bibliographies, et d'enquêtes sur le terrain. Elle s'efforce par ces

1. Les enfants des écoles sont conduits sur des sites archéologiques pour découvrir les origines de leur patrimoine régional et comprendre l'apport de l'archéologie sur le plan historique.



Fig. 15. *Mise en évidence du premier niveau de la cave derrière le rempart à la porte du Rebout en 1986 (cf. illustration XXI). [Photographie : Beuvray.]*

moyens de reconstituer l'occupation du sol et les voies de communications autour du Beuvray, de la Préhistoire aux Temps modernes. La seconde, comprenant géographes, climatologues, botanistes, géologues..., étudie l'évolution des paysages et de l'agriculture de la région depuis l'époque antique.

À la suite et même au cours des travaux, l'équipe scientifique s'est engagée à diffuser largement les résultats obtenus. Elle participe déjà à l'implantation de l'information touristique au moyen de panneaux et à la formation de guides qui feront visiter les fouilles et l'ensemble du site. Elle propose des stages d'initiation à l'archéologie aux enfants, aux adultes, ainsi qu'aux classes-patrimoine.

Fig. 16. *École de fouilles pour enfants et adolescents à l'Hôtel des Gaules. Dégagement de la maison de fouille de J.-G. Bulliot et reconstruction du mur clôturant le terrain. 1986. (Photographie : Beuvray.)*



Elle a aussi en projet :

- l'organisation de tables rondes : tous les trois-quatre ans, pour faire le point sur l'avancement des travaux et les données nouvelles acquises par la fouille;

- la publication des archives anciennes inédites, des plans (actuellement menacés de destruction par vieillissement des calques) à redessiner et à publier; des dessins du matériel fouillé, déposés aux musées de Roanne, Autun et Saint-Germain-en-Laye et toujours inédits;

- la publication rapide des résultats dans une collection propre inaugurée par la publication des archives anciennes.

Chronologie des fouilles depuis 1865

1865. - Premiers sondages de X. Garenne. Fouilles du vicomte d'Aboville.

Fouilles J.-G. Bulliot.

1867-1868. - Petit atelier de forgeron à 100 m en aval de la porte du Rebut. Rempart et travaux de défense de cette porte. Bastion du Champlain. Ateliers de fondeurs et forgerons à la Come-Chaudron.

1869. - Continuation des travaux à la Come-Chaudron. Ateliers d'émailleurs.

1870. - La Come-Chaudron (*suite*).

1870-1872. - La maison du Parc-aux-Chevaux (PC 1).

1873-1876. - La Terrasse. Le temple (juin 1873). Le *forum*. Reprise des travaux du Champlain.

1877-1883. - Grande habitation du Parc-aux-Chevaux.

1884. - Le Teureau-de-la-Roche (inscription votive). Région de la Pierre Salvée.

1885-1887. - Le Parc-aux-Chevaux (*suite*).

1894-1895. - Pâtûre de l'Échenault. Maison du Parc-aux-Chevaux n° 8 *bis* (cachette de 39 pièces d'argent). Aqueduc de la Come-Chaudron.

Fouilles Joseph Déchelette.

1897-1898. - Maisons et grand atelier de forgerons dans la pâtûre du Couvent.

1899. - Petit balnéaire dans le Parc-aux-Chevaux. Maisons dans la pâtûre de l'Écluse.

1901. - Vaste habitation dans le Parc-aux-Chevaux.

1907. - Maison PC 2 du Parc-aux-Chevaux. Une maison de la pâtûre des Coudres et une portion du rempart.

Fouille ministère de la Culture et de la Communication.

1984-1985. - Porte du Rebut. Chapelle.

1986. - Porte du Rebut. Chapelle. Pâtûre du Couvent. Hôtel des Gaules. Terrasse dite « Camp de Marc Antoine ».

Visite de l'oppidum de Bibracte

Circuit en voiture : le tour du mont Beuvray (de Saint-Léger-sous-Beuvray à la Croix du Rebout)

Une toute petite et ravissante route permet de faire le tour du Beuvray en une trentaine de kilomètres, en comptant l'ascension au sommet, la descente et le retour à Saint-Léger.

Pour cela, prendre, à environ un kilomètre après Saint-Léger, la direction de Larochemillay sur la gauche en laissant à droite la route qui mène au mont Beuvray. Traverser successivement les lieux-dits « Vers la Croix », puis « La Chazotte » et dans un grand virage franchir un ruisseau, la Braconne. Continuer toujours tout droit en passant devant une maison qui a pour nom « La Palissade » à droite et en laissant à gauche la route qui mène au château de Concléy. Puis en empruntant une route forestière, non goudronnée, traverser un bois, le bois des Gouttes. À Pierrefitte, laisser le château qui se trouve à gauche, et traverser le hameau précédé des croupes secondaires du Beuvray, le « Pas-de-l'Ane » et la « Place-aux-Laides ». Continuer toujours vers la gauche, et après avoir dépassé « La Forge », au « Crot-des-Hâtes », tourner à gauche en direction de Larochemillay et un peu plus loin au carrefour sur le ruisseau de la Roche, tourner à droite. Traverser le pont et prendre encore à droite la D. 27. Vous avez là une des plus belles vues du Beuvray; derrière vous maintenant le ruisseau de la Roche court vers la vallée de la Loire. À partir de là, suivre la route qui est bien indiquée jusqu'à la Croix du Rebout.

Fig. 1
p. 17

Visite de l'*oppidum* : parcours à pied

BIBRACTE DU NÉOLITHIQUE À L'ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

On ne peut pas actuellement espérer rencontrer, en parcourant le mont Beuvray, des vestiges comparables à ceux des sites romains. La fragilité des constructions en pisé ou en pierres liées au mortier de terre a obligé les archéologues du siècle dernier à les recouvrir pour les protéger. Il est prévu, à l'issue des fouilles de chaque secteur, d'en présenter les résultats les plus significatifs en ayant recours aux procédés de conservation les mieux appropriés (cependant, il est possible, en s'adressant au centre archéologique, de visiter les lieux de fouilles). La visite commence par la porte du Rebut (N° 1) et se fait du nord au sud en suivant l'axe central et de part et d'autre de cet axe (fig. 18).

Les Gaulois n'ont pas occupé le site les premiers : déjà à la fin du Néolithique, le sommet du Beuvray était peuplé ainsi que l'attestent un poignard en silex du Grand-Pressigny (Touraine), des fragments de haches polies, des grattoirs, des éclats et rognons de silex. Du matériel de l'Âge du Bronze et du 1^{er} Âge du Fer a également été trouvé.

On peut remarquer une forte dénivellation sous la Terrasse qui se continue sous le Porrey et ceinture régulièrement le sommet : c'est le ressaut qui correspond sans doute aux remparts des époques néolithique et hallstattienne. La forteresse couvre alors une dizaine d'hectares enfermant le Porrey et la Chaume. Elle domine le bassin de l'Arroux, face à la trouée du Mesvrin et s'intègre à un ensemble de petits sites de hauteur qui surveillent et dominent une voie qui joint la Seine à la Loire (fig. 17-1).

De cette forteresse primitive, les Gaulois ont fait l'*oppidum* le plus riche du pays éduen (fig. 17-2).

Deux portes sont attestées par J.-G. Bulliot, quatre existent en réalité comme on a pu l'observer sur tous les *oppida* étudiés jusqu'à présent.

Les portes de l'*oppidum*

La porte du Rebut (n° 1), principale porte de Bibracte, située au nord-est, est du type à « ailes rentrantes » appelé aussi « en tenailles ». Les deux parties du rempart se rabattent à angle droit décalées l'une par rapport à l'autre, vers l'intérieur de l'*oppidum*. Elles laissent un large passage que surmonte à son extrémité une construction en bois (fig. 19, p. 61). Le même appareil défensif se retrouve au passage des ruisseaux de la fontaine Saint-Pierre (n° 15) et de la Come-Chaudron (n° 3). À la fontaine de l'Écluse (n° 18) les aménagements des pères cordeliers au Moyen Âge ont modifié notablement le paysage devant le rempart. Cependant, il est indéniable que les sources jaillissent hors du rempart à droite d'une porte du même type que les autres. Sous la terrasse se trouve une porte généralement omise par les auteurs : elle mène vers la fontaine Saint-Martin (n° 13). Le ruisseau qui coule de la fontaine Grenouillat (n° 20) sous le Porrey (n° 7) au bord de la vallée de la Come-Chaudron (n° 3) n'a pas de sortie directe à travers le rempart mais le longe et se jette dans le ruisseau de la Come-Chaudron.

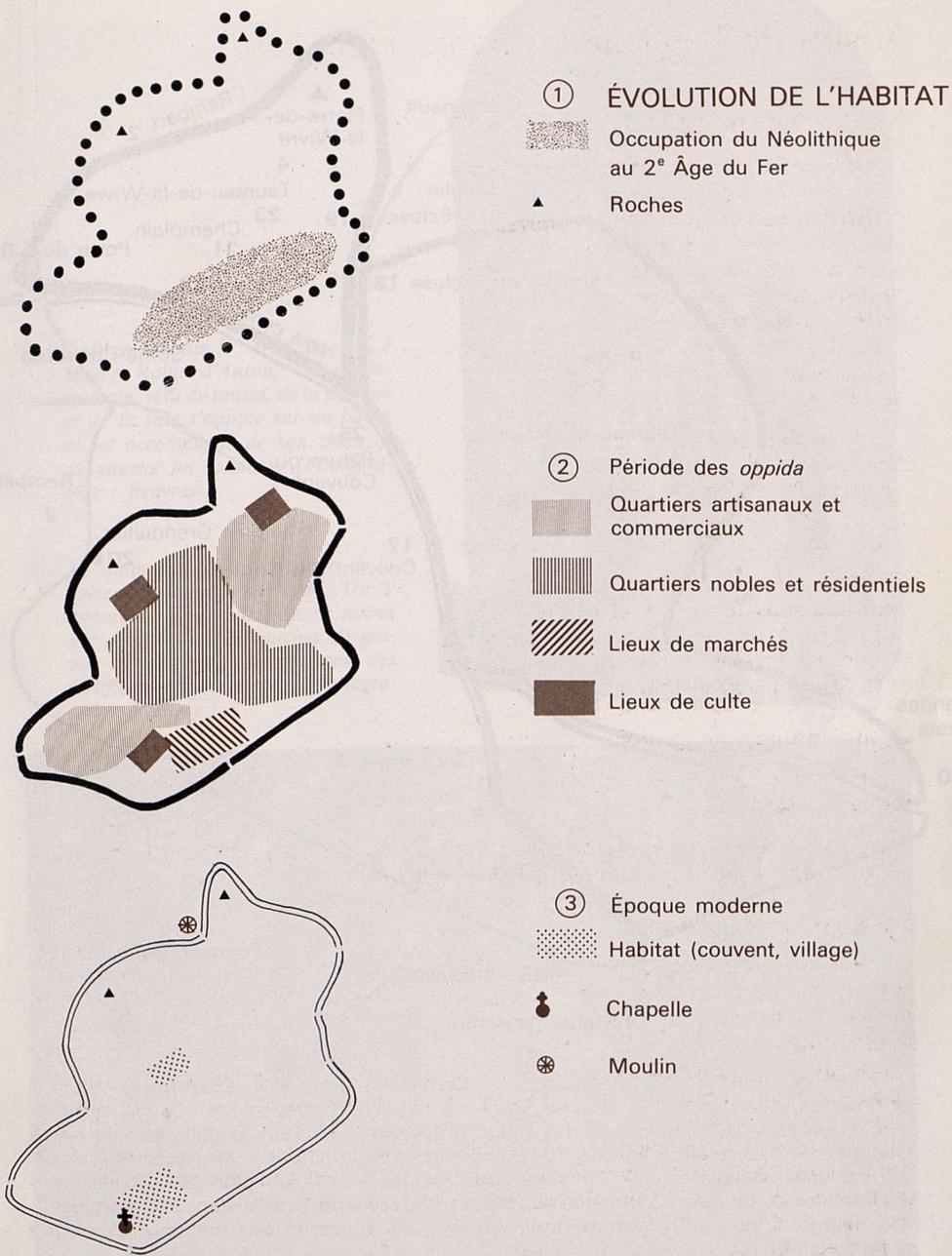
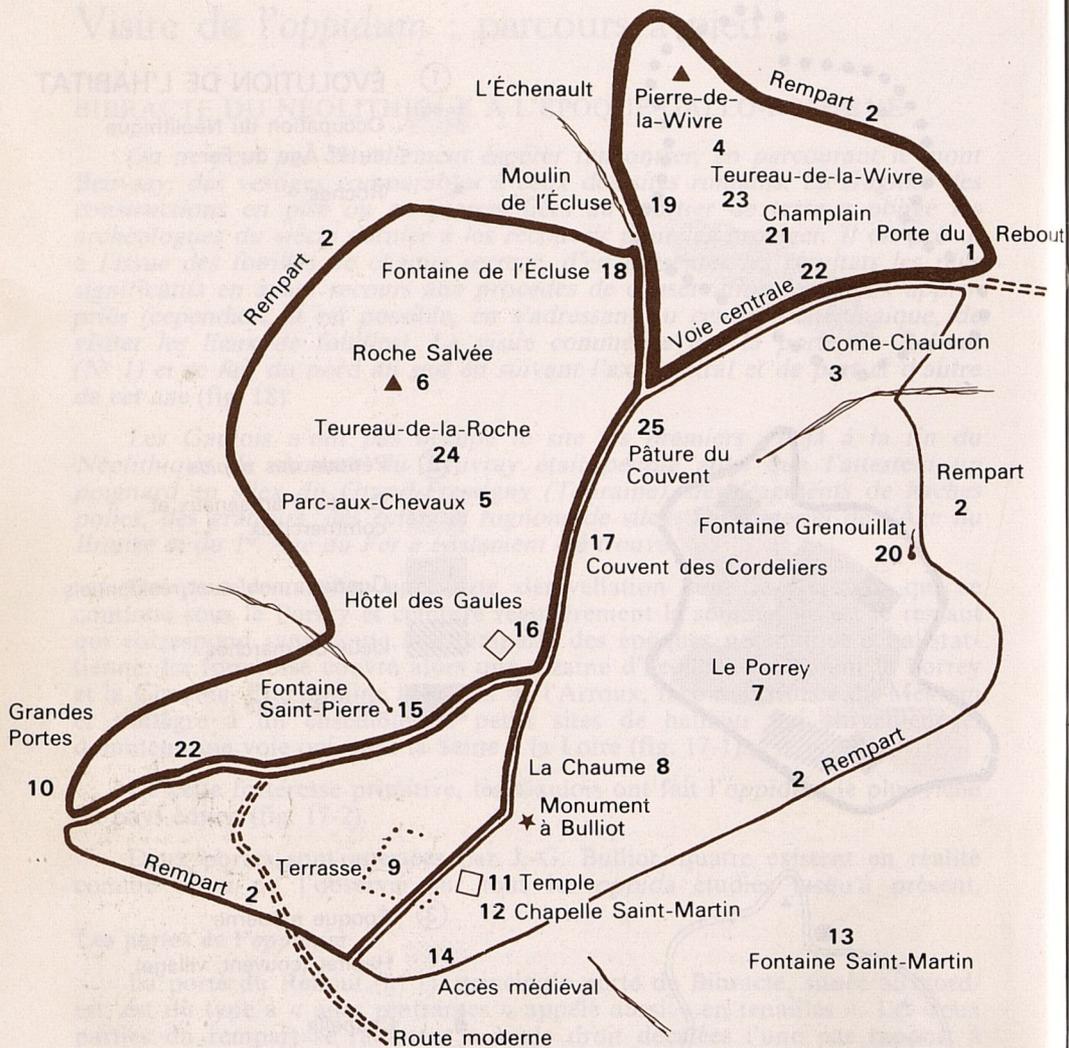


Fig. 17. Évolution de l'habitat sur le mont Beuvray, du Néolithique au Moyen Âge. (Dessin : D. Bertin.)



- 1 Porte du Rebut - 2 Rempart - 3 Come-Chaudron - 4 Pierre-de-la-Wivre - 5 Parc-aux-Chevaux - 6 Roche-Salvée - 7 Le Porrey - 8 La Chaume - 9 La Terrasse - 10 Grandes Portes dites de Nevers - 11 Temple gallo-romain de La Chaume - 12 Chapelle Saint-Martin - 13 Fontaine Saint-Martin - 14 Accès médiéval - 15 Fontaine Saint-Pierre - 16 Hôtel des Gaules - 17 Couvent des Cordeliers - 18 Fontaine de l'Écluse - 19 Moulin de l'Écluse - 20 Fontaine Grenouillat - 21 Champlain - 22 Voie centrale - 23 Teureau-de-la-Wivre - 24 Teureau-de-la-Roche - 25 Pâtire du Couvent

Fig. 18. *Itinéraire de visite. Tous les numéros qui figurent sur ce plan correspondent aux différentes parties du site décrites dans ce guide. (Dessin : D. Bertin.)*

- X. Stèle en calcaire [I^{er}-II^e s. ap. J.-C.] Musée Rolin d'Autun. Ce Gallo-Romain, vêtu de brates, de la tunique et de la saie s'appuie sur un bâton et est accompagné de son chien, à sa gauche un tonneau. (Photographie : Beuvray.)



- XI. La coupe sud dans le rempart de la porte du Rebout en 1986. On y remarque de grandes fosses noires qui ont entamé les couches de gravier et de terre des rampes des fortifications successives. (Photographie : Beuvray.)

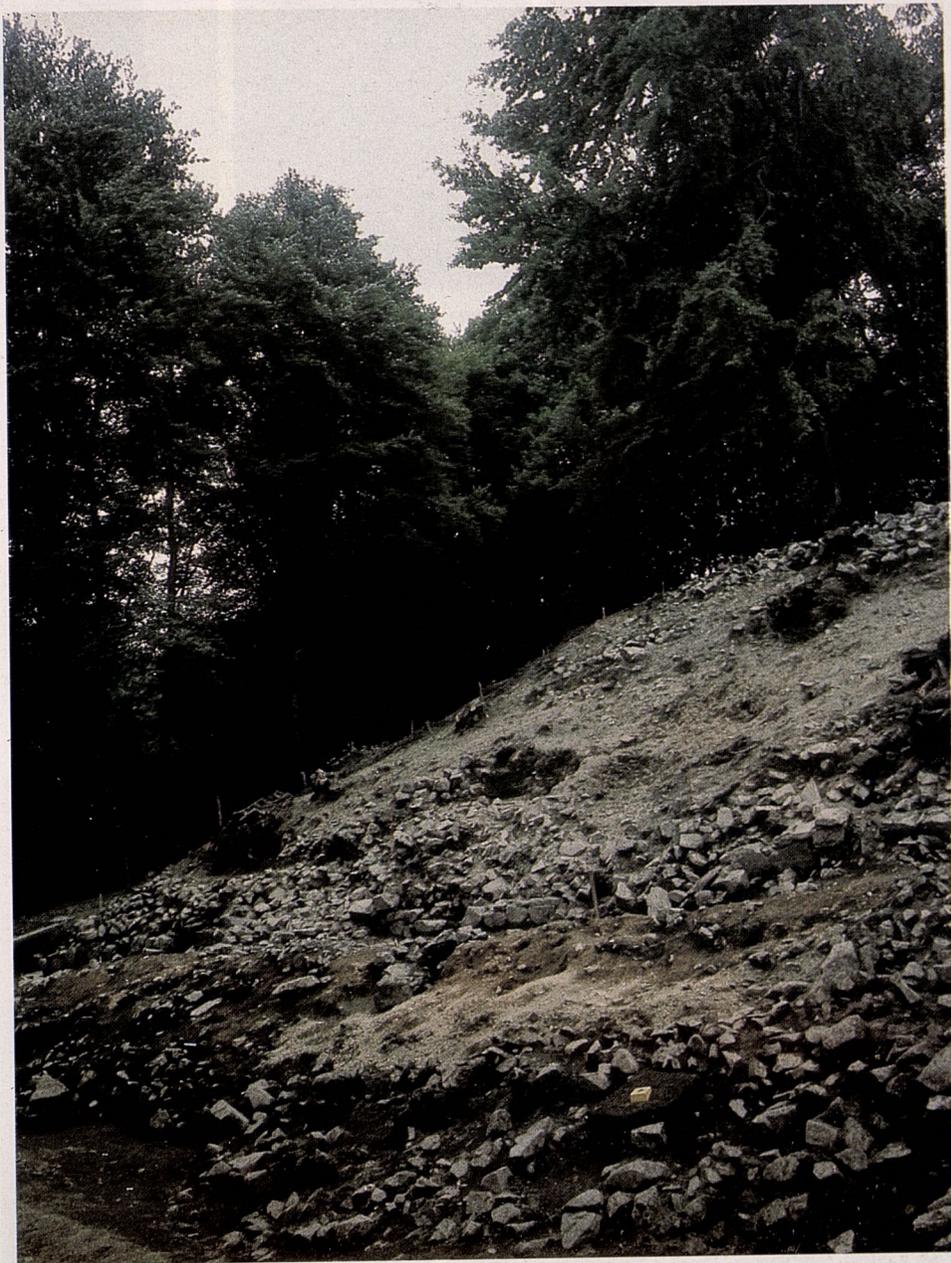




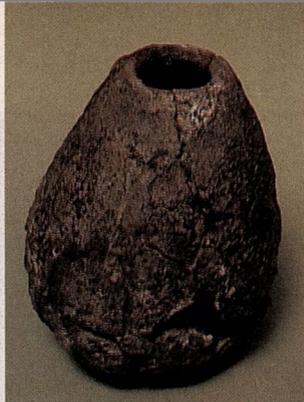
XII. *Angle d'une maison de type romain de la fin de l'époque gauloise (30 avant notre ère environ) dans la pâture du Couvent en 1986. (Photographie : Beuvray.)*

XIII. *Fond de fosse ou de cave avec vases en céramique écrasés en place. Fouille de la porte du Rebout 1986. (Photographie : Beuvray.)*

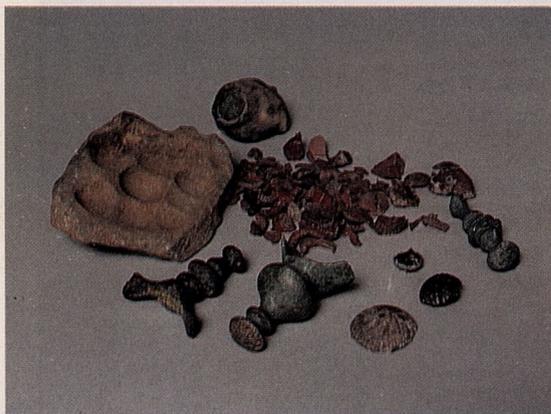




XIV. *Le rempart de la porte du Rebout après le premier décapage en mai 1986. Au premier plan, l'escarpe du fossé et les deux premiers rangs de pierres du murus gallicus. En haut, le rempart le plus récent. (Photographie : Beuvray.)*

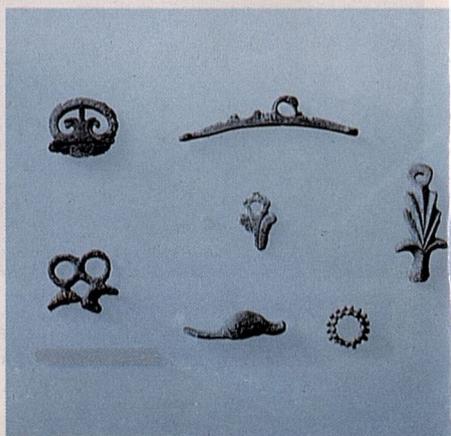


- XV. *Moule à fibules en terre cuite et fibules en cours de fabrication. Musée des Antiquités nationales. (Photographie : Musée des Antiquités nationales.)*
- XVI. *Creuset en terre réfractaire pour faire fondre le bronze. Musée des Antiquités nationales. (Photographie : Musée des Antiquités nationales.)*
- XVII. *Tête d'oiseau à grand bec, en bronze. Décor de boîte ou de harnachement? Musée Rolin d'Autun. Le traitement des masses et de l'œil sont très caractéristiques de l'art des oppida. (Photographie : Beuvray.)*
- XVIII. *Mobilier découvert dans un atelier d'émailleur à la Come-Chaudron : pièces de harnachement en bronze, pierre à polir l'émail, débris d'émail rouge. Musée des Antiquités nationales. (Photographie : Musée des Antiquités nationales.)*



XIX. *Vases en bronze, en provenance de la Saône, dans la région de Chalon. Musée de Chalon-sur-Saône. On retrouve souvent à Bibracte des anses et des fragments de cols, parties de cette vaisselle à cuire de la fin de l'époque gauloise. (Photographie : D. Bertin.)*

XX. *Petits objets en bronze découverts dans les fouilles de J.-G. Bulliot. Musée des Antiquités nationales. On y reconnaît des agrafes de ceintures, une rouelle, une extrémité de casserole en tête de palmipède, un décor en rond-bosse orné d'un palmipède, des anneaux. (Photographie : J.-P. Guillaumet.)*



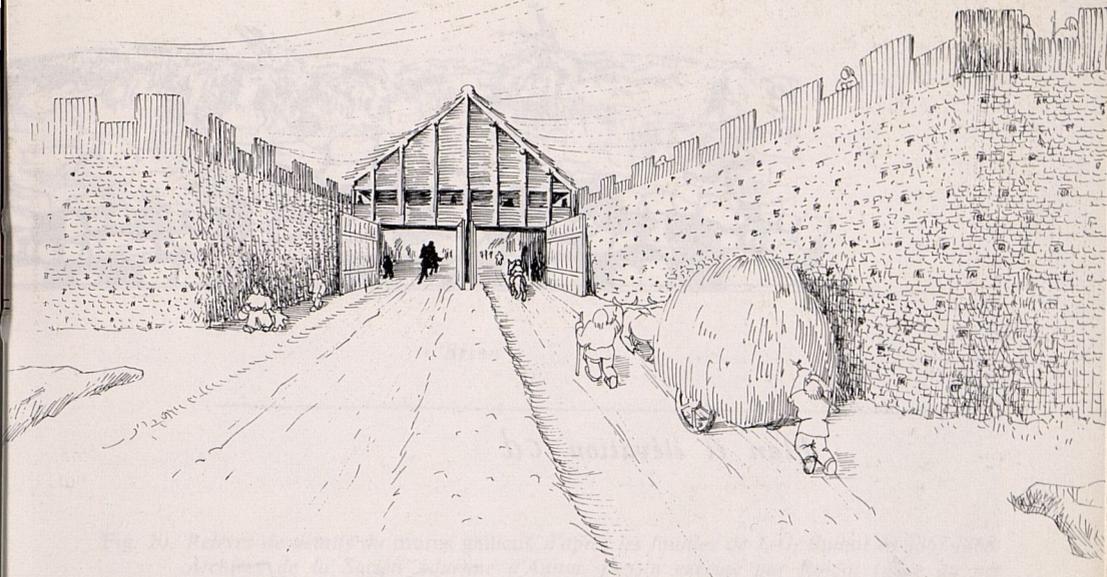


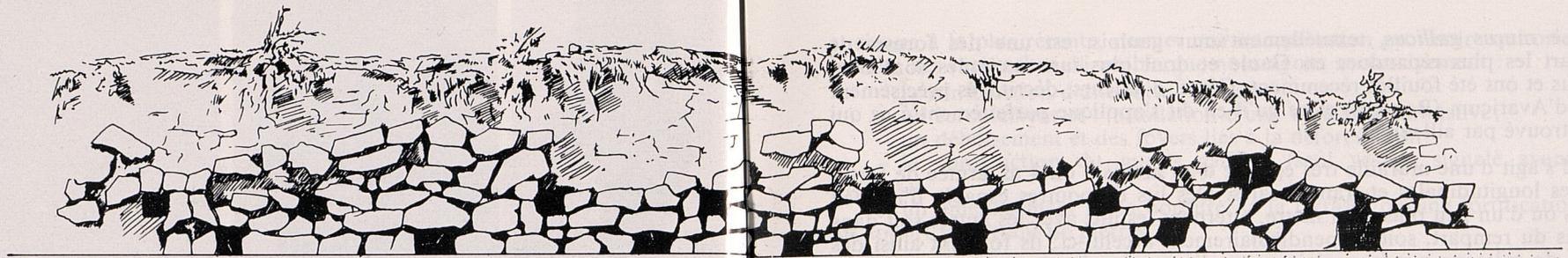
Fig. 19. Proposition de restitution de la porte du Rebout, d'après les fouilles de J.-G. Bulliot en 1868, à l'époque du murus gallicus. (Dessin : D. Bertin.)

Le système défensif des Grandes Portes (n° 10) dites de Nevers est actuellement moins clair. Le rempart s'arrête net sans retour. Le chemin pénètre directement et laisse, à sa droite, une aile de la « porte en tenailles » aplatie en partie par le chemin qui suit la crête du rempart. Là encore, nous sommes vraisemblablement en présence de modifications ultérieures.

Le rempart

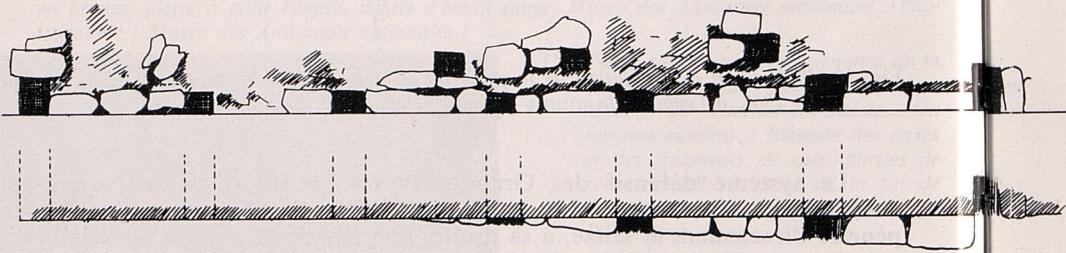
Le rempart (n° 2) enferme les 135 ha de la cité dans environ 5 km de périmètre. Il se présente actuellement comme un vallonement prononcé qui suit, sur la plus grande partie de son tracé, les cotes 700 à 600 m. Aux approches des fontaines de l'Écluse (n° 18) et de la Come-Chaudron (n° 3), il quitte ces altitudes et oblique franchement sur les pentes abruptes, englobant ainsi une portion des gorges de ces ruisseaux. Il est alors peu élevé, sans doute s'agit-il d'une construction tardive nécessaire au captage de nouvelles sources. D'autres terrassements, en divers points de l'*oppidum*, font penser à d'autres enceintes abandonnées, certainement au fur et à mesure de l'évolution des parties habitées.

Le rempart a été exploré en 1868 près de la porte du Rebout (n° 1) et dans la pente nord-ouest du ruisseau de la Come-Chaudron (n° 3), sur une centaine de mètres (fig. 20 et 21). Ensuite, J.-G. Bulliot a effectué des sondages de loin en loin, jusqu'au Porrey (n° 7). Partout, il dit avoir rencontré le parement caractéristique d'un *murus gallicus* dans un éboulis de 7 à 8 m de hauteur.

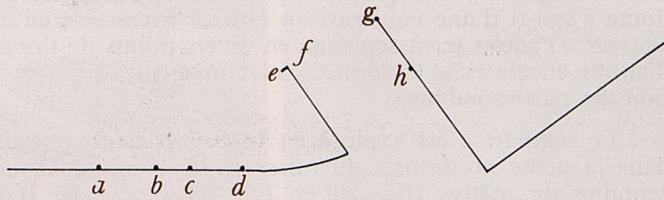


Béton

Plan et élévation cd



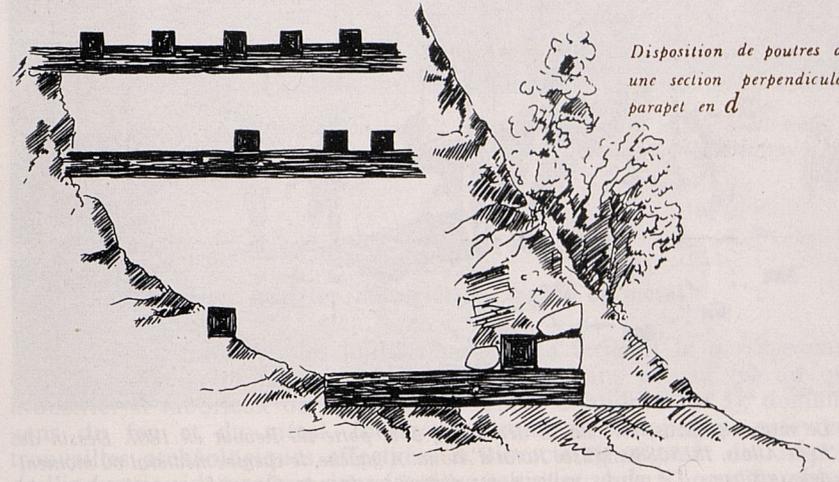
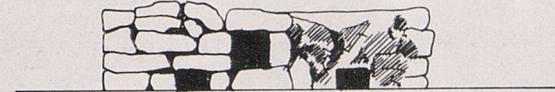
Elévation gh (le parement était détruit)



0 10 20 30 40 50 m

Fig. 20. Relevés de détails du murus gallicus d'après les fouilles de J.-G. Bulliot en 1867-1868. Archives de la Société éduenne d'Autun. Dessin exécuté par Roidot (mise au net par D. Bertin).

Elévation ef



Disposition de poutres donnée par une section perpendiculaire au parapet en d

0 1 2 3 4 5 m

Le *murus gallicus*, textuellement mur gaulois, est une des formes de rempart les plus répandues en Gaule et dont plusieurs exemples sont bien connus et ont été fouillés récemment. César, d'ailleurs, décrit très précisément celui d'Avaricum (Bourges) et ce qu'il en dit s'applique parfaitement à ce qui a été trouvé par ailleurs.

Il s'agit d'une muraille très épaisse d'au moins 3 ou 4 m, armée de fortes poutres longitudinales et transversales. Des lits de poutres espacés d'un peu moins ou d'un peu plus d'un mètre, alternent les uns avec les autres soit dans le sens du rempart, soit perpendiculairement à celui-ci; ils forment ainsi des sortes de caissons quadrangulaires remplis ensuite de pierre ou de terre; les poutres sont solidement fixées entre elles par de longues fiches de fer d'environ 30 cm. Le parement extérieur est particulièrement soigné et montre des lignes de grosses pierres soigneusement équarries où, de place en place, apparaît la section des poutres transversales. Ce type de remparts, dit César, qui n'est pas mauvais juge en la matière, est très bien adapté à la défense des villes, car « la pierre le défend du feu et le bois du bélier ». Posé sur un terre-plein, il est, en outre, protégé par un fossé de 6 m de profondeur en moyenne et de 11 m de large. Le rempart de Bibracte semblait identique à celui que César avait décrit; or, la fouille entreprise en 1984, au nord de la porte du Rebout, a montré que si J.-G. Bulliot avait bien observé le *murus gallicus* et le fossé, il s'était par contre laissé abuser par des couches de terre stériles apposées lors des aménagements successifs. La coupe totale jusqu'au rocher mesure 4,50 m de profondeur. L'étude des structures, de la plus

Fig. XI
et XIII
p. 77-79

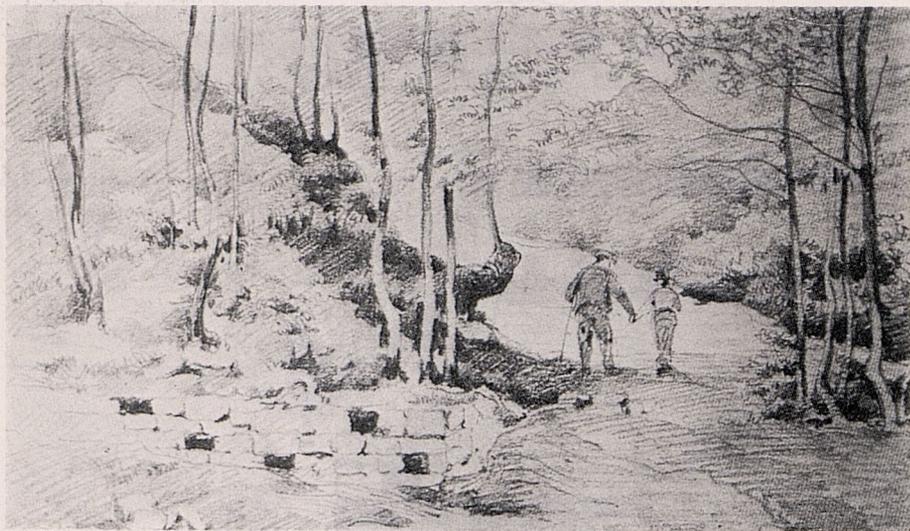


Fig. 21. Le *murus gallicus*, lors de sa découverte à la porte du Rebout en 1867. Dessin de F.-B. Allois, 1815-1880. Musée Rolin d'Autun. À gauche, le chemin médiéval où montent deux visiteurs. Le *murus gallicus* est dégagé en façade. On voit nettement les trous des poutres horizontales. La partie haute du rempart n'est pas fouillée. (Photographie: Beuvray.)

ancienne à la plus récente, permet une interprétation provisoire qui orientera la suite des recherches. Il semble que nous ayons successivement :

- la construction d'une forte palissade;
- un écroulement et l'installation d'une végétation arbustive;
- un déboisement et des foyers liés à la déforestation;
- la construction du *murus gallicus* (seul vestige signalé avant nos travaux);
- un aménagement de la bordure de la terrasse ou une fortification par un apport important de pierres.

Fig. XIV
p. 59



Fig. 22. Le pierrier de la fortification la plus récente, milieu du I^{er} siècle avant notre ère (?), lors de la fouille de la porte du Rebout en 1986. (Photographie : Beuvray.)

La Come-Chaudron, quartier industriel : le travail du métal

Une fois franchies les lourdes portes qui ferment le passage entre les deux bras de la muraille, le visiteur pénètre dans ce qui fut un quartier industriel et laborieux de Bibracte : la Come-Chaudron (n° 3), domaine des gens du feu et du métal, forgerons, bronziers, émailleurs, orfèvres. Les trouvailles archéologiques effectuées à Bibracte témoignent de l'importance de l'industrie sidérurgique dans les pays celtiques. À la Come-Chaudron on a retrouvé des fours à minerai de fer et de nombreux outils de forgeron. Le travail du bronze y est aussi largement attesté.

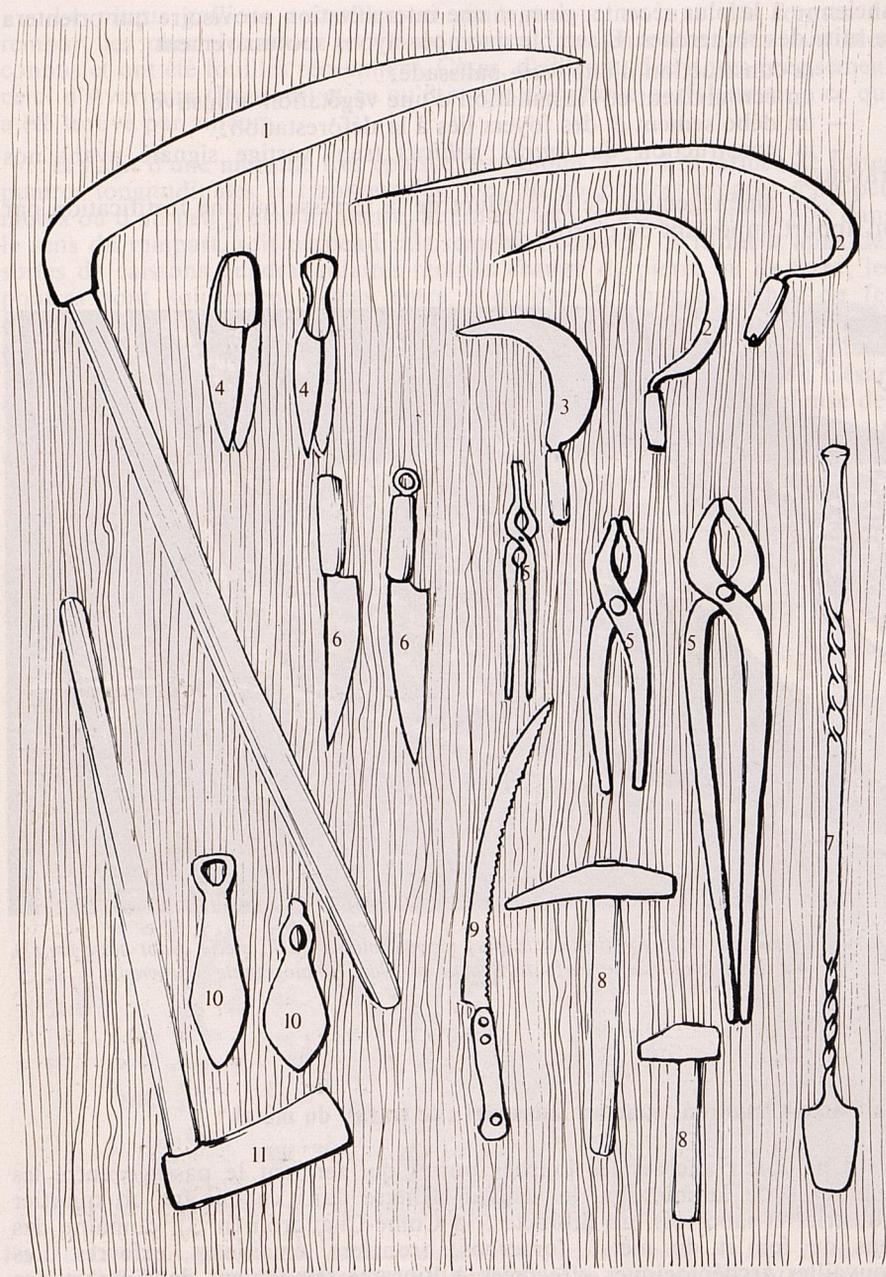


Fig. 23. Quelques outils agricoles et artisanaux de l'époque gauloise : 1. Faux; 2. Faucilles; 3. Serpe; 4. Forces; 5. Pincés; 6. Couteaux; 7. Pelle à feu; 8. Marteaux; 9. Scie à élaguer; 10. Fers de houe; 11. Cognée. (Dessin : D. Bertin.)

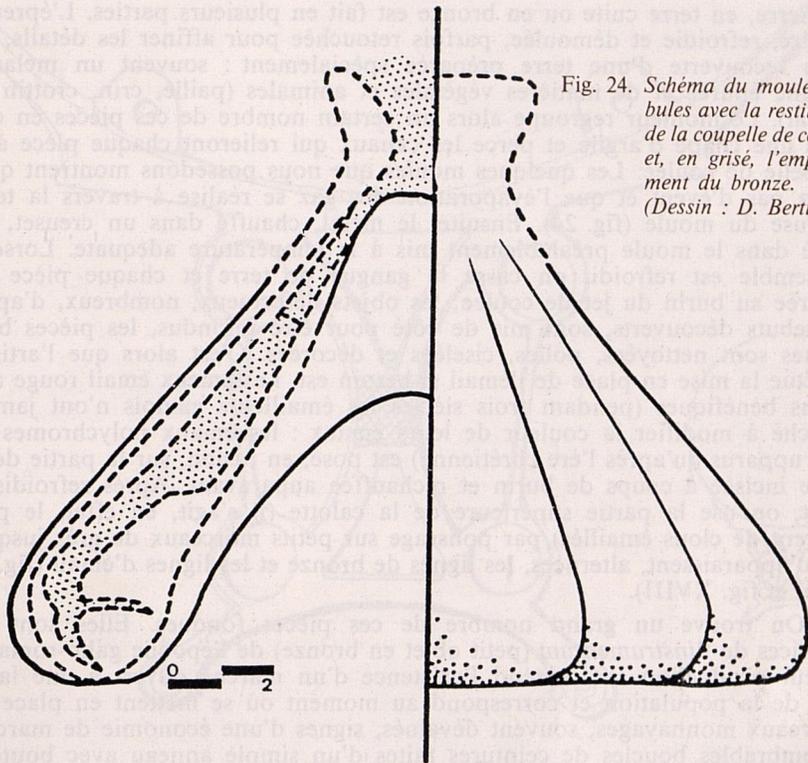


Fig. 24. Schéma du moule à fibules avec la restitution de la coupelle de coulée, et, en grisé, l'emplacement du bronze.
(Dessin : D. Bertin.)

Le bronzier, qui travaillait aussi en tant qu'orfèvre des objets en or et en argent en petite quantité, fabriquait des torques, bracelets, fibules, anneaux, rouelles et parfois des bronzes dorés à la feuille. Il recevait tout le métal qu'il utilisait déjà épuré et traité sous forme de lingot. Par de savants dosages, il arrivait à obtenir du bronze d'une couleur et d'une texture proche de celles de l'or. Ce métal, qui ne doit donc ses propriétés qu'aux proportions précises de chaque élément déposé dans le creuset, est alors souvent appelé improprement « bronze doré ». C'est probablement l'une des causes de la légendaire richesse en objets d'or des populations celtiques.

Au début de La Tène, l'artisan coulait et ciselaient essentiellement des torques, des bracelets et des fibules. Dans la dernière période, il produisait le plus souvent de grandes séries d'objets manufacturés exécutés à la cire perdue, et des pièces martelées qui donnaient la mesure de sa virtuosité.

Le travail de la fonte à la cire perdue est sans doute le fait de plusieurs spécialistes. L'opération se réalise en plusieurs étapes. Il faut, pour fabriquer de grandes séries rapidement, posséder un moule capable, sans être détruit, de reproduire en cire, autant de fois que nécessaire, la même pièce; le moule,

en pierre, en terre cuite ou en bronze est fait en plusieurs parties. L'épreuve en cire, refroidie et démoulée, parfois retouchée pour affiner les détails, est alors recouverte d'une terre préparée spécialement : souvent un mélange d'argile épurée et de matières végétales et animales (paille, crin, crottin de cheval). Le mouleur regroupe alors un certain nombre de ces pièces en cire dans une chape d'argile et perce les canaux qui relieront chaque pièce à la coupelle de coulée. Les quelques moules que nous possédons montrent qu'il n'y a pas d'évent et que l'évaporation des gaz se réalise à travers la terre poreuse du moule (fig. 24). Ensuite, le métal, chauffé dans un creuset, est versé dans le moule préalablement mis à la température adéquate. Lorsque l'ensemble est refroidi, on casse la gangue de terre et chaque pièce est séparée au burin du jet de coulée; les objets défectueux, nombreux, d'après les rebuts découverts, sont mis de côté pour être refondus, les pièces bien venues sont nettoyées, polies, ciselées et décorées. C'est alors que l'artisan effectue la mise en place de l'émail si besoin est. Le fameux émail rouge aux vertus bénéfiques (pendant trois siècles les émailleurs gaulois n'ont jamais cherché à modifier la couleur de leurs émaux : les émaux polychromes ne sont apparus qu'après l'ère chrétienne) est posé, en fusion, sur la partie de la pièce incisée à coups de burin et réchauffée auparavant. Après refroidissement, on use la partie supérieure de la calotte (il s'agit, en effet, le plus souvent de clous émaillés) par polissage sur petits morceaux de grès jusqu'à ce qu'apparaissent, alternées, les lignes de bronze et les lignes d'émail (fig. 25 et 26, et fig. XVIII).

Fig. XV
et XVI
p. 60

On trouve un grand nombre de ces pièces fondues. Elles sont les prémices de l'*instrumentum* (petit objet en bronze) de l'époque gallo-romaine et leur production sous-entend l'existence d'un marché ouvert à une large part de la population et correspond au moment où se mettent en place de nouveaux monnayages, souvent dévalués, signes d'une économie de marché. Innombrables boucles de ceintures faites d'un simple anneau avec boutons d'attache, d'une palmette très simplifiée, d'une grande tige de bronze cintrée et terminée par un crochet et décorée de boutons émaillés; fibules coulées en grand nombre, de formes variées et ornées de gravures, d'estampages, de gorges parfois garnies de tresses d'étain; peignes, cure-oreilles et autres instruments de toilette abondent, ainsi que des anneaux à nodosités, parfois somptueux, en forme de cage, ferrets, boutons et pièces de harnachement, poignées de poignard terminées par une tête humaine (ill. XX).

Ce qui frappe dans toutes ces productions, ce sont les variantes innombrables et les multiples façons d'obtenir le décor avec seulement quelques outils, petits poinçons à estamper, ciseaux pour les ciselures et gravures, limes pour les gorges et, pour souligner le bronze poli, des veines d'émail rouge sang.

Une nouvelle production apparaît aussi à cette époque : celle des animaux en bronze fondu de petite taille, en général de 10 cm de long environ et de 4 à 5 cm de haut. Le bestiaire celtique y est figuré en ronde bosse, plus particulièrement des biches et des sangliers, en stylisant les volumes et en exagérant leurs caractéristiques (fig. 39 et pl. XVII).

Une autre technique du métal se développe également à la même époque : la chaudronnerie. Cette technique proche du forgeage par ses procédés de frappe et de recuit permet de produire des chaudrons aux parois de moins d'un millimètre d'épaisseur, en une ou deux pièces, avec rebord et

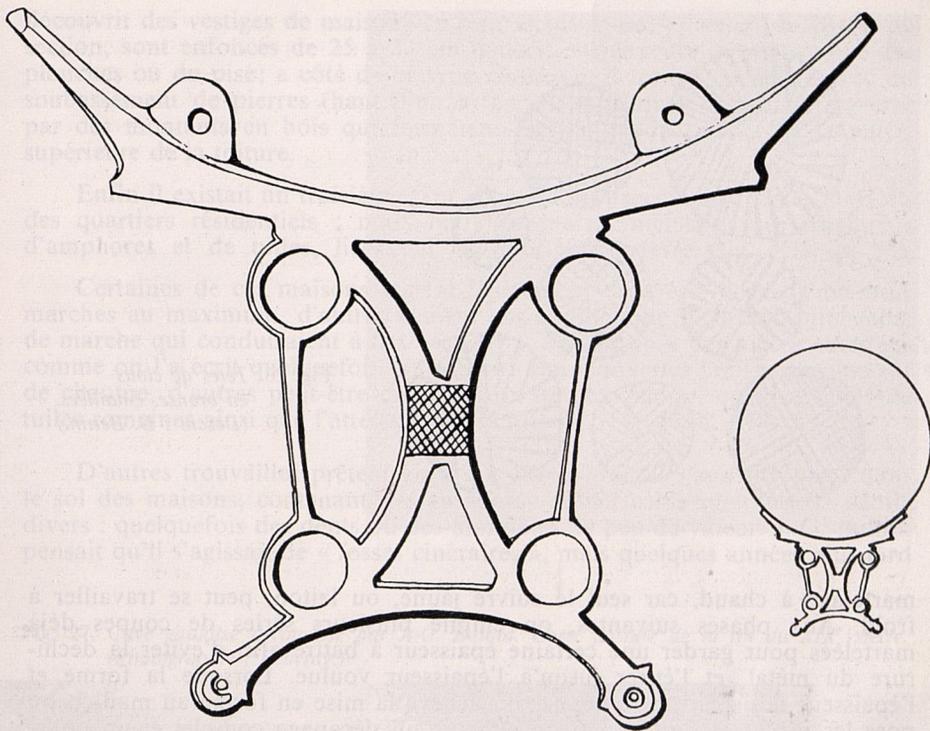


Fig. 25. *Manche de miroir en bronze émaillé, fouille de J.-G. Bulliot au Parc-aux-Chevaux. Musée des Antiquités nationales. Proposition de restitution de l'ensemble de l'objet. (Dessin : D. Bertin.)*

attaches en fer ainsi que des imitations de situles (seaux) italiques, des casques avec ou sans couvre-nuques, des plaques ornementales au décor exécuté au repoussé pour orner les coffres, les boîtes et les seaux en bois aux attaches coulées en forme de tête de bovidés. C'est aussi l'époque où se généralisent les splendides fourreaux d'épées et de poignards, à barrettes en bronze, à l'aspect étincelant.

La finesse de la tôle de bronze obtenue par martelage, 0,6 à 0,3 mm, s'explique par les moyens employés. Le chaudronnier, appelé aussi batteur, coule entre deux pierres des plaques d'environ 3 mm ou prépare des « pastelles », demi-sphères pleines, en bronze, proche du poids de l'objet terminé. Ces pièces sont battues avec un marteau à panne arrondie. Une fois grossièrement mises en forme, les coupelles sont empilées après avoir été badigeonnées de glaise humide pour éviter que se produise une surchauffe du métal après leur mise en place dans le foyer, ce qui les amènerait à se coller les unes aux autres par fusion. Ces opérations qui se répètent entre chaque martelage empêchent l'éclatement des cristaux du métal et permettent un

Fig. XIX
p. 60

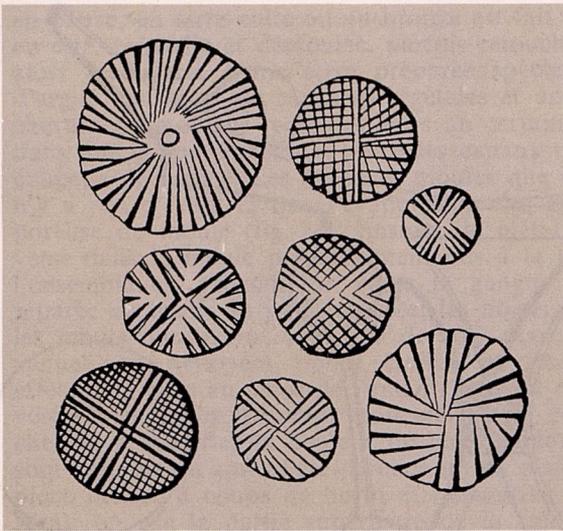


Fig. 26. Têtes de clous
en bronze, émaillées.
(Dessin : D. Bertin.)

martelage à chaud, car seul le cuivre jaune, ou laiton, peut se travailler à froid. Aux phases suivantes, on empile plusieurs séries de coupes déjà martelées pour garder une certaine épaisseur à battre afin d'éviter la déchirure du métal, et l'étirer jusqu'à l'épaisseur voulue. Lorsque la forme et l'épaisseur désirées sont obtenues on achève la mise en forme au maillet, on pose les pièces secondaires et on effectue un décapage complet et un polissage de l'ensemble.

Au musée d'Autun (cf. p. 92) les bronziers de Bibracte sont évoqués à travers les instruments de leur art : scories, creusets, moules à flans de monnaies, objets fabriqués, outils, etc.

Dans ce quartier nord-est de la Come-Chaudron (n° 3) existaient aussi des ateliers de potiers, de verriers, de tonneliers, de sabotiers, de tailleurs d'os. Dans les boutiques, le long des rues, on vendait des produits locaux ou de lointaines contrées : les tissus aux couleurs vives que les Gaulois affectionnaient, les salaisons et les saumures, l'huile d'olive et les vins de Méditerranée, dont ils abusaient volontiers disent les auteurs antiques, les verreries et les céramiques d'Italie. L'*oppidum* était un marché florissant qui accueillait les marchands de la Gaule et du monde méditerranéen. Le commerce allait bon train et les greniers étaient abondamment remplis.

Le quartier s'étend sur plusieurs centaines de mètres le long de la grande voie centrale (n° 22). De part et d'autre, des terrasses parcourues de chemins de dessert s'étagent, du Champlain (n° 21) au ruisseau de la Come-Chaudron (n° 3). Là se pressaient les maisons des artisans, leurs ateliers, les boutiques, des cabanes aussi, des enclos et des remises de toutes sortes.

Alors que sur les autres *oppida*, le mur à armatures de bois enfoncées dans le sol en terre battue semble utilisé dans toutes les constructions, des édifices de formes différentes existaient à Bibracte. Ainsi, J.-G. Bulliot

découvert des vestiges de maisons en bois et pisé : des poteaux, de 20 cm de section, sont enfoncés de 25 à 30 cm dans le sol et reliés entre eux par des planches ou du pisé; a côté de ce type classique, il trouva des murs avec un soubassement de pierres (haut d'un mètre au maximum) longé ou traversé par des montants en bois qui formaient l'armature du pisé et de la partie supérieure de la toiture.

Enfin il existait un troisième type d'habitat apparenté aux vastes maisons des quartiers résidentiels : murs bâtis en pierres mêlées à des fragments d'amphores et de tuiles, liées par un mortier de terre (fig. XII, p. 58).

Certaines de ces maisons étaient légèrement excavées, de deux ou trois marches au maximum, d'autres avaient des escaliers de plus d'une douzaine de marche qui conduisaient à des caves (fig. 27) et non à des pièces enterrées comme on l'a écrit quelquefois. La plupart était couvertes vraisemblablement de chaume, d'autres peut-être de bardeaux de châtaignier, quelques-unes de tuiles romaines ainsi que l'attestent les fouilles de J.-G. Bulliot.

Fig. XXI
p. 77

D'autres trouvailles prêtent encore à confusion : il s'agit de fosses dans le sol des maisons, contenant des amphores au col cassé remplies de débris divers : quelquefois des dents ou des monnaies de peu de valeur. J.-G. Bulliot pensait qu'il s'agissait de « fosses cinéraires », mais quelques années plus tard

Fig. 27. Cave gauloise découverte par J.-G. Bulliot. Carte postale de la fin du XIX^e siècle. (Photographie : Beuvray.)



J. Déchelette émettra des doutes sur l'interprétation de son oncle. Plutôt que des sépultures, ces fosses sont des silos ou des trous de construction réutilisés comme dépotoirs. Enfin, dominant le quartier, au-dessus du Champlain, (n° 21), le Teureau-de-la-Wivre (n° 23) servait très certainement de base à un sanctuaire.

La Pierre-de-la-Wivre

À l'extrémité nord-ouest, la Pierre-de-la-Wivre (n° 4) dresse son moignon de roche débitée en pierres de construction. On a voulu y voir la tribune d'où Vercingétorix, élu chef des armées gauloises, harangua ses troupes et prêta serment devant tous les peuples de la Gaule. L'endroit est effectivement romantique à souhait : pour peu que l'on imagine un grand vent et quelques nuages qui s'enflent et s'effilochent – ce qui n'est pas rare – on obtient les conditions idéales pour y camper un Vercingétorix vengeur à la dextre tendue. Malheureusement, aucun indice ne permet de confirmer cette vision héroïque (ill. XXII).

Le cœur de l'oppidum : le Parc-aux-Chevaux, le Teureau-de-la-Roche et le Porrey.

Quittant la Come-Chaudron et le Champlain, la voie principale arrive au cœur de l'oppidum, dans le quartier résidentiel du Parc-aux-Chevaux (n° 5), de la Roche-Salvée (n° 6) à l'ouest de la pâture du couvent (n° 25), du Porrey



Fig. 28. J.-G. Bulliot (en bas à gauche) et J. Déchelette (en haut à gauche) étudient la construction d'un bâtiment à angle en bois découvert en 1890 au Porrey. Archives de la Société éduenne d'Autun. (Photographie : Beuvray.)

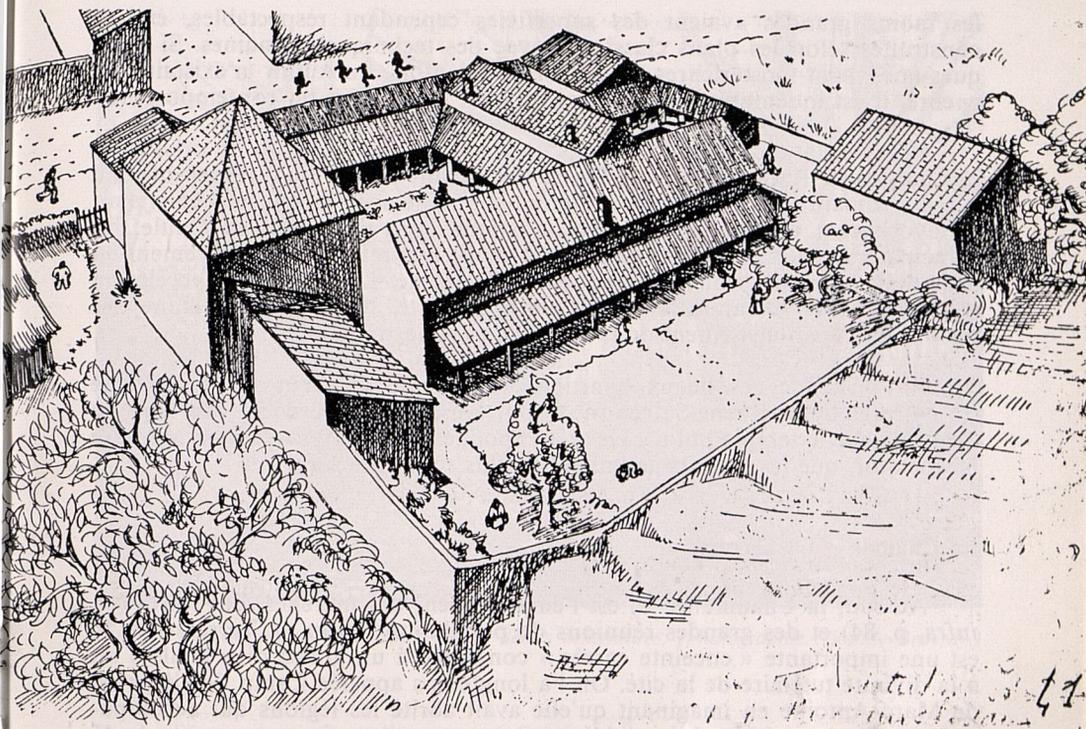


Fig. 29. Proposition de restitution de la maison I du Parc-aux-Chevaux, fouillée entre 1870 et 1875 par J.-G. Bulliot. (Dessin : D. Bertin.)

(n° 7) à l'est. Là, dans ces secteurs bien exposés, se dressaient les demeures des nobles éduens. Toutes les maisons fouillées se sont avérées construites à la mode de Rome. Le plan en est typiquement gréco-latin, les murs étaient en pierres taillées selon la technique romaine, alors que les Gaulois employaient traditionnellement le bois et le pisé; la couverture était en tuile romaine. À l'intérieur, des fragments d'enduits peints ont subsisté. Certaines de ces maisons, particulièrement remarquables tant par leur superficie que par leur conception très élaborée, peuvent se comparer à celles d'Herculanum, de Pompéi ou de la Narbonnaise. La maison du Parc-aux-Chevaux (P C 1) [fig. 29], particulièrement, est l'une des plus grandes maisons connues à ce jour. Dans un vaste ensemble trapézoïdal de 70 m de long, les bâtiments s'articulaient selon un plan tout à fait classique autour de l'*atrium* et du péristyle puis s'ouvraient sur le jardin. Regroupant 3800 m², dont 1417 m² de cours et de jardin sans compter les quartiers domestiques, elle représente quatre fois la surface moyenne des grandes maisons d'Herculanum et de Pompéi. Quelques salles étaient réchauffées par des cheminées, une aile était consacrée aux bains et aux cuisines. D'autres maisons présentaient des caractéristiques semblables sans toutefois offrir une surface aussi inhabituelle. Toutes, même

les moins grandes avaient des superficies cependant respectables, étaient construites selon les plans classiques avec des techniques romaines. Si quelques-unes sont postérieures à la conquête, alors qu'Autun n'existait pas encore, il est indéniable que d'autres lui sont antérieures ou contemporaines.

Ces constatations ne font que confirmer la réalité des liens privilégiés qui unissaient Rome et le pays éduen bien avant 52 av. J.-C. Perméables au « génie romain », les Éduens adoptèrent spontanément ce qui leur convenait et favorisèrent une romanisation économique dont ils furent, en Gaule, les principaux agents. La guerre des Gaules ne fit que retarder ce mouvement en brouillant momentanément les Éduens avec Rome. L'après-guerre accélérera le processus de romanisation si visible à Bibracte. Nous avons là l'une des raisons de l'épanouissement de la civilisation gallo-romaine.

À l'ouest de ces beaux quartiers, la terrasse du Teureau-de-la-Roche (n° 24) près de la Roche-Salvée (n° 6) porte un sanctuaire dédié peut-être au dieu Lug car le temple qui s'y éleva à l'époque romaine sera dédié à Mercure Negociator, que les auteurs assimilent le plus souvent à Lug.

La Chaume – La Terrasse

Au sud, la Chaume (n° 8) est l'emplacement des marchés, des foires (cf. *infra*, p. 84) et des grandes réunions de population; enfin, la Terrasse (n° 9) est une importante « enceinte carrée » consacrée à un grand dieu gaulois ou à la divinité tutélaire de la cité. On l'a longtemps appelée Camp de César ou de Marc Antoine en imaginant qu'elle avait abrité les légions qui accompagnèrent César après la chute d'Alésia. Or, comme il ne faut pas moins de 45 ha pour un camp de deux légions (12 000 hommes) à l'époque républicaine, on se demande comment ils auraient tenu dans les quelque 2 500 m² de la Terrasse (fig. 30).

Les « enceintes carrées » sont des sanctuaires typiquement celtiques : plus d'une centaine sont connues en France. L'espace sacré clos est ici la notion la plus importante; effectivement, l'enceinte délimitée par un mur de bois, un talus et un fossé enferme un espace vide où seuls un ou plusieurs puits à offrandes et quelquefois une petite construction constituent les témoins d'un culte dont l'essentiel nous est inconnu.

La porte de l'enceinte est orientée très précisément au soleil levant ou couchant du solstice d'été. Celle de Bibracte regarde le levant : on ne peut la repérer que sur le plan des fouilles anciennes.

Les Grandes Portes

Au sud de l'*oppidum* se trouvent les vestiges des « Grandes Portes » (n° 10) dites de Nevers, celles que l'on entendait gémir, comme dit la tradition, des environs et en particulier du quartier des artisans et des commerçants qui s'étendait le long de la voie qui, par le mont Dardon, menait à Decize et au pays ségusiave.



Fig. 30. Le rempart de la Terrasse et ses hêtres centenaires. (Photographie : fouille Beuvray.)

BIBRACTE APRÈS LA CRÉATION D'AUTUN

La cité de Bibracte a été abandonnée au début de notre ère au profit d'Augustodunum (Autun), nouvelle cité créée par Auguste sur les bords de l'Arroux dans les vingt-cinq dernières années avant notre ère. Cette période correspond d'ailleurs à la disparition des *oppida* celtiques d'Europe centrale à la suite des invasions des Germains.

Cependant, l'histoire du site ne cesse pas brusquement avec la création d'Autun, puisqu'à l'époque gallo-romaine un temple (n° 11) est bâti au sud du plateau dans le quartier de la Chaume; au Moyen Âge ce temple païen est remplacé par une église placée sous le vocable de Saint-Martin (n° 12) et à l'époque moderne a été construit un couvent de cordeliers (n° 17) [fig. 17-3].

Le temple gallo-romain de la Chaume et la chapelle Saint-Martin : fouilles anciennes et nouvelles perspectives

J.-G. Bulliot a attribué ce temple à la *dea bibracti*, déesse tutélaire de la cité. Cette attribution était fondée sur la découverte à Autun, au xvii^e siècle, d'une plaque gravée, dédiée à la *dea bibracti*. En fait l'authenticité de cette plaque déjà contestée à l'époque de J.-G. Bulliot a été récusée par une étude

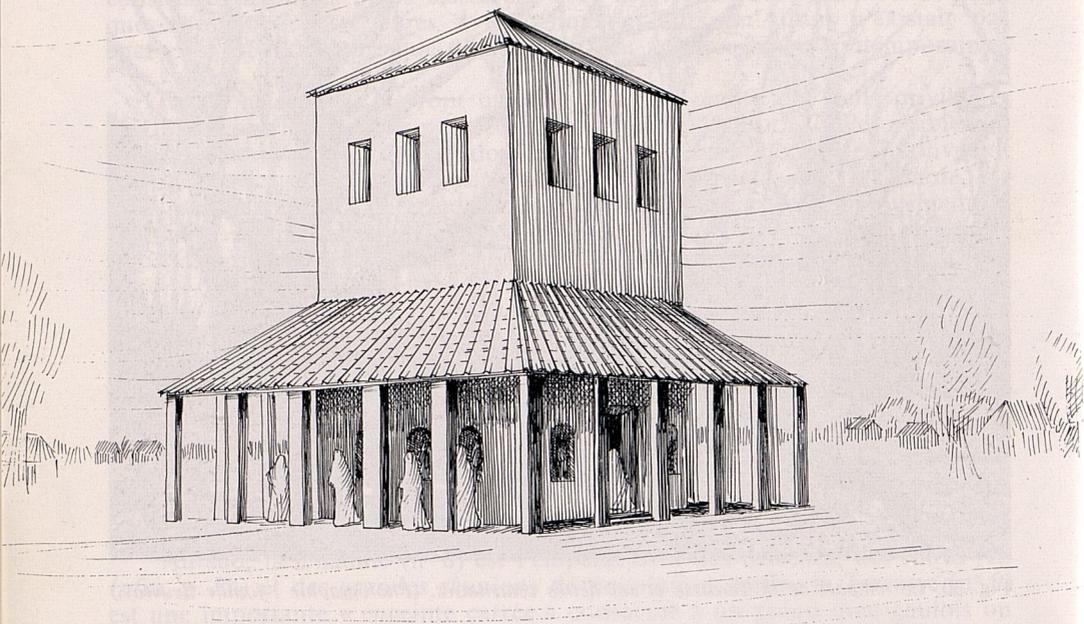


Fig. 31. Proposition de reconstitution du fanum de la Chaume. (Dessin : D. Bertin.)

récente : il s'agit d'un faux destiné à accréditer l'ancienneté d'Autun. Le temple romain de la Chaume (n° 11), d'une superficie d'environ 200 m², semble avoir été soigneusement décoré comme on peut l'imaginer d'après les quelques fragments de marbre cannelé, de débris de porphyre et de mosaïques de verre, de losanges de schiste noir découverts sur le site. Construit à l'époque impériale, au début de notre ère, il a été fréquenté jusqu'au IV^e siècle (par ailleurs, le Teureau-de-la-Roche - n° 24 - porte également un petit sanctuaire de l'époque romaine, dédié à Mercure Negociator comme nous l'avons vu plus haut) [p. 74].

La reprise de la fouille en septembre 1984 a prouvé la précision des plans établis par J.-G. Bulliot. Toutefois, certaines réserves sont à faire sur l'interprétation de ceux-ci car J.-G. Bulliot n'a pas examiné finement chaque mur, son mode de construction ni ses relations avec les murs d'autres époques. D'après les nouvelles fouilles il semble que le temple romain devait être un *fanum* régulier constitué d'une *cella* entourée d'une galerie (fig. 31). Mais l'ordre de succession des bâtiments et la datation éventuelle de ceux-ci ne pourront être déterminés que si d'autres fouilles sont entreprises devant la chapelle.

Une partie du petit temple romain de la Chaume a été réutilisé pour édifier un sanctuaire chrétien, la chapelle Saint-Martin. Selon la légende, saint Martin serait intervenu lui-même au moment de cette construction.



XXI. *Cave gauloise découverte lors des fouilles du rempart à la porte du Rebout en 1986, de la fin de l'époque gauloise [cf. cliché couverture et n° 15]. (Photographie : Beuvray.)*

XXII. *La pierre-de-la-Wivre. (Photographie : Beuvray.)*





XXIII. *Petite statuette en bronze. Ange provenant du couvent des Cordeliers. XV^e siècle. Collection privée. (Photographie : J.-P. Guillaumet.)*

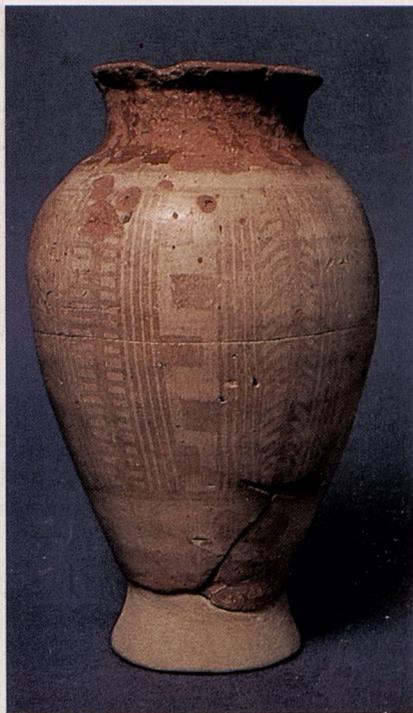


XXIV. *Potin gaulois : à l'avant une tête, au revers un taureau à grandes cornes. Musée des Antiquités nationales. (Photographie : Musée des Antiquités nationales.)*



XXV. *Vases en terre cuite découverts dans les fouilles de J.-G. Bulliot. Musée Rolin d'Autun. (Photographie : A. Rebourg.)*



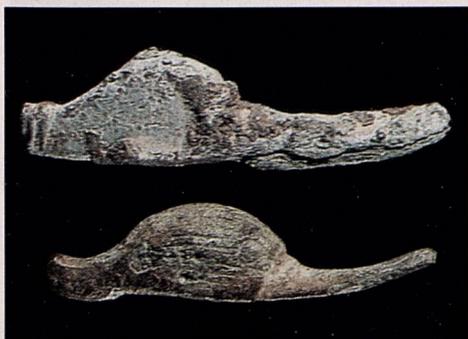


XXVI. *Céramique peinte : tête de cervidé avec cornes en forme de lyre. Fouille du rempart 1985. (Photographie : Beuvray.)*

XXVII. *Vase peint décoré de chevrons et d'échelons. Musée des Antiquités nationales. (Photographie : Musée des Antiquités nationales.)*

XXVIII. *Extrémités d'anses de casseroles en bronze en forme de tête de canard. Musée des Antiquités nationales. (Photographie : Musée des Antiquités nationales.)*

XXIX. *Amphores républicaines découvertes lors des fouilles de J.-G. Bulliot. Musée Rolin d'Autun. (Photographie : A. Rebourg.)*





XXX. Le Temple dit de Janus, vu du sud-ouest. Construction gallo-romaine du I^{er} siècle ayant le même plan que le temple de la même époque du Beuvray (fig. 31). (Photographie : Midol-Monnet.)



Fig. 32. *La Chapelle et la Croix Saint-Martin sur le sommet.* (Photographie : J.-P. Guillaumet.)

Bien sûr, il n'est pas un coin de France où le saint évêque n'ait effectué quelque miracle, fait jaillir une fontaine ou se soit livré à sa fâcheuse passion de renverser des temples païens. Le Beuvray, avec son Pas-de-l'Âne, sa fontaine Saint-Martin n'échappe pas à la tradition et, comme partout ailleurs, saint Martin y a laissé d'impérissables légendes. Sulpice Sévère raconte la mission de saint Martin en pays éduen et J.-G. Bulliot pense pouvoir situer au Beuvray l'anecdote suivante : alors que le saint homme s'évertuait à démolir, sans rien demander à personne, un temple païen, ce manque de diplomatie lui attira une fois de plus, des ennuis. Un groupe de paysans fort en colère se précipita sur lui et l'un d'eux le menaça d'une épée : saint Martin retira son manteau selon son habitude et tendit le cou à son agresseur ; celui-ci chancela puis dominé par une force invisible tomba à genoux, implora son pardon et se convertit.

Le village et les boutiques à proximité de la chapelle Saint-Martin

Au milieu des champs et des pâtures de la Chaume (n° 8), un petit village entourait la chapelle dédiée depuis à saint Martin. Il vécut jusqu'au



Fig. 33. *Saint Martin offrant son manteau. Dessin au crayon noir, tiré du livre d'or des visiteurs du mont Beuvray. Archives de la Société éduenne d'Autun. (Photographie : Beuvray.)*

xvi^e siècle de l'exploitation des terres, des revenus des foires et des pèlerinages. Quelques boutiques s'installèrent à proximité de cette chapelle à l'époque médiévale. Elles figurent encore sur le plan de 1627 sous le nom de « loges » (fig. 34). Construites avec des matériaux antiques réemployés, sur un sol aux niveaux archéologiques complexes, leurs restes abusèrent J.-G. Bulliot qui les considérait comme des loges de fondeurs nomades, d'époque antique. Un nouvel accès est alors créé sous la Terrasse dans le rempart (n° 14).

Le couvent et le moulin (quartier de la Chaume)

On construisit au Moyen Âge un couvent de cordeliers (n° 17) et un moulin (n° 19). La date de fondation de ce petit moutier qui dépendait de l'abbaye de Saint-Symphorien d'Autun nous est inconnue. Des frères cordeliers étaient chargés du service de la chapelle et du pèlerinage au moment de la foire.

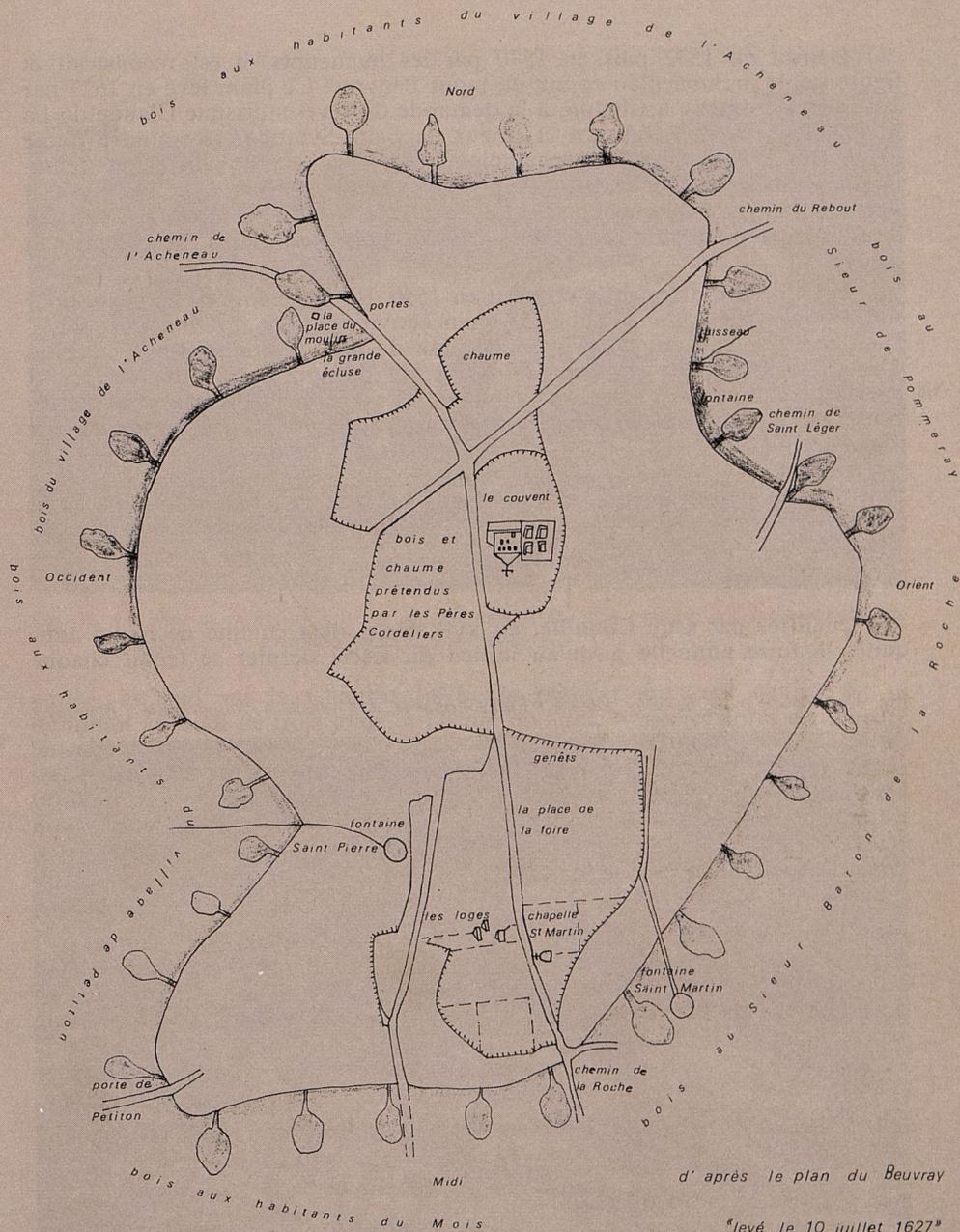


Fig. 34. Plan du Beuvray en 1627. Archives de la Société éduenne d'Autun. On y retrouve le rempart de l'oppidum et les constructions qui s'y sont installées du Moyen Âge jusqu'au XVII^e siècle. (Mise au net D. Bertin.)

Détruit en 1532 puis en 1570 par les huguenots, il est reconstruit et figure sur le premier plan connu du mont Beuvray. Ce plan, levé en 1627 par J. Leclerc, géomètre à Chalon, à la demande du révérendissime Claude de La Magdeleine, évêque d'Autun et prieur de Saint-Symphorien, montre d'une façon très évidente l'enceinte gauloise représentée par une ligne de trente-quatre petits arbres, la chapelle et quelques loges, au milieu le couvent et son jardin et, au bord du chemin de l'Échenault, le moulin de l'Écluse (n° 19) en dessous du rempart. Le reste est couvert de bois, de pâtures, de chaumes et genêts.

Un incendie détruisit le couvent en 1650. En 1725, lors de sa visite pour son ouvrage sur Autun, l'abbé Germain écrit : « L'on n'y voit plus seulement que quelques ruines d'une douzaine de maisons de paysans et celles d'une petite chapelle de Saint-Martin ... la maison des Cordeliers est, à présent, toute ruinée ». Seul et émouvant témoin, la cloche du couvent est conservée au musée Rolin, dans une vitrine consacrée à l'occupation du site (fig. 41, p. 94).

Fig. XXIII
p. 78

Après le 16 juin 1944, le maquis « Valmy » basé à Uchon se replie sur le mont Beuvray. Il y reste seulement quelques jours. En effet, la position défensive y est excellente mais située à de trop grandes distances du champ des opérations.

La foire annuelle

Qualifiée par Guy Coquille, au XVI^e siècle, déjà comme de haute antiquité, la foire annuelle jusqu'au milieu du siècle dernier se tenait chaque

Fig. 35. Fête du mont Beuvray. Dessin : Émile Laborne, XIX^e siècle. (Photographie : Beuvray.)





Fig. 36. *Un char de transport pour les ascensionnistes avant la création des automobiles et de la route. Carte postale. (Photographie : Beuvray.)*

année, au sud sur la Chaume (n° 8), le premier mercredi de mai et se terminait au bout de trois jours, à l'heure de midi. Négociier après cette heure entraînait des malheurs et la fuite du « bétail terrorisé ». Ces jours-là, les seigneurs recevaient les hommages de leurs vassaux et s'affrontaient en de brillants tournois. On concluait alors les baux et louées. Un acte de 1454 nous fournit la liste des commerces présents : drapier, poeslier, forgeron et autres métiers du métal, saunier, mercier, marchand de vin, cordier, vendeur de barillets, verrier, fruictier, tupinier (1), marchand d'aulx et naturellement, les paysans avec des produits de leur terre et leur bétail.

Depuis 1930 environ, pour des raisons de confort climatique, le rassemblement sur la Chaume a lieu en juillet. Cette fête organisée par les « Amis du Beuvray »; association qui entretient régulièrement, depuis la première guerre, le souvenir de Bibracte dans la population locale, réunit chaque année plusieurs milliers de Morvandiaux, venus au Beuvray perpétuer le souvenir des grandes foires du Moyen Âge.

Les superstitions : les fontaines Saint-Pierre et Saint-Martin

Jusqu'au XIX^e siècle la population accomplit encore des actes superstitieux. J.-G. Bulliot en a noté quelques-uns : « Le premier mercredi de mai, un certain nombre de villageois et villageoises, à jeun, gravissent la montagne à la pointe du jour. Ils se rendent successivement aux deux fontaines principales, celle de Saint-Pierre (n° 15) [fig. 37], et surtout celle de Saint-

(1) Fabricant de tupin ou topin, type de pot utilisé à la fin du Moyen Âge.

Martin (n° 13), s'y agenouillent, prient, et boivent de l'eau. C'est alors qu'ils déposent leurs vœux... (ils) consistent en pièces de monnaie... œufs et fromages. Les nourrices se lavent le sein dans la source pour obtenir un bon nourrissage. D'autres vont au Rocher du Pas-de-l'Âne... là, dans une cavité, ils puisent les gouttes d'eau laissées par la pluie, comme un spécifique contre la fièvre et autres maux, ne comptant sur la guérison qu'après avoir déposé à leur tour une offrande. Ces devoirs accomplis, ils montent à l'oratoire Saint-Martin (n° 12), et lient autour de la croix une lisière d'étoffe, ou bien, formant un faisceau de cinq branches magiques, un bouquet de cinq plantes charmées, cueillies, avant l'aurore, ils l'attachent au pied de la croix. L'efficacité n'est complète qu'à la dernière offrande, la plus puissante paraît-il contre les maléfices. Les villageois, à cet effet, s'avancent à reculons vers la croix tenant en main un bâton ou baguette de coudrier, ils le jettent derrière l'épaule gauche dans la direction de la croix, sans se retourner, et se préservent ainsi de l'influence du mauvais œil. Les vœux, du reste, s'appliquent à tout, aux infirmités du corps et de l'esprit, à la prospérité des bœufs et des porcs, à l'abondance des récoltes, à la levée des charmes. »

À la fin du XIX^e siècle, on construit la chapelle et la croix visibles actuellement (fig. 32) et on monte toujours sur le mont Beuvray sans autre raison que de se retrouver (fig. 36) et quelques propriétaires de chèvres et de moutons font l'ascension avec leurs bêtes pour profiter de la pâture (fig. 35).



Fig. 37. La fontaine Saint-Pierre, reconstruite par le comte d'Aboville au milieu du XIX^e siècle.
Carte postale.
(Photographie : Beuvray).

Les collections d'objets découverts à Bibracte et les musées

Les objets de la civilisation des *oppida*

Les objets de la fin de l'époque de La Tène diffèrent beaucoup de ceux du début. En effet, les systèmes aristocratiques des siècles précédents développés autour de chefs et de rois suscitaient des productions de luxe, destinées à une élite, de qualité souvent exceptionnelle.

C'était la grande époque de l'art celtique, époque des beaux objets, tant sur le plan technique qu'esthétique, des créations uniques de somptueux bijoux féminins, de superbes parures de guerriers et de chevaux; même l'objet utilitaire était de qualité, car s'il n'était pas unique, il était fabriqué en petit nombre.

À partir du II^e siècle et au I^{er} siècle av. J.-C., en relation avec les changements politiques et économiques survenus dans la civilisation des *oppida*, la production reflète les transformations de la société et tient compte de l'accroissement démographique. On produit désormais beaucoup, en série, en recourant à de nouvelles techniques, mais sans obtenir la même qualité d'objets. Ainsi, à côté de tout ce qui touche à l'armement et dont la production continue, on voit apparaître de nombreux objets usuels, aux fonctions diverses et souvent de petite taille : de la bimbeloterie décorative, beaucoup d'outils qui acquièrent d'ailleurs à ce moment une forme qui ne se modifiera pratiquement pas jusqu'à nos jours. Le matériel découvert à Bibracte témoigne de ces changements. Presque tous les objets recueillis datent de la fin de La Tène puisque J.-G. Bulliot ou J. Déchelette se sont

arrêtés, sauf à de rares exceptions, au premier sol rencontré; ce mobilier est exclusivement de métal, de terre cuite ou de verre; aucun objet en os n'a pu se conserver dans les terres acides du mont Beuvray.

LES OBJETS MÉTALLIQUES FONCTIONNELS

Les objets métalliques sont en général très oxydés, le fer encore plus que le bronze. La plupart des objets de fer disparaissant sous une épaisse couche de rouille, on peut penser qu'un certain nombre d'entre eux, de petite taille, ont pu passer inaperçus des terrassiers. Malgré cela, il reste un très grand nombre d'objets de fer; en dehors de quelques fragments d'armes, de clefs ou de fibules, les plus nombreux sont des outils (fig. 23, p. 66 et fig. 40, p. 92).

De toutes sortes et de toutes tailles, ils correspondent chacun à un usage précis : du petit marteau du bourrelier au lourd marteau du forgeron, des fines pinces de l'orfèvre aux longues et fortes pinces du fondeur, de la minuscule serpette à la faux, l'éventail de chaque espèce d'outils témoigne de la spécialisation des artisans qui les utilisaient de même que les innombrables clous, aussi divers de formes que d'usages. Les objets de bronze, mis à part les chaudrons et ustensiles de cuisine, avaient en général un rôle aussi décoratif qu'utilitaire. C'est le cas particulièrement des fibules, moins ornées et plus petites que celles des époques précédentes, mais en très grand nombre. On a d'ailleurs trouvé au Beuvray des fibules en cours de fabrication et des moules qui permettaient de les produire en série (fig. 24).

C'est aussi le cas des boucles de ceinture, des épingles, des anneaux, des passoires, des éléments de harnachement, passe-guides, clous, rivets, appliques, etc. Il s'agit là d'une véritable quincaillerie, bien caractéristique de cette période (fig. 25 et fig. XX).

LES MONNAIES

Les monnaies découvertes sont également de la fin de l'époque gauloise et du début de l'époque gallo-romaine, et correspondent parfaitement aux niveaux fouillés (fig. 38 et fig. XXIV).

On a dénombré plus de mille monnaies gauloises, une centaine de monnaies romaines, une vingtaine de monnaies de Marseille : plus de huit cents sont en bronze, environ deux cents en argent, quatre en or.

Cette proportion est très significative de l'orientation de la société éduenne qui, traité beaucoup avec Rome, avait depuis longtemps aligné sa monnaie sur le denier d'argent romain, abandonnant l'usage de la monnaie d'or, bien qu'au même moment d'autres peuples de Gaule l'utilisassent encore.

Il est impossible pour l'instant de tirer de la provenance des monnaies gauloises des conclusions sur des rapports commerciaux prédominants avec tel ou tel peuple. Effectivement, un certain nombre de ces monnaies ne sont

Fig. XIX
p. 60

Fig. XXVIII
p. 79

Fig. XV
p. 60

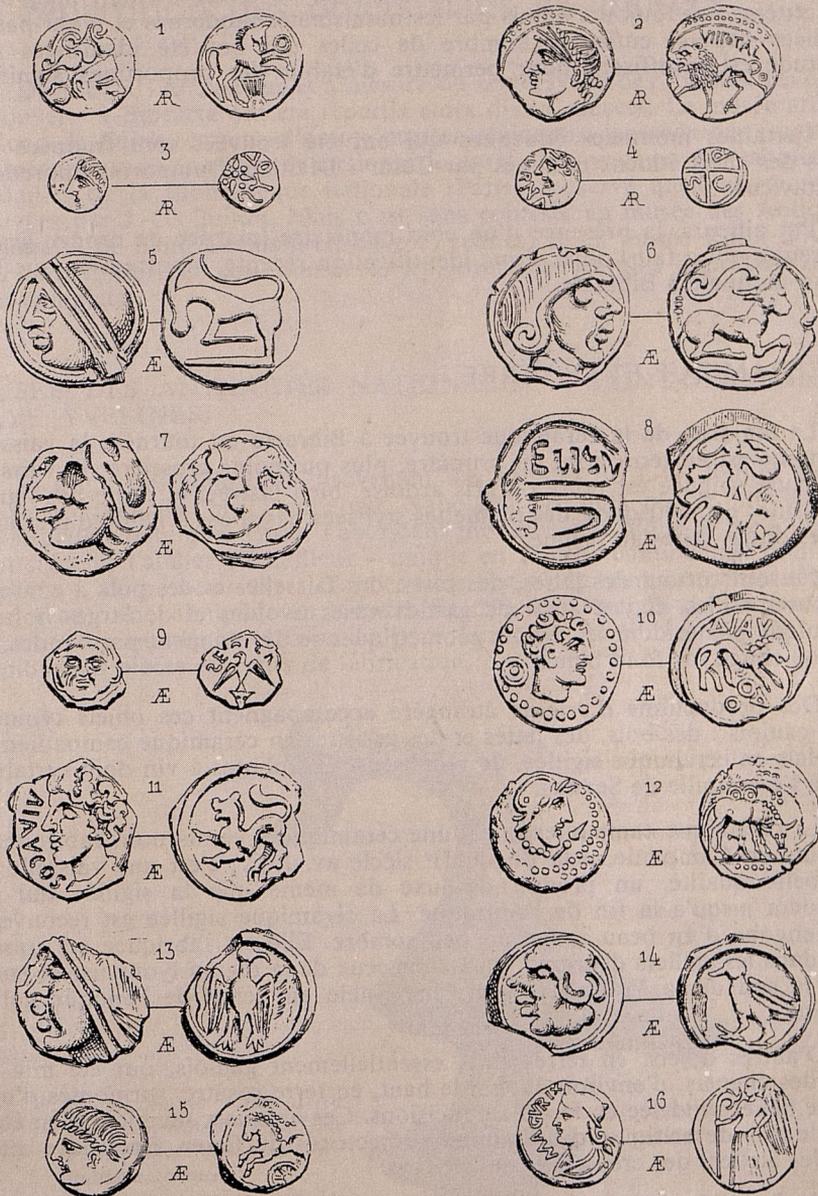


Fig. 38. Planches de monnaies trouvées dans les fouilles du mont Beuvray. (Mémoire de la Société éduenne d'Autun, t. II) :

— 1 à 4 : monnaies d'argent;

— 5 à 16 : monnaies de bronze.

pas identifiable; beaucoup d'autres l'ont été, au siècle dernier, mais selon des critères pas toujours admis par les numismates modernes et n'ont pas été étudiées depuis; enfin, le nombre de celles qui ont été identifiées avec certitude est insuffisant pour permettre d'établir des proportions significatives.

Certaines monnaies éduennes qui ont été trouvées sont frappées aux noms des chefs éduens nommés par César : Divitiac, Dumnorix, Éporédorix et Litavicus.

Par ailleurs, la présence d'un coin monétaire (matrice de bronze gravée en creux), qui a fait l'objet d'une identification récente, montre bien que l'on battait monnaie à Bibracte.

LA CÉRAMIQUE ET LE VERRE

La majorité de la céramique trouvée à Bibracte est tournée; la vaisselle commune est en terre grise ou brunâtre, plus ou moins grossière; la vaisselle de facture soignée est noire ou gris ardoise, bien lustrée, et porte des lignes, des formes géométriques, des palmettes stylisées dessinées à l'aide d'incisions, ou des ondes faites au peigne.

Ce sont surtout des jattes, des plats, des faisselles et des pots à conserve de toutes tailles. Il y a aussi de grands vases ovoïdes et de larges bols en céramique peinte dont les décors géométriques se développent par bandes, en noir ou rouge sur fond blanc.

Fig. XXV,
XXXVI et
XXXVII
p. 60

Des productions d'origine étrangère accompagnent ces objets typiquement gaulois : des bols, des jattes et des assiettes en céramique campanienne, des plats en céramique sigillée, de nombreuses amphores à vin dont certaines sont à l'estampille de Sextius.

Fig. XXIX
p. 60

La céramique campanienne est une céramique à vernis noir, fabriquée à l'origine en Campanie, à la fin du II^e siècle av. J.-C.; c'est une vaisselle de très belle qualité, un produit de luxe de même que la sigillée qui lui succédera jusqu'à la fin de l'Antiquité. La céramique sigillée est recouverte d'un engobe d'un beau rouge un peu sombre. Elle est fabriquée en grande série dans les ateliers d'Arezzo, puis dans ceux de la région lyonnaise et enfin dans le sud de la France, de La Tène finale au début de l'époque gallo-romaine.

D'autres objets, en terre cuite, essentiellement gaulois, ont été mis au jour, des chenêts, d'environ 30 cm de haut, en terre rosâtre, surmontés d'une tête de bélier modelée et décorée d'incisions. Ces animaux semblent bien être, dans le monde celtique, des divinités protectrices du foyer. On trouve aussi dans les ateliers des creusets et des tuyères.

Quelques fragments de vases ou de coupes en verre, des bracelets et des pierres multicolores ont été retrouvés malgré la fragilité du matériau. Les bracelets sont malheureusement souvent cassés, mais les morceaux donnent une idée de la fantaisie des décors, souvent en relief, et de la bonne qualité des objets.

La répartition des objets dans les musées

De 1867 à 1907, au fur et à mesure du remblayage des fouilles, les objets découverts à Bibracte ont été répartis entre divers musées. Le musée archéologique de Dijon, comme d'autres musées régionaux, possède des fragments infimes ramassés par un excursionniste lors d'un voyage. Le cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale (Paris) conserve quelques monnaies trouvées par J.-G. Bulliot. Mais c'est sans conteste au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye (Yvelines) et au musée Rolin d'Autun (Saône-et-Loire) que sont conservés les ensembles les plus importants et les plus complets.

MUSÉE DES ANTIQUITÉS NATIONALES À SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (YVELINES)

Il s'agit des collections provenant des fouilles de J.-G. Bulliot au ^{XIX}^e siècle et financées par l'empereur Napoléon III puis par le ministère de l'Instruction publique. Parmi l'abondant mobilier céramique et métallique, il faut signaler l'atelier d'émailleur – unique en Europe continentale pour cette période –, de petites œuvres d'art comme la tête de taureau (partie détachée d'un seau), un palmipède en bronze (fig. 39), des vestiges de l'artisanat du bronze : un moule en terre cuite pour fabriquer les fibules (fig. 24) et de nombreuses pièces en cours de fabrication.

Fig. XVIII
p. 79



Fig. 39. *Palmipède en bronze, décor de harnachement ? Fouille de J.-G. Bulliot. Musée des Antiquités nationales. (Photographie : musée des Antiquités nationales.)*

J.-G. Bulliot est l'un des fondateurs de ce musée et la majeure partie de ses découvertes, ainsi que celles des fouilles de J. Déchelette, y sont déposées. Elles sont actuellement exposées d'une façon sommaire (l'artisanat, le commerce, l'occupation générale du site) mais une réorganisation complète de ces collections, augmentées du produit des nouvelles fouilles, sera effectuée dans les années à venir.

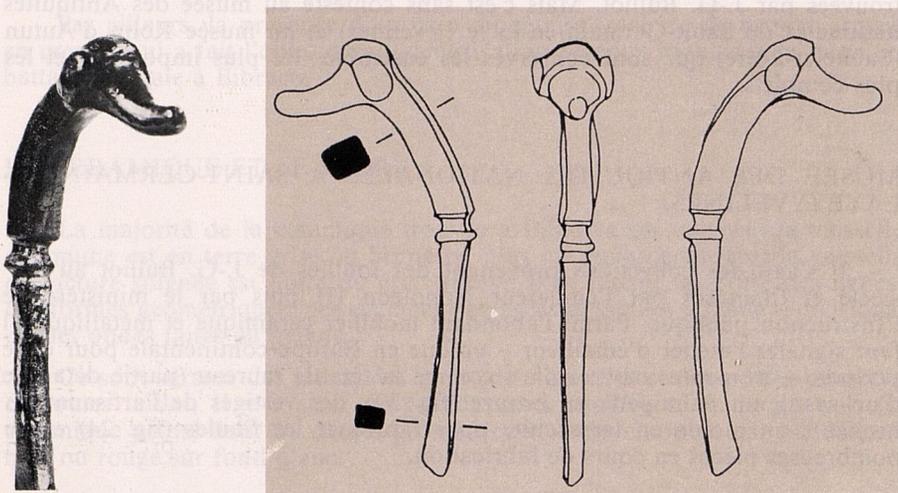


Fig. 40. Tête de bovidé en fer. Fouille de la porte du Rebout, 1985. (Photographie et dessin : Beuvray.)

Autour de Bibracte

LES SOURCES DE L'YONNE

Situées à quelques kilomètres du mont Beuvray, sur la commune de Glux (Nièvre), on y accède à pied (2 km environ) à partir du hameau d'Anvers. Les sources jaillissent dans un pré marécageux au pied du Prénéley. Dans les alentours, on a étudié un ensemble cultuel gallo-romain qui groupe dans une même enceinte deux temples de plan carré à proximité d'un habitat de la fin de l'époque gauloise.

MONTHELON

C'est le village de sainte Jeanne de Chantal. Sa résidence, petit manoir à galerie du xv^e siècle, s'y dresse encore.

AUTUN

Créée pour succéder à Bibracte, Autun présente encore de nombreux édifices romains du 1^{er} au 4^e siècle (portes, temple, théâtre...) (1) une cathédrale romane dotée des sculptures du célèbre Gilsbertus, et de nombreux témoins de l'architecture provinciale du 16^e au 19^e siècle. Elle possède un riche musée d'art et d'histoire près de la cathédrale avec les collections de Chassey (Néolithique), Bibracte (Gaulois), Autun (Gallo-Romain). Des sculptures romanes dont la fameuse *Ève d'Autun*, le tombeau de saint Lazare, et des peintures et statues de la fin du gothique dont la célèbre *Nativité* du Maître de Moulins y sont également conservés. Enfin au Muséum d'histoire naturelle, on peut découvrir l'environnement biologique et géologique du Beuvray et à la bibliothèque municipale de l'hôtel de ville le fonds ancien, très riche en manuscrits médiévaux.

Fig. XXX
p. 80

(1) *Autun, ville gallo-romaine*, par M. Pinette et A. Rebourg. Collection des guides archéologiques de la France. Ministère de la Culture et de la Communication. Imprimerie nationale.

J.-C. Bulliot est l'un des plus grands muséologues de France. Il a découvert et fait connaître au public les richesses de ce musée et la majeure partie de ses découvertes, ainsi que les objets qui ont été déposés. Elles sont actuellement exposées dans le musée de l'artisanat, le commerce, l'occupation générale, la conservation complète de ces collections, augmentées de celles qui ont été effectuées dans les années à venir.



Fig. 41. Cloche en bronze du couvent des cordeliers. XVI^e siècle. Musée Rolin d'Autun. (Photographie : Beuvray.)

Bibracte, Mont Beuvray :

The site and its history

A visitor's guide

Mont Beuvray is a high hill, separated by a number of valleys from the rest of the Haut-Morvan massif. Its summit is an undulating plateau crowned by three hills, from which flow a number of springs. The climate of the hill and its surroundings is continental in character, but not excessively so, being moderated by the prevailing westerly winds.

The valleys surrounding the hill lead to the great river basins of France : to the Saône and thus to the Rhône; to the Loire; and to the Seine by its tributary the Yonne. An additional advantage of the site is the presence in its vicinity of a series of metal ore deposits. Mont Beuvray has been occupied since the Neolithic period. Its use continued in the Bronze and First Iron Ages. During the Second Iron Age, it was settled by people of Celtic stock.

The name « Bibracte » may be applied to the settlement on the hill from the second century BC. In the following century, Julius Caesar mentioned it several times in his account of the Gallic War, describing the site as the largest and richest *oppidum* of the Aedui. For present-day archaeologists, Bibracte is one of the key sites for the last phase of the Gaulish period.

During the reign of the Emperor Augustus, the administrative reorganization of Gaul involved the creation of new towns, including Autun, at the end of the first century BC, or at the beginning of the next century. At that time, the majority of Bibracte's population migrated to Autun, and the name of the settlement disappeared with its inhabitants.

The Celts were a group of peoples initially found in Central Europe, whence they spread in a series of waves from the VIth century BC. Ultimately they occupied the area from the Carpathians to the British Isles, and from the shores of the Mediterranean to present-day Poland. Those Celts who occupied Gallia, broadly-speaking France, with parts of Switzerland and the southern Low Countries, are known as Gauls. The Aedui were one of the tribes of Gallia.

During the Second Iron Age, Gaul was occupied by a number of independent tribes, some of which were allied to each other, others of which were mutually hostile. When the site of Bibracte first emerged in the archaeological record, some of these peoples were ruled by kings, others by senates elected from the aristocracy. Society was divided into three classes : the druids, powerful priests who also oversaw the education of the younger members of the nobility; the aristocracy, which wielded military and political power; and the people, including craftsmen, merchants and a free peasantry, as well as slaves. The latter groups had no political rights.

Following a period dominated by warrior-aristocracies, the second century BC saw the emergence, over much of Celtic Europe, of a social order based on economic and commercial strength rather than on military prowess. This is often referred to as the *civilisation des oppida*. An *oppidum* was a fortified town with a permanent population; located either on a hill or in a low-lying position, it served as a political, economic and ritual centre.

At the end of the Gaulish period, the Aedui were one of the most powerful peoples of Gaul. They had been allies of Rome since the second century BC and are noted as brothers of Rome by various classical authors. In 58 BC, they applied for Roman aid against first the Helvetii and later the Germans. Julius Caesar came to assist them, but used the opportunity to begin the conquest of Gaul, making the need to maintain order there his excuse. The Aedui, for better or for worse, were dragged into the war on Caesar's side. Little by little, they set about with drawing their support, and subsequently – when the occasion arose – joined the coalition of Gaulish peoples who were resisting the Roman advance. It was at Bibracte that Vercingetorix was elected supreme commander of the Gaulish forces. After the fall of Alesia in 52 BC, and with it the effective end of Gaulish resistance, Caesar overwintered with some of his legions at Bibracte; it was here that he began to write his account of the war.

Archaeological information about Bibracte

Century by century, the existence of the Gaulish town was forgotten, and most historians took « Bibracte » to be the site of Autun. The tradition of a town on Mont Beuvray was only preserved in folklore. During the nineteenth century, J.-G. Bulliot, a citizen of Autun much interested in ancient history, took notice of this tradition and rediscovered Bibracte.

With financial help from Napoleon III, and subsequently from the Republic, Bulliot excavated at the site from 1867 until 1895. This period

marked the beginnings of the discipline of field archaeology and, whilst Bulliot's excavation techniques were rudimentary, they were as good as those of his contemporaries, and he succeeded in outlining the essentials of the archaeological sequence of the site. Subsequently, his nephew, Déchelette, continued to excavate on mont Beuvray until 1901; he published a résumé of what had been discovered in his famous *Manual*, an archaeological textbook still in use today. Almost all the material discovered during this early work is in the collections of the Musée des Antiquités Nationales at Saint-Germain-en-Laye and the Musée Rolin at Autun.

Despite many years of work, Bulliot and Déchelette only examined a small proportion of the settlement. Bibracte nevertheless remains one of the key archaeological sites of Celtic Europe; and so it was that, in 1984, it was decided to launch a fresh series of studies of mont Beuvray. The new work is a long term project supported by the Ministry of Culture and Communications: it is a collaborative effort involving research staff from the CNRS, the universities and the cultural agencies of France, as well as a variety of foreign institutes. The archaeological team is the largest ever assembled in France, and is advised by an international Scientific Council.

Bibracte in the Gaulish period and at the present time

At the end of the Second Iron Age – the last phase of the Gaulish period – the earlier stronghold emerged as the wealthiest Aeduan oppidum. It was enclosed by a fortification some 5 km long. This wall was of a type known as *muri gallici*. Its core consists of a lacing of longitudinal and traversal timbers, the interstices being filled with earth and stone. The outer, vertical wall-face was built of stone; in some places this was penetrated by the ends of the transversal timber beams. The overall dimensions of this wall are some 3 to 4 m thick by 6 to 8 m high. At the present time, its course is marked by a broad terrace fronted by a steep slope. Although substantially overgrown with vegetation in some areas, the line of this rampart is nonetheless clearly visible. It can easily be spotted on either side of the road up to the site at the Porte de Rebout (signposted); in front of the wall was a dry ditch, now largely infilled. Since 1984, excavation has shown that the *murus gallicus* here represents the third of five successive phases at the Porte de Rebout. Three of these phases are marked by the construction of fortifications of different types; and the first two phases – one of which is defensive – may be attributed to the second century BC.

The *oppidum* has four entrances attributable to its *murus gallicus* phase. All are organised in the same manner. On either side of the entrance, the rampart turns through ninety degrees to flank the route into the site. This sort of inturned entrance is known technically as a "Zangentor", the German term for such an arrangement. At the Porte de Rebout, the right (as the visitor faces uphill into the site) inturn is still clearly visible, on the far side of the hollow way on the right of the modern road. The left side has been destroyed in large part by the construction of the tarred road.

Having come through this entrance, the "Come Chaudron" lies on the left of the road, and the "Champlain" on the right; the nineteenth century excavations demonstrated these zones to have been the metalworkers' quarters; blacksmiths, bronze-founders and enamellers are amongst the trades represented.

The houses and workshops here were built of timber and cob; some examples had stone basements. Their roofs were either thatched with straw, or were covered with tiles in the Roman manner. Excavation of this sector of the site began anew in 1986, with the twin aims of refining the chronology and the spatial organisation of this part of the site.

Uphill, beyond the road junction at La Cagnotte, lay the residential quarter of Bibracte's upper class. Here, houses were built of stone in the Roman manner and to Roman plans - with internal courtyards (atria) and surrounding peristyles. Constructions of this type belong to the very end of the Gaulish period, although some of these houses may have been built before the Roman Conquest.

Ascending a little further, the visitor reaches the highest point on the hill. This was the fairground, the principal market-place of the oppidum. There is now a monument to Bulliot here, a plaque commemorating the visit of President Mitterrand, a guide to the panorama, and a plan of the site. A nineteenth century chapel lies along the track to the right of these. This was constructed on the same site as several oratories dedicated to Saint Martin, which in turn overlay a Gallo-Roman temple with central cella and surrounding gallery comparable to the Temple of Janus at Autun.

This track may be followed, past some old twisted beeches, to La Terrasse. Here is situated a rectangular enclosure of Viereckschanzen type, defined by an earthen bank initially crowned by a wooden palisade, which probably enclosed an open-air temple of Gaulish date. To the south, less than 100 m below the earthwork on la Terrasse, is the rampart: the visitor has now crossed the 135 ha site.

The road down from the summit is modern. The Grandes Portes lie some distance to the west (right) of the signpost, and can be reached by following the line of either the rampart or the ditch in that direction. The Grandes Portes lie at the intersection of the rampart line and a track which leads back upslope to the modern road. The system of inturns is now difficult to see at this entrance, but its position affords a splendid view over the Morvan. The conspicuous hill is mont Prélemy, where rise the springs which mark the source of the river Yonne. A Gallo-Roman temple, overlying a Celtic site, is located here; they too are being examined.

Traduction I.B.M. Ralston.

Bibracte, der Mont Beuvray : seine Lage, seine Geschichte, seine Besichtigung

Der Mont Beuvray ist ein vom restlichen Morvan-Massif durch Täler abgeschnittener Berg. 3 Hügel, zahlreiche Quellen und deren Bächlein bestimmen seinen Charakter. Es herrscht gemässigt, hauptsächlich durch Westwinde temperiertes Kontinentalklima. Durch umliegende Täler gelangt man leicht zur Saône-Ebene und zu den Tälern der Rhône, der Loire, der Yonne und der Seine. In der nahen Umgebung sind zahlreiche metall- und mineralhaltige Ablagerungen anzutreffen. Diese Gegend ist seit der jüngeren Steinzeit und dann in der Bronze- und früheren Eisenzeit (Hallstatt) besiedelt. In der späteren Eisenzeit (Latene) schliesslich lassen sich dort die Kelten nieder. Die Kelten sind ein aus Zentraleuropa stammendes Volk, das sich vom 6. Jh. v. Chr. an ununterbrochen wellenartig von den Karpaten nach Britannien und vom Mittelmeerraum bis ins heutige Polen verbreitet. Die Kelten, die das Gebiet Galliens bewohnen, werden Gallier genannt. Die Haeduer sind ein Volksstamm Galliens.

Gallien ist in mehrere unabhängige Volksstämme unterteilt, die untereinander befreundet oder verfeindet sind. Zur Zeit des 2. Jhs. v. Chr., als der Name Bibracte auftaucht, werden einige Stämme von Königen und andere von einem aus dem Adel bestehenden Senat geführt. Die Gesellschaft ist in drei Schichten unterteilt :

– Die Druiden, einflussreiche Priester, die die Ausbildung junger Adliger betreiben;

- Die Oberschicht, die die militärische und politische Macht innehat;
- Das einfache Volk, das keinerlei Recht hat, bestehend aus freien Handwerkern, Kaufleuten, Bauern und Sklaven.

Den aristokratischen Gesellschaften folgend, entwickelt sich seit dem 2. Jh. v. Chr. über das ganze keltische Europa eine Zivilisation, die mehr auf wirtschaftlicher, kaufmännischer als auf kriegerischer Macht basiert. Man nennt sie Zivilisation der *Oppida*. Ein *Oppidum* ist eine befestigte Stadt in einer Ebene oder auf einer Anhöhe. Sie schützt ein sich niedergelassenes Volk und bildet ein wirtschaftliches, politisches und religiöses Zentrum.

Am Ende der gallischen Epoche sind die Haeduer eines der mächtigsten Völker Galliens. Seit dem 2. Jh. v. Chr. sind sie mit den Römern verbündet und werden von mehreren antiken Schriftstellern « Brüder Roms » genannt. Im Jahre 58 v. Chr. bitten die Haeduer Rom, in der Verteidigung gegen die Helvetier und Germanen um Unterstützung. Cäsar eilt ihnen zu Hilfe und benutzt, unter dem Vorwand die Ordnung aufrecht zu erhalten, die Gelegenheit Gallien zu erobern. Die Haeduer müssen gezwungenermassen an Cäsars Seite am Krieg teilnehmen, versuchen sich dann aber allmählich zurückzuziehen und schliessen sich der Koalition der gallischen Stämme an. Vercingetorix wird in Bibracte zum obersten Führer der gallischen Armeen ernannt. Nach dem Sturz von Alesia im Jahre 52 nimmt Cäsar mit einem Teil seiner Legionen in Bibracte Winterquartier ein, wo er seine Kommentare zu schreiben beginnt.

Erst seit dem 2. Jh. vor unserer Zeitrechnung und später vor allem durch Cäsar, in seinen Kommentaren zum gallischen Krieg, erfahren wir von Bibracte. Cäsar sieht Bibracte als das bei weitem grösste und reichste *Oppidum* der Haeduer (... *oppido Haeduorum longe maximo et copiosissimo*...). Für die Archäologen ist Bibracte eine der grössten Besiedlungsanlagen in der Endphase der gallischen Epoche. Die politische Organisation durch Kaiser Augustus hat gegen Ende des 1. Jhs. v. Chr. bzw. Anfang des 1. Jhs. n. Chr. die Gründung Autuns zur Folge. Bibracte verliert zu Gunsten Autuns seine Bevölkerung und Bedeutung.

Die archäologische Forschung um Bibracte

Mit den Jahrhunderten gerät die gallische Stadt in Vergessenheit und fast alle Historiker halten Autun für Bibracte. Nur die volkstümliche Tradition erinnert sich einer Stadt auf dem Mont Beuvray. Erst im 19. Jh. schenkt Bulliot, ein alter Geschichte interessierter Bürger Autuns, dieser Tradition Gehör und entdeckt Bibracte neu. Dank der finanziellen Unterstützung Napoleons III. und der französischen Republik, führt er in dieser Gegend von 1867 bis 1895 Grabungen durch. Trotz der sehr rudimentären Ausgrabungsmethoden – die Archäologie steht im Anfangsstadium – konnte Bulliot das Hauptsächlichste entdecken. Später übernimmt sein Neffe Déchelette bis 1901 die Grabungsleitung und publiziert eine Zusammenfassung der Forschungsergebnisse in seinem bekannten, noch heute benutzten archäolo-

gischen Lehrbuch. Die wichtigsten von Bulliot und Déchelette gefundenen Objekte sind im Museum der Antiquités Nationales in Saint-Germain-en-Laye und im Rolin-Museum in Autun ausgestellt.

Trotz der vielen Arbeitsjahre konnten Bulliot und Déchelette nur einen kleinen Teil der Gegend archäologisch untersuchen, so dass Bibracte weiterhin ein Rätsel der keltischen Altertumswissenschaft bleibt. 1984 wird beschlossen, die Forschungen auf dem Mont Beuvray wieder aufzunehmen. Veranlasst durch das Kulturministerium und mit Hilfe eines internationalen wissenschaftlichen Rates werden Forscher des CNRS, Universitätsgelehrte, Kulturforscher und zahlreiche Fachleute diverser ausländischer Institutionen für das Unternehmen zusammengezogen. Es handelt sich dabei um das zur Zeit grösste archäologisch laufende Projekt in Frankreich.

Bibracte in gallischer Zeit und heute

Am Ende der Latene-Zeit, der letzten Phase der gallischen Epoche, wird die ursprüngliche Festung zum reichsten *Oppidum* des Haeduerlandes. Das *Oppidum* ist von einem fast 5 Kilometer langen Wall, schon von Bulliot als *Murus Gallicus* – Typus erkannt, umgeben. Dieser Wall, 3-4 Meter breit und 6-8 Meter hoch, birgt ein übereinander und hintereinander sich kreuzendes Holzbalkengerüst, in sich quadratische Kästen bildend, die mit Steinen und Erde gefüllt sind. Die Aussenwände des Walles sind mit Steinen versehen und in regelmässigen Abständen kommen die Stirnseiten der Querbalken zum Vorschein. Heute erscheint der Wall als eine mehr oder weniger bewachsene, jedoch gut verfolgbare Böschung. Gut sichtbar ist er beiderseits der Porte Rebout. Vor ihm erstreckt sich ein ausgetrockneter Graben. Die Grabungen seit 1984 haben gezeigt, dass diese Befestigungsanlage in die zeitliche Mitte von 5 Okkupationsperioden einzusetzen ist. Wir dürfen also 3 Perioden mit Befestigung und 2 Perioden ohne Befestigung, ins 2. und 1. Jh. v. Chr. datiert, annehmen.

Aus der Zeit des *Murus Gallicus* stammen auch 4 im gleichen Stil erbaute Tore : die beiden Wallenden eines Tores knicken im rechten Winkel nach innen ab. Man nennt sie « Zangentore » oder auch nach innen eingebogene Flügeltore. Bei der Porte Rebout zum Beispiel ist der rechte Flügel, auf der rechten Seite des Hohlweges, wo zur Zeit Grabungen durchgeführt werden, noch leicht erkennbar. Der linke Flügel wurde durch den Bau der Strasse fast vollständig zerstört.

Das Tor durchschritten, befindet sich linker Hand die « Come Chaudron » und rechter Hand der « Champlain ». Es handelt sich dabei um die Viertel der Metallhandwerker wie Schmiede, Emailleure usw. Ihre Häuser waren aus Strohlehm und Holzkonstruktionen erbaut, zum Teil mit einem Steinunterbau versehen. Sie waren entweder mit Stroh oder römischen Ziegeln gedeckt. 1986 wurde in diesen Vierteln angefangen zu graben, um Klarheit in der Chronologie und Organisation dieses Bereiches zu gewinnen.

Oberhalb der Cagnotte-Kreuzung erreichen wir die Wohnviertel der Oberschicht von Bibracte. Die Häuser sind im Baustil Roms, nach römischen

Plänen, mit *Atrium* und Peristyl erbaut. Sie sind in das Ende der gal-lischen Epoche zu datieren und wurden vielleicht vor der Eroberung erbaut.

Etwas weiter erreichen wir den höchsten Punkt des Berges. Dies war der Markt, das Hauptzentrum des *Oppidum*. Heute findet man dort zur Erinne-rung an Bulliot ein Denkmal, eine Orientierungstafel der Umgebung und ein Plan des *Oppidums*.

Den Weg weiter rechts folgend, erreicht man eine, im letzten Jahrhun-dert erbaute, kleine Kapelle. Sie ist über mehreren, dem heiligen Martin geweihten Heiligtümern und einem gallo-römischen Tempel mit Cella und Umgang, erbaut.

Weiter führt uns der Weg unter grossen, gewundenen Buchen bis zur Terrasse. Es handelt sich um eine quadratische, geweihte Einfriedung, um eine sog. « Viereckschanze ». 1986 wurden hier erste Sondierungen durch-geführt, da man einen Tempel oder Versammlungsplatz unter freiem Him-mel, von einem Wall umgeben und einer Holzwand erhöht, vermutet.

Einige Meter weiter südlich, unterhalb der Terrasse stossen wir wieder auf den Stadtwall; wir haben das *Oppidum* in seiner ganzen Länge durch-quert.

Die vom Berg hinunterführende Strasse ist modern. « Les grandes portes » befinden sich weiter westlich, doch sind sie, wenn man dem Fuss-weg des Walles oder dem Graben folgt, leicht zu finden. Sie befinden sich an der Kreuzung des Walles und des Weges, der rechts zur Strasse ansteigt. Allerdings ist hier die Anlage des oben beschriebenen « Zangentores » nicht mehr zu sehen. Von « Les grandes portes » hat man eine sehr schöne Aussicht über das Morvan-Gebiet und besonders auf den Mont Prêmeley, den Berg, wo die Yonne entspringt. Dort wird zur Zeit ein gallo-römischer Tempel in einer keltischen Anlage erforscht.

Traduction Anne Nagel.

Bibliographie sommaire

- BERTIN (D.) et GUILLAUMET (J.-P.). – Bibracte, une ville gauloise sur le mont Beuvray. Autun, 1982. 80 p., 6 cartes, 32 fig.
- BULLIOT (J.-G.). – Fouilles du mont Beuvray (ancienne Bibracte), de 1867 à 1885. Autun, 1899. 2 volumes. I, 592 p., 13 pl.; II, 250 p., 14 pl.
Ces deux volumes sont formés par une série de tirés à part des *MSE* reliés et repaginé. Ils possèdent des tables des matières donnant le détail pour chaque article. Ils sont accompagnés d'un album de planches réalisées par les frères Thiollier.
- DÉCHELETTE (J.). – Inventaire général des monnaies antiques recueillies au mont Beuvray de 1867 à 1898, *Revue numismatique*, 1899, p. 129-172, 11 fig.
- DÉCHELETTE (J.). – Le Hradischt de Stradonic en Bohême et les fouilles de Bibracte, *Annales de l'académie de Mâcon*, 1900, 5, p. 45-106, 4 pl., 4 fig.
- DÉCHELETTE (J.). – Note sur l'oppidum de Bibracte et les principales stations gauloises contemporaines, *L'Anthropologie*, 1902, 13, p. 74-63.
- DÉCHELETTE (J.). – L'Oppidum de Bibracte, Guide du touriste et de l'archéologue au mont Beuvray et au musée Rolin. Autun-Paris, 1903, 77 p., 1 carte, 1 plan, 27 fig.
- DÉCHELETTE (J.). – Les fouilles du mont Beuvray de 1897 à 1901, *MSE*, 1904, XXXII, p. 1-83, 23 pl., 6 fig., 1 plan.
- GUILLAUMET (J.-P.). – *Les fibules de Bibracte; technique et typologie*, volume n° 10 des publications du CRTGR, Dijon, 1984. 80 p., 70 pl.
- RAILLARD (R.). – Le mont Beuvray, par P. G. Hamerton, auteur de la vie intellectuelle, autour de ma maison... Dijon, 1927, 122 p.

Moyens d'accès

Plusieurs possibilités s'offrent à vous pour arriver au pied du Beuvray, au lieu-dit « La Croix du Rebout », intersection de la route départementale 3 et de la voie d'accès au sommet (cf. plan d'accès, p. 6).

En venant d'Autun (25,5 km) prendre la N81, en direction de Moulins, puis la D3, passer à Monthelon, la Grande-Verrière, et Saint-Léger-sous-Beuvray.

En venant de Château-Chinon par la vallée de l'Yonne (22,5 km) prendre la direction d'Autun (N978), tourner à droite au Pont-Charreau et passer à Vermenou, au Châtelet puis à Glux (D197).

En venant de Moulins-Engilbert (25 km) prendre la direction d'Autun et de Saint-Léger-sous-Beuvray (D18).

En venant de Luzy (25 km) prendre la direction de Château-Chinon et, au Puits, celle de Saint-Léger-sous-Beuvray (D18).

Si vous voulez monter au Beuvray en voiture par temps de neige ou de verglas, il est fortement conseillé de mettre des pneus spéciaux ou des chaînes.

Si vous êtes un adepte de la SNCF, faites en sorte d'arriver à la gare d'Autun, soit par les lignes traditionnelles, soit par le TGV qui vous conduira jusqu'à Montchanin où vous trouverez une navette pour Autun. Une fois à la gare d'Autun, vous pouvez louer un vélo SNCF ou prendre le car pour Saint-Léger (ou Saint-Prix).

NB. – Le Paris-Autun fut surnommé « le train des bœufs »; si le TGV vous indispose, cet omnibus ne manque pas de charme... ni d'arrêts. Les navettes du TGV ne sont pas aussi nombreuses que les trains, renseignez-vous bien car la gare est située en rase campagne et totalement dépourvue de buffet.

Adresses utiles

BASE ARCHÉOLOGIQUE DU MONT BEUVRAY

Glux-en-Glenne, 58370 VILLAPOURÇON
Tél. : 86 78 61 55

DIRECTION DES ANTIQUITÉS HISTORIQUES DE BOURGOGNE

39, rue Vannerie, 21000 DIJON
Tél. : 80 67 17 67

Autun

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE

Hôtel de ville. Tél. : 85 52 11 45

Conditions d'ouverture :

Lundi, mardi et jeudi : de 14 h 30 à 18 h 30; mercredi : de 10 h à 18 h 30; vendredi : de 10 h à 12 h et de 14 h 30 à 18 h 30; samedi : de 10 h à 12 h et de 14 h à 17 h.

MUSÉE ROLIN

5, rue des Bancs, 71400 AUTUN
Tél. : 85 52 09 76

Conditions d'ouverture :

Du 1^{er} janvier au 15 mars : de 10 h à 12 h et de 14 h à 16 h (le dimanche de 14 h 30 à 17 h);

Du 16 mars au 30 septembre : de 9 h 30 à 12 h et de 14 h à 18 h 30;
Du 1^{er} octobre au 15 novembre : de 10 h à 12 h et de 14 h à 17 h (le dimanche de 14 h 30 à 17 h);

Du 16 novembre au 31 décembre : de 10 h à 12 h et de 14 h à 16 h (le dimanche de 14 h 30 à 17 h).

Jours de fermeture : tous les mardis, les 1^{er} janvier, 1^{er} mai, 14 juillet, 1^{er} novembre, 11 novembre et 25 décembre.

MUSÉE LAPIDAIRE

Rue Saint-Nicolas, 71400 AUTUN

Tél. : 85 52 35 71

Conditions d'ouverture :

Du 1^{er} janvier au 15 avril : de 10 h à 12 h et de 14 h à 16 h (le dimanche de 14 h 30 à 17 h);

Du 16 avril au 30 septembre : de 10 h à 12 h et de 14 h à 18 h;

Du 1^{er} octobre au 31 décembre : de 10 h à 12 h et de 14 h à 16 h (le dimanche de 14 h 30 à 17 h).

Jours de fermeture : mois de février et mêmes jours de fermeture que le musée Rolin (cf. *supra*).

MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

14, rue Saint-Antoine, 71400 AUTUN

Tél. : 85 52 09 15

Conditions d'ouverture :

Du 1^{er} juillet au 30 septembre : ouvert tous les jours (mardi compris) de 10 h à 12 h et de 14 h à 18 h;

Du 1^{er} octobre au 30 juin : ouvert tous les jours de 10 h à 12 h et de 14 h à 17 h (sauf le mardi et les jours fériés);

Ouvert le mardi sur rendez-vous pour les groupes.

OFFICE DU TOURISME

3, avenue Charles-de-Gaulle, 71400 AUTUN

Tél. : 85 52 20 34

Conditions d'ouverture :

Du 1^{er} janvier à Pâques : de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h (fermé le samedi après-midi et le dimanche);

De Pâques au 30 juin : de 9 h à 12 h et de 14 h à 19 h (fermé le samedi après-midi et le dimanche);

Du 1^{er} juillet au 15 septembre : de 10 h à 12 h et de 15 h à 18 h (ouvert tous les jours);

Du 16 septembre au 31 décembre : de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h
(fermé le samedi après-midi et le dimanche).

Ouverture exceptionnelle : les jours de Pâques, Ascension et Pentecôte.

Possibilité de visites guidées de la ville : en français, anglais et allemand.
Pour tous renseignements, s'adresser à l'Office du tourisme.

SERVICE MUNICIPAL D'ARCHÉOLOGIE

Musée Rolin. Tél : 85 52 09 76 ou 85 86 14 00.

SOCIÉTÉ ÉDUENNE DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS

Hôtel Rolin, 3, rue des Bacs, 71400 AUTUN

Tél. : 85 52 09 76

(mêmes horaires que le musée Rolin).

Les monuments antiques sont ouverts tous les jours de l'année. Pour la
visite du Cardo et de Saint-Pierre-l'Estrier, s'adresser au musée Rolin (cf.
supra), p. 93.

GUIDES ARCHÉOLOGIQUES DE LA FRANCE :

1. VAISON-LA-ROMAINE* (Vaucluse). Christian Goudineau et Yves de Kisch.
96 pages, 64 illustrations en couleurs, 20 plans et dessins, bibliographie et liste d'adresses utiles.
2. SAINT-ROMAIN-EN-GAL (Rhône). C. Laroche et H. Savay-Guerraz.
120 pages, 59 illustrations en noir, 16 illustrations en couleurs, 16 plans et dessins, bibliographie et liste d'adresses utiles
3. PINCEVENT, campement magdalénien de chasseurs de rennes (Seine-et-Marne). A. Leroi-Gourhan.
96 pages, 44 illustrations en noir, 14 illustrations en couleurs, 16 plans, relevés et dessins, bibliographie et liste d'adresses utiles
4. ALÉSIA (Côte-d'Or). Joël Le Gall.
88 pages, 50 illustrations en noir, 18 illustrations en couleurs, 14 plans et dessins, bibliographie et liste d'adresses utiles
5. ALBA (Ardèche). Roger Lauxerois, Pierre André et Geneviève Jourdan.
104 pages, 43 illustrations en noir, 18 illustrations en couleurs, 21 plans et dessins, bibliographie et liste d'adresses utiles
6. GAVRINIS et les Îles du Morbihan. Charles-Tanguy Le Roux.
96 pages, 32 illustrations en noir, 18 illustrations en couleurs, 22 plans et dessins, bibliographie et liste d'adresses utiles
7. LES BOLARDS, le site gallo-romain et le musée de Nuits-Saint-Georges (Côte-d'Or). Ernest Planson et Colette Pommeret.
72 pages, 60 illustrations en noir, 18 illustrations en couleurs, 10 plans et dessins, bibliographie et liste d'adresses utiles
8. NARBONNE, monuments et musées (Aude). Yves Solier.
148 pages, 94 illustrations en noir, 14 illustrations en couleurs, 24 plans et dessins, bibliographie et liste d'adresses utiles
9. GRENOBLE, aux premiers temps chrétiens, Saint-Laurent et ses nécropoles (Isère). Renée Colardelle.
68 pages, 25 illustrations en noir, 28 illustrations en couleurs, 14 plans et dessins, bibliographie et liste d'adresses utiles
10. LYON, aux premiers temps chrétiens (Rhône). Jean-François Reynaud.
144 pages, 40 illustrations en noir, 27 illustrations en couleurs, 30 plans et dessins, bibliographie et liste d'adresses utiles.

* Coédition Ministère de la Culture, Office du Tourisme de Vaison.

11. VIENNE**, aux premiers temps chrétiens (Isère).
Monique Jannet-Vallat, Roger Lauxerois et Jean-François Reynaud.
*78 pages, 37 illustrations en noir, 13 illustrations en couleurs,
22 plans et dessins, bibliographie et liste d'adresses utiles.*
12. AUTUN, ville gallo-romaine (Saône-et-Loire).
Mathieu Pinette et Alain Rebourg.
*120 pages, 52 illustrations en noir, 37 illustrations en couleurs,
21 plans et dessins, bibliographie et liste d'adresses utiles.*

À PARAÎTRE

ROUGIERS, village médiéval déserté (Var).

LA VALLÉE DE LA VÈZÈRE.

** Coédition Ministère de la Culture, Patrimoine Rhône-Alpes avec le concours de la ville de Vienne.

11. VIENNE** aux premiers temps chrétiens (Isère) Jean-François Reynaud
Monique Janet-Vallat, Roger Lacroix et Jean-François Reynaud

10. LYON aux premiers temps chrétiens (Rhône) Jean-François Reynaud
35 pages, 40 illustrations en noir, 25 illustrations en couleurs
30 plans et dessins, bibliographie et liste d'ouvrages cités

9. GRENOBLE aux premiers temps chrétiens
Saint-Laurent et ses nécropoles (Isère) Renée Colardelle
49 pages, 25 illustrations en noir, 25 illustrations en couleurs
11 plans et dessins, bibliographie et liste d'ouvrages cités

8. NARBONNE incursions et ruines (Aude) Yves Sion
48 pages, 24 illustrations en noir, 25 illustrations en couleurs
28 plans et dessins, bibliographie et liste d'ouvrages cités

7. LES BÉARNAIS de nos jours (Pyrénées) Ernest Ranson et Colette Pommeret
de Noha-Saint-Jean - René d'Or, Ernest Ranson et Colette Pommeret

6. LE VIVARAIS de nos jours (Ardèche) Charles Langue Le Rou
de nos jours (Ardèche) Charles Langue Le Rou

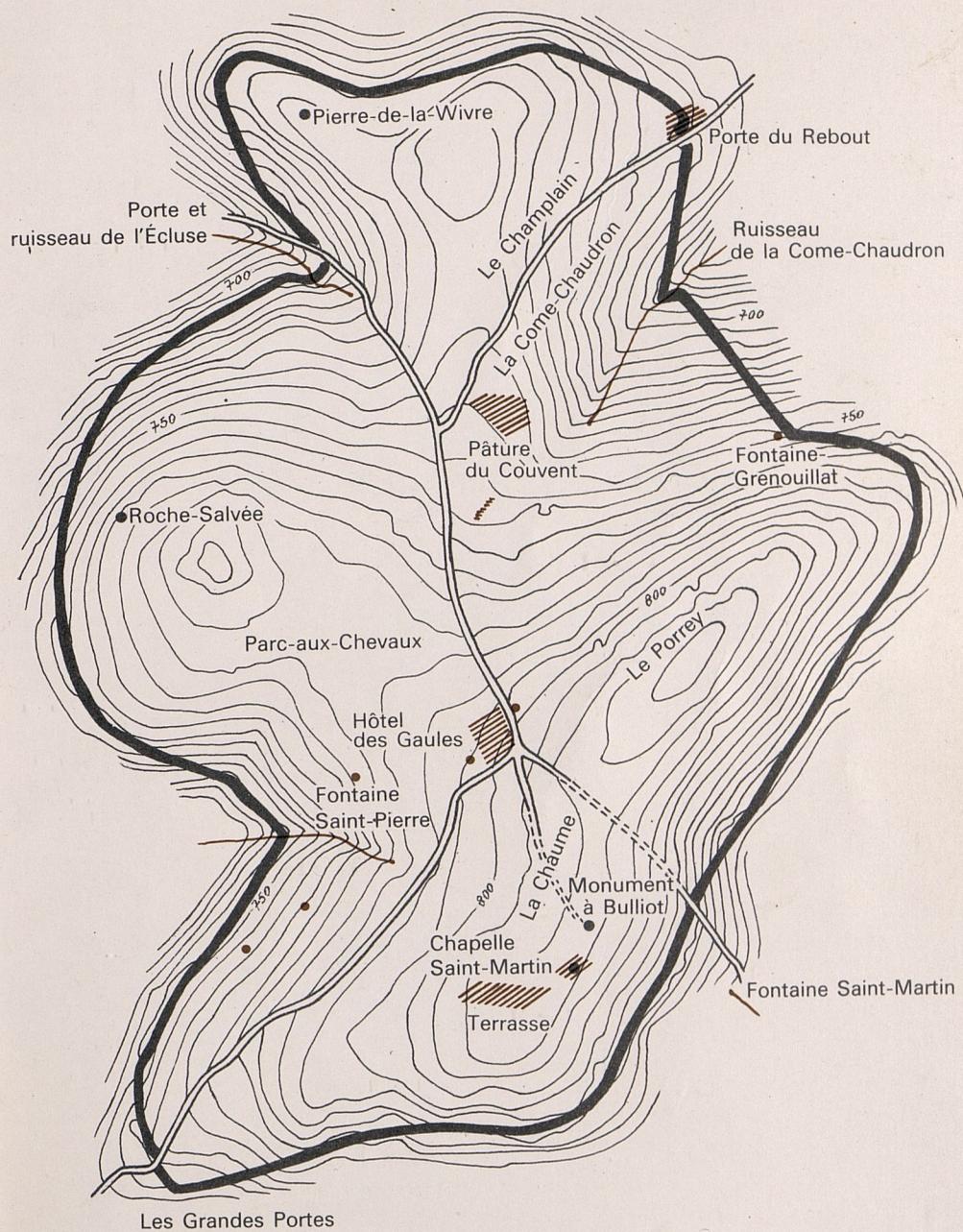
5. LA VALLEE DE LA VENDEE village médiéval des Pyrénées
de nos jours (Ardèche) Charles Langue Le Rou

4. A PARAITRE
de nos jours (Ardèche) Charles Langue Le Rou

3. PINCEVENT de nos jours (Ardèche) Charles Langue Le Rou
de nos jours (Ardèche) Charles Langue Le Rou

2. SAINT-ROMAIN-EN-GUYON de nos jours (Ardèche) Charles Langue Le Rou
de nos jours (Ardèche) Charles Langue Le Rou

1. MAISON-LA-ROMAINE (Ardèche) Charles Langue Le Rou
de nos jours (Ardèche) Charles Langue Le Rou



///////. Lieux des fouilles en 1986. (Dessin : D. Bertin.)

